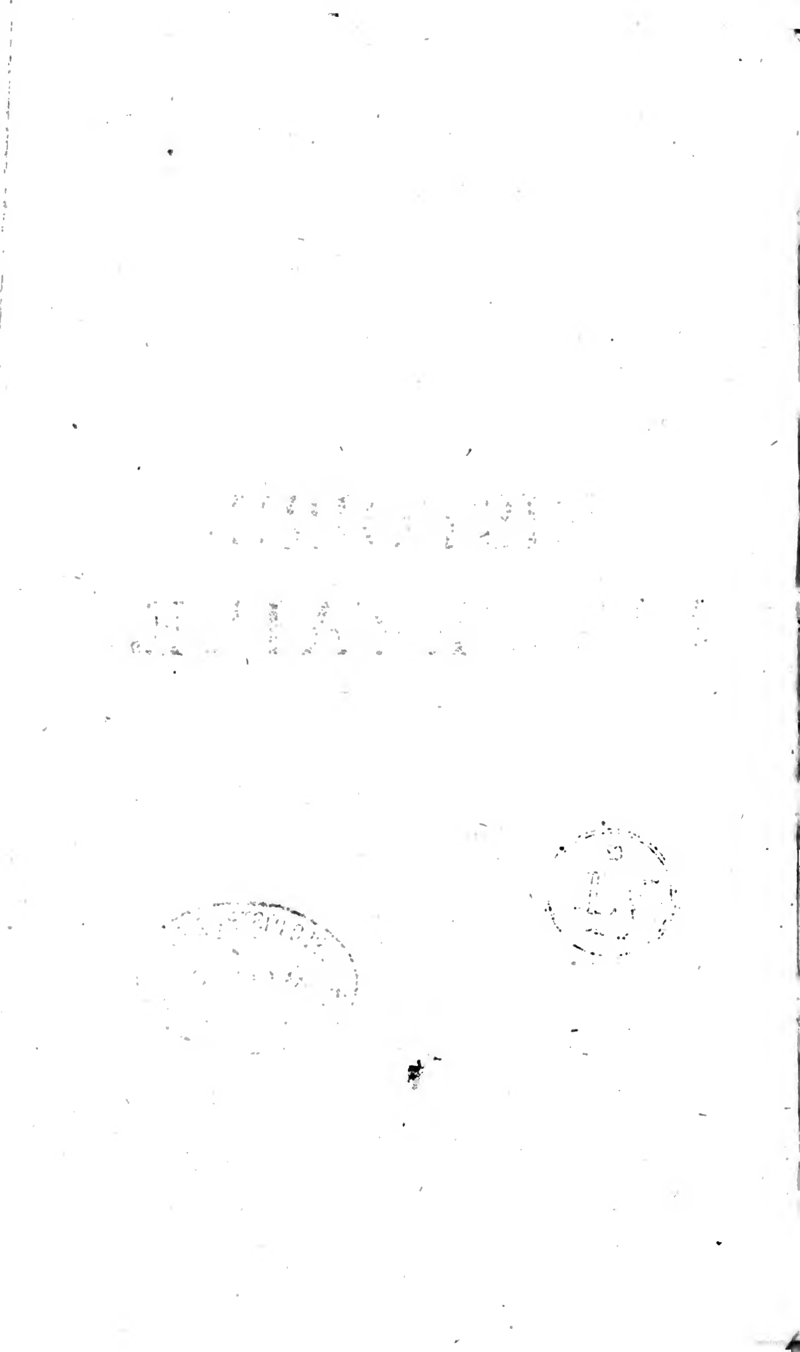
HISTOIRE LITTERAIRE.

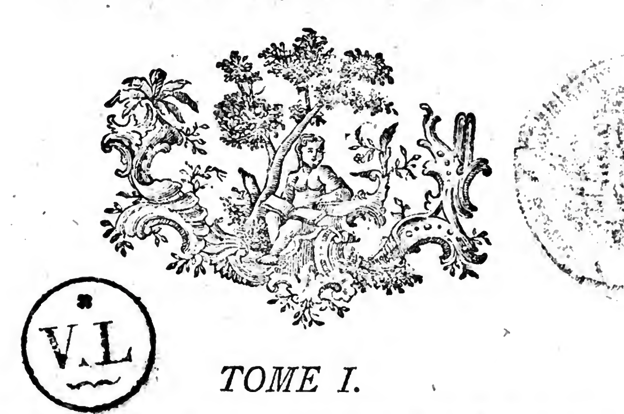




HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

PAR

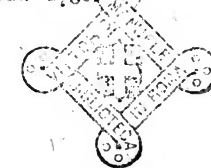
Mr. le Marquis de Luchet.



TOME I.

A Cassel,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780



Je voudrois bien pouvoir tant faire
De plaire à tous, à nul déplaire;
Mais il n'est pas permis aux Dieux,
Pourquoi voudrois-je faire mieux?

DES ACCORDS.

A

SA MAJESTÉ IMPERIALE

CATHERINE II.

IMPERATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

MADAME,

La postérité la plus reculée admirera comment la Nature si avare de prodiges, a fait rencontrer dans le mé-

me ſiècle, l'homme le plus rempli de talens, & la Souveraine la plus capable de les apprécier. Le monde avoit vû des Rois répandre l'éclat de la faveur ſur de grands hommes, & honorer leur mémoire & leurs cendres; mais ces Rois n'étoient pas des Philoſophes couronnés, de ſages Législateurs, les créateurs des Arts dans leurs pays. Ce ſont bien plus ces grandes qualités de VOTRE MAJESTÉ qui honorent l'homme rare que l'Europe vient de perdre, que l'ingénieuſe magnificence avec laquelle elle met le dernier ſceau à ſon im-

mortalité. Vous donnez, MADAME, un grand exemple aux Souverains; Vous imprimez à l'état d'homme de Lettres une ſplendeur qui ſera époque, et quoique depuis vingt ans VOTRE MAJESTÉ ait accoutumé l'Europe à tout ce qui eſt grand & utile, ce qu'elle vient d'ordonner a renouvellé chéz toutes les Nations, l'hommage qu'on doit à la généroſité & à la bienfaiſance. Plein de ces idées, j'ai oſé croire que l'Hiſtoire de Mr. de Voltaire, ne pouvoit paroître ſous d'autres auſpices que ſous ceux de VOTRE MAJESTÉ.

Elle a daigné accorder cette derniere grace aux Mânes de cet homme célebre. Sa plume ſuffiroit à peine pour peindre ma réconnoiſſance.

Je ſuis avec reſpect

MADAME,

de Votre Majeſté Imperiale

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur

Le Marquis de Luchet.

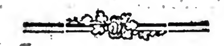
Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un Volume de ce qui ne devroit remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célebres est presque toûjours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1628. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Moliere; on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hazardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

VOLTAIRE
VIE DE MOLIERE.

DIS-



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.



Si Mr. de VOLTAIRE n'eut été qu'un Homme de Lettres (*) son Histoire n'intéresseroit peut-être que les Littérateurs; s'il n'eut été qu'un homme de génie, (**) on liroit ses ouvrages sans trop s'occuper de sa personne; s'il se fût contenté de posséder les connoissances les plus étendues & les mieux choisies, (***)

(*) Tel que *la Motte*, J. B. *Rousseau*, *Fontenelles.*

(**) Tel que *Racine* & *Corneille.*

(***) Tel que *Bayle* & *Pascal.*

a

encore pourroit-il ſe faire, qu'on ne conſervât après ſa mort que le déſir de ſe les aproprier, ſans s'embaraſſer de la maniere dont il les auroit acquiſes. Mais un homme nouveau, créant au beſoin, embelliſſant ce qu'il imite, commandant aux idées de ſon ſiècle, faiſant verſer des larmes aux ſpectateurs raſſemblés, maniant tous les ſtiles, parlant à toutes les nations, l'ami des Rois, le défenſeur des infortunés, l'oracle d'un parti qui a entrepris de faire regner la raiſon ſur les débris de toutes les ſectes: ſans doute un être ſemblable doit étonner; & il eſt bien naturel de voir une foule empreſſée, s'avancer des quatre coins du globe, pour examiner de près ce phénomene. La curioſité redouble encore dans l'ame de ceux, qui ſourds à la voix enchantereſſe de la prévention, ont ré-

ſolu de n'écouter que la vérité ſévere, accuſant elle même cet homme célebre de l'avoir ſacrifiée quelques fois au vain plaiſir d'étonner.

Pour ſatisfaire à cet empreſſement univerſel, ce ſeroit peu de renfermer dans un cadre étroit une exiſtence de ſoixante années. Il faut peindre une imagination errant ſur toutes ſortes d'objets, s'égarant quelques fois, mais ne ſe repoſant jamais; il faut préſenter dans le même tableau les ſcènes les plus précieuſes à l'humanité, & les écarts les plus dangereux, une raiſon qui vous inſtruit & vous éclaire par des préceptes ſages, & un eſprit audacieux, oubliant tout à coup les bornes qui lui ſont preſcrites, s'emportant jusqu'à interroger celui, qui ne parle aux hommes que par l'étalage de ſes prodiges, & de ſes œuvres éternelles; il faut

montrer un homme, qui pouvant réaliſer l'ingénieuſe fable de l'Apollon des grecs, & repréſenter ſur le mont ſacré le Dieu des Arts & du Goût, trempe ſa plume dans les marais bourbeux de l'Hélicon, & ne dédaigne pas d'écraſer un à un, les inſectes qui y bourdonnent.

Voilà les contraſtes qu'il faut peindre; voilà ce qu'il faut dire, ou mentir à ſon ſiècle. Si les paſſions l'avoient égaré, ſans ternir de leur ſoufle ſes écrits immortels, alors tout en gémiſſant ſur les imperfections de la nature, on ſe conſoleroit des défauts de l'homme par les ouvrages de l'Ecrivain : mais ici, ces mêmes ouvrages ont été trop ſouvent l'organe des paſſions, pour laiſſer cette reſſource au zéle de l'Hiſtorien.

Quel parti reſte-t-il donc à prendre? Celui de lever le voile, & de

montrer l'homme tel qu'il eſt. Il en reſultera la triſte vérité, que même le chef-d'œuvre de la nature eſt encore loin de la perfection, & que l'eſſence de l'homme, eſt la force & la foibleſſe combinées.

Vous, qui ſemblables à ces Cariatides, attachées aux piedeſtaux des ſtatues, êtes liés invinciblement à toutes les opinions de ce célebre Ecrivain, ſuſpendés votre jugement: tant de ſuccès, tant de traits de bienfaiſance, tant d'hymnes à l'humanité, ſuffiront à l'heureux beſoin que vous vous êtes fait de ſon Eloge.

Et vous ſurtout, détracteurs injuſtes & jaloux, moins adroits à relever ſes erreurs qu'à affoiblir l'éclat de ſes talens, ne vous preſſés pas de triompher: Cet ouvrage eut été brulé cent fois, plûtôt que d'être ſouillé d'une de vos expreſſions.

Mais avant d'en détailler le plan, il convient de jetter un coup d'œuil ſur les Arts & les Sciences en Europe, & ſurtout de faire connoître l'eſprit du ſiècle, & la maniere dont on enviſageoit alors ces objets, qui depuis ont éprouvé une ſi grande révolution.

A la fin du dix-ſeptieme ſiècle, on ſe douta que le monde étoit livré à l'erreur. La Régence eſt l'époque, où à travers d'épais nuages, on ſoupçonna plûtôt qu'on n'entrevit, l'azile de la vérité. Jusqu'alors la crédulité antique avoit amuſé les hommes de fables brillantes, ou les avoit effrayé par des impoſtures barbares. Un million d'Emiſſaires défendoient au prix de leur ſang des principes révérés, écartoient ſans ceſſe la lumiere toûjours lente à paroître, ou rempliſſoient les chaires d'inutilités mé-

taphyſiques, de queſtions vaines, de ſophismes fatigans. Vil jouët de la crainte & de l'eſpérance, le peuple étoit aſſervi, dépouillé, trompé. Un monſtre avide de carnage une torche à la main, parcourant dans les ténebres les Royaumes du Nord & les pays méridionaux, trainoit à ſa ſuite une multitude aveuglée, qui n'avoit pour guide que la pâle lueur de ſes flambeaux. Enfin qu'on ſe repréſente un petit nombre d'hommes éclairés mais timides, n'oſant lutter contre les malheurs du monde, croyant que des gémiſſemens ſtériles aquitoient leur dette à la ſocieté, & l'on ſera placé au point, où il faut être pour enviſager ſainement les objets.

Alors on verra l'Eſpagne tremblante à la voix de l'inquiſition, livrée à ces immenſes & inutiles fa-

milles, qui durent leur naiſſance à l'ambition de la Cour de Rome, leur acroiſſement à la fauſſe piété, leur fortune à la frayeur des mourans, leur pouvoir à l'ignorance des peuples; mêlant leurs ſandales au luxe des Cours, épiant la foibleſſe des Princes, & leur ſurprenant ces honteuſes prodigalités, qui laiſſoient dans le tréſor de l'Etat, des vuides à remplir par les ſueurs du pauvre. On verra dans ce vaſte Royaume, l'adminiſtration entre les mains d'un Roi amoureux, d'une Reine enfant, d'une Princeſſe intrigante, de trois Prêtres avides, & de quelques grands humiliés.

L'Allemagne, dédaignant alors les Arts agréables, ſurchargée de Docteurs enſeignants, qui croyoient encore que la Philoſophie d'*Ariſtote*

étoit quelque chose, avoit des mœurs agrestes, qu'on apelloit simplicité, & qui n'étoit que l'impuissance de faire mieux. Les Palais de l'Italie, l'industrie françoise, l'active adresse des Anglois, ne trouvoient que de stériles admirateurs. Les écoles étoient multipliées, les Professeurs célebres, mais ils enseignoient ce qu'il étoit ennuyeux d'aprendre & inutile de savoir; & semblables aux *Danaïdes*, essayant vainement de remplir le fatal tonneau, ils surchargeoient la mémoire de leurs disciples, & n'éclairoient point leur esprit.

La Russie, étoit moins connue du reste de l'Europe que ne le sont aujourd'hui les Tartares; & les belles institutions dont Pierre premier (si justement surnommé le Grand) fût l'Auteur, n'étoient encore que des

projets, connus ſeulement par les contradictions qu'ils éprouvoient.

Rome, il eſt vrai, entroit pour beaucoup dans la balance politique; mais elle ne connoiſſoit pas cette ſage modération, que *Lambertini*, *Clement quatorze* & *Pie ſix*, ont prudemment aſſiſe ſur la chaire de *St. Pierre.* Veniſe & Naples n'avoient pas montré combien il étoit extraordinaire, que les rênes de leur gouvernement ſe trouvaſſent presque toûjours entre des mains étrangeres, & ne ſoupçonnoient ſeulement pas ces utiles réformes, dont elles ont donné depuis l'exemple à l'Europe. Les Italiens avoient ſans doute l'avantage, de fournir à la plûpart des peuples, des modeles de Peinture, de Poëſie & de Muſique; mais riches de ces ſeuls Arts d'agrément, il leur manquoit celui de penſer, & cette

autre Science encore au berceau, qui fait le bonheur des Nations. (*)

La France, étoit remplie de beaux esprits, & comptoit à peine quelques Philosophes. Cette fastidieuse abondance de Romans, de petits Vers, de Comédies médiocres, de Dissertations littéraires, de Lettres galantes, étoient les jeux frivoles de l'imagination désœuvrée. Le plus grand nombre n'exerçoit ses talens, que sur les futiles questions dont les Rheteurs occupoient leurs loisirs. Qui soutiendroit aujourd'hui la lecture, des Discours académiques, des Querelles littéraires, & de tant d'ouvrages de mauvais goût sortis des Colleges; trop longtems dépositaires de l'éducation publique?

(*) L'Economie politique.

L'Angleterre, n'accordant aucune eſtime à ces frivoles compoſitions, poſſedoit preſque ſeule alors l'Art de penſer; ſoit que la liberté ſecondât le génie de ces fiers Inſulaires, ſoit que la force & le raiſonnement leurs fuſſent échus en partage, dans la diſtribution générale que la nature a fait des moyens.

Et le célebre *Descartes* dira-t-on, & le ſavant *Leibnitz*, & *Malebranche*, & tant d'autres, qui, pour être un peu moins connus étoient auſſi dignes de l'être ? Oui ; l'Europe comptoit, plus de deux cents perſonnages peut-être, qui s'étoient partagés l'empire des Sciences, & travailloient avec un déſintereſſement inconcevable à la gloire de l'Antiquité, (car cette incroyable manie nous a tourmenté longtems) mais malgré les veilles laborieuſes de ces re-

ſpectables Ecrivains, leurs ouvrages n'étoient gueres connus que de ceux qui les réfutoient. Les connoiſſances utiles demeuroient entre un petit nombre d'hommes, qui ne communiquoient pas avec le reſte du monde; ſoit qu'ils parlaſſent une langue différente, ſoit qu'il convint à leur amour propre de laiſſer toûjours un intervalle entre eux & la multitude.

Les Erudits de nôtre ſiècle le firent diſparoître. Pour attirer des hommages à la vérité, on la préſenta ſous une forme agréable. Mr. de *Fontenelles* la montra dabord parée des agrémens du ſtile & de l'eſprit; elle oſa paroître ſur la ſcène à travers la pompe théatrale; c'eſt à Mr. de *Voltaire* ſeul qu'elle dût ce triomphe; enſuite elle déroba ſa marche ſous le voile de la fiction, Mr. de *Montesquieu* la mit dans la bouche

d'un Perſan; & mêlant enfin ſa voix aux leçons de la politique, ce fût encore lui dont elle choiſit l'organe.

L'exemple de ces hommes nouveaux, enfanta des plumes courageuſes qui oſerent déifier la tolérance. Les préjugés démasqués ne trouverent d'azile que chez le peuple. Une ancienne idolatrie tomba aux pieds de la raiſon, & les abus déracinés quitterent à regret une terre, où ils avoient regné ſi longtems. Dédaignant les ſecours d'une dialectique captieuſe, ou les effets paſſagers d'une vaine déclamation, on montra aux hommes leurs propres ouvrages; on les défia de ſoutenir l'aſpect d'un amas fabuleux de contradictions barbares ou d'inventions ridicules. Ils n'oſerent tenir à des idées qui deshonoroient des êtres raiſonnables, nier des faits démontrés. En-

fin les Auteurs éclairés accuſerent l'ignorance des premiers âges, la docilité de ceux qui les ſuivirent, l'impoſture des fondateurs d'opinions; & l'on ſe ſauva en quelque ſorte de la honte d'avoir cru à de ſemblables bévuës en les détèſtant à jamais.

Mais deſcendons à quelques détails. Qu'étoit ce que cet immenſe tableau, où la poſtérité voyant les exemples des tems paſſés, doit puiſer des inſtructions pour le préſent, & des leçons pour l'avenir? Un vaſte champ, où ſe réuniſſoient les erreurs de pluſieurs ſiècles, les menſonges héréditaires, les rêves politiques, les fables tranſmiſes d'âge en âge avec une ſuperſtitieuſe fidélité. On y voyoit d'heureux brigands, traverſant des Royaumes la flamme à la main, trouver encore à la fin de leur courſe des

autels pour encenſer leurs injuſtices; des calculs erronés, ſuppoſant une diſproportion impoſſible entre le nombre des hommes & l'étendue du ſol qu'ils habitoient; une perpétuelle intervention du ciel pour les inutiles beſoins de la terre; des ſyſtemes qui avoient deſpotiquement regné ſur une partie du globe, s'éclipſant aux rayons d'une doctrine nouvelle, pour reparoître avec le même empire dans une autre partie du monde; enfin d'heureux charlatans trainant à leur ſuite la multitude, prête à tout ſaiſir excepté la vérité. Dans ces archives d'erreur on puiſa deux mille ans des leçons pour les Rois, & des inſtructions pour les peuples. Ceux qui ſûrent les embellir par une narration rapide, par une diction pure, par des réflexions brillantes, devinrent des oracles, mais en charmant l'eſprit,

prit, ils n'en égarerent pas moins la raiſon.

Telle étoit l'Hiſtoire. Fatigués des inſultes qu'on lui avoit faites, laiſſerons nous exiſter, dirent ſes interprêtes, tant de monumens reſpectés & infideles ? tromperons nous le vœu de la vérité, qui peut-être ne nous a révélé ſes auguſtes ſecrets, que pour les aprendre à la terre? Non, nous ne trahirons pas ſes intérêts. Alors on vit les crimes politiques dépouillés de leur faſtueuſe enveloppe; *Louïs XI*, *Philippe II*, *Charles IX*, *Richelieu*, *Cromvel*, prendre leurs places parmi les bourreaux et les aſſaſſins; & *Paul Emile*, répondant à *Perſée* (qui lui demandait de ne pas paroître enchainé à ſon Char de triomphe) qu'il en étoit le maître puiſqu'il avoit le tems de ſe donner la mort auparavant, *Paul Emile* dis je,

n'être plus qu'un barbare favoriſé par la fortune. Ces nouveaux hiſtoriens transporterent les Princes ſur les ruines du monde, & les forcerent de contempler ces monceaux de cadavres immolés à leur ambition, à leur vaines querelles, à leur orgueuil inſenſé. Ils renverſerent les Statues de leurs prédeceſſeurs, en leur faiſant ſentir, qu'ils prévenoient ſeulement l'arrêt de la poſtérité; & ils eurent la vertueuſe hardieſſe, de comparer les conquerans à ces animaux féroces, qui nouriſſent leurs petits de ſang & de carnage. Plus d'une fois le pinceau leur tomba des mains; mais ils le reprirent toûjours avec un nouveau courage, tant ils étoient convaincus, que les chefs des nations, ſaiſis d'horreur à l'aſpect de ces effrayantes images, abjureroient aux pieds de l'humanité la funeſte manie,

des conquetes, qui trainent à sa suite les dévastations & la mort.

Qu'étoit ce encore que la morale? Les leçons de *Confucius* de *Platon* & de *Socrate* défigurées par la bizarrerie, ou exagerées par une perfection imaginaire. Les Sectes diverses deshonorérent tour à tour le petit nombre de certitudes, que quelques sages avoient à grand peine sauvés des ténèbres. Ceux mêmes, qui dans des tems plus avancés s'en étoient rendu les dépositaires, tels que *Locke*, *Pascal*, *Clarcke*, *Toland*, les tinrent cachées sous des raisonnemens trop au dessus de la plus part des hommes. *Bayle* ne partageroit pas ces reproches, si moins docile aux dogmes de *Calvin*, 'il avoit senti, que son génie le plaçoit au dessus de toutes les sectes. En général il eut été à desirer, que la morale sublime de la Religion, faite

pour plaire dans ſa touchante ſimplicité à tout homme ſenſible, n'eut pas été entremêlée de tant de pratiques, minutieuſes, de craintes illuſoires, de prétentions inutiles, & augmentée de préceptes, dont l'abus a tant de fois fait gémir la vraye ſageſſe.

Nôtre ſiècle a allumé le creuſet où s'épure tout cet amas d'opinions. Un petit nômbre de vérités, dégagées d'additions & de préjugés, a pû s'introduire plus facilement dans l'eſprit humain. Pour aſſurer l'empire de la morale, il faloit encore un pas : la faire aimer; & les différentes formes ſous lesquelles on l'a préſentée, ſervoient à remplir cet objet. Tantôt l'allégorie a prêté ſon Priſme, & on a vu à travers les objets embellis; quelques fois la fiction a enveloppé de ſon voile diaphane des vérités trop auſte-

res ou trop nues. Ces Eloges brillans, qui tous les jours ramenent parmi nous des morts illuſtres, ſont moins faits pour flatter des cendres inſenſibles, & rendre des honneurs qui ne ſauroient percer la nuit des tombeaux, que pour indiquer les devoirs de ceux, qui en occupant la place de ces hommes eſtimés, doivent faire revivre leurs vertus. La terre quoique le ſéjour des larmes, des maux, des foibleſſes, a eu cependant quelques momens heureux. On en a précieuſement conſervé le ſouvenir, pour nourir dans les ames l'eſpoir de voir renaître ces ages d'innocence, & le deſir de les mériter. Quelques ſages ont paru un moment ſur le globe, on s'eſt trouvé ſur leur paſſage, on les a interrogés, on a hérité de leurs vues profondes, & récueilli leurs Oracles pour former un Code pré-

cieux, qui ſera celui de toute la terre, lorsque la raiſon & l'humanité gouverneront les hommes.

Le but eſſentiel qu'on ſe propoſe dans cet ouvrage eſt de montrer ce que Mr. de *Voltaire* a ajouté aux principes déja établis, & l'influence que ſoixante ans de travaux ont eu ſur l'eſpèce humaine. Pour développer ſa marche extraordinaire, voici le plan que nous avons ſuivi.

L'Hiſtoire de ſa vie privée eſt renfermée dans les deux premiers volumes. Nous nous ſommes cependant permis quelques courtes digreſſions. D'ailleurs nous ne voulions pas copier le *Commentaire hiſtorique*, qui eſt entre les mains de tout le monde, & les *Mémoires ſecrets*, qui

ne devroient être entre celles de personne. Comment auroit-on pu dire des chofes toûjours neuves d'un homme qui a occupé le public pendant plus d'un demi fiècle, & dont les amis enthoufiaftes & les ennemis acharnés, ont recherché avec une activité égale, ce qui pouvoit fervir à leurs paffions contraires? Ne faloit-il pas retrancher la répétition des louanges que l'Hiftoire profcrit? & fe reffouvenir, que fi la vérité défend de taire les fautes des grands hommes, elle exige feulement de les indiquer, & permet, en réconnoiffance de leurs talens, de fupprimer les détails. Ne faloit il pas prévenir les Biographes qui nous fuccederont & donner la clef d'un grand nombre de faits que les nuances de fon caractere peuvent feuls rendre croyables? ne faloit il pas enfin ménager des tranfitions, pour lier

les évenemens épars dans mille volumes?

Pourquoi une notice ſi prolixe? dira-t-on peut-être: l'hiſtoire d'un homme de Lettres eſt dans ſes écrits. Oui, de celui qui n'a jamais quitté ſon cabinet, dont le penchant & les moyens l'ont dévoué à ces travaux qui ſupoſent encore plus de jugement que de génie: mais l'auteur de plus d'une révolution, l'homme en faveur de qui l'opinion publique a ſi ſouvent dérogé à ſa marche ordinaire, mérite qu'on le ſuive dans toutes les circonſtances de ſa vie. Nous nous ſommes enfin décidés à cette entrepriſe laborieuſe, parceque l'Hiſtoire Litteraire de Mr. de *Voltaire* eſt auſſi celle de ſon ſiècle.

Le Tableau de ſes ouvrages ſe trouve dans le troiſieme & quatrie-

me Volume. L'époque où ils ont paru, l'accueil qu'on leur a fait, les métamorphoses qu'ils ont subi, instruiront de l'équité du public, suspendue quelquesfois par un caprice passager, mais infaillible dès qu'elle est dégagée des préventions du moment. On reconnoîtra l'utilité de la critique, qui n'a jamais dû s'aplaudir davantage de sa sévérité, qu'en examinant l'état où elle a mis les Oeuvres de Mr. de *Voltaire*; les nombreux avantages que la Société retire d'un homme de Lettres, quand il a mérité du public quelque confiance; on verra d'un côté les dangers des talens, quand la soif d'une gloire mal entendue les égare, & leur permet ces coupables productions, dont il faut désavouer jusqu'aux succès; d'un autre la douteuse influence de l'esprit sur le bon-

heur, altéré ſans ceſſe par la garde d'un tréſor toûjours trop envié, la réputation. Il faloit montrer combien de qualités conſtituent l'écrivain ſuperieur, & ſurtout à quel point il doit poſſéder le goût; ce goût, qui n'eſt que la connoiſſance parfaite de ce qu'il faut taire, & de la maniere dont on doit exprimer ce qu'il faut dire, a préſidé à toutes les productions de cet homme extraordinaire. Dans ſes Tragédies aucun perſonnage inutile, dans ſes Romans point d'épiſodes trainans, dans ſes Poëſies jamais d'eſprit ſuperflu, dans ſes mélanges il ne s'appeſantit pas, dans ſes Hiſtoires il marche avec rapidité, dans ſes Poëmes il place les ornemens ſans les repandre. Ses Citations ſont courtes & bien choiſies, ſes Reflexions neuves & juſtes, ſes Portraits finis & reſſemblants, ſes tran-

ſitions faciles, ſes deſſeins ſages & riches, ſes dévéloppemens clairs & intéreſſants; il s'éleve rarement, mais jamais il ne deſcend trop bas; il imite *Tacite* dans ſa préciſion, mais non dans cette brieveté qui reſſemble quelque fois à la ſechereſſe; il cauſe comme *Montagne:* mais plus économe d'exemples & plus ſévere dans ſon choix, il a autant de gayté & plus de vraie Philoſophie. S'il diſſerte il inſtruit, s'il conte il intéreſſe, s'il critique il amuſe. Qu'on ſe rapelle *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, *les filles de Minée*, & *le Ruſſe à Paris*. Jamais Ecrivain n'a été autant lû, parceque jamais il n'en a moins couté au lecteur. Cette clarté précieuſe qui laiſſe voir les objets dans tout leur jour, épargne à ceux qui ont la conception laborieuſe des retours déſagréables, & l'amour propre trouve

dans cette facilité de ſaiſir les objets, un agrément dont il ne fait pas toûjours honneur à l'Ecrivain ſeul. Si l'on impoſoit la néceſſité de diminuer la collection des Oeuvres de *Voltaire*, peut-être ſupprimeroit-on quelques ouvrages entiers, mais je ne ſais pas ce qu'on pourroit retrancher dans ces mêmes ouvrages ſupprimés. Quand Mr. *de la Beaumelle* a voulu changer, abréger la *Henriade*, combien cette entrepriſe a paru ridicule, & combien ſurtout l'execution a été trouvée plate & ſans talent! On lui a ſouvent reproché quelque prédilection pour l'antitheſe; mais obſervons, que ces contraſtes ſont bien plus ſouvent dans les idées que dans les mots.

Croira-t-on qu'avant la *Henriade* on parloit fort peu d'*Henri IV*? La

ſeule Tragédie qui depuis *Racine* & *Crebillon* avoit obtenu l'aveu général, étoit *Didon.* Ainſi ſans Mr. de *Voltaire*, le Théatre françois étoit réduit à vingt Tragédies au plus, choiſies chez les trois maîtres de la ſcène. Les Drames nombreux qui l'ont occupée depuis, auroient moins dédommagé encore de la perte de ces grands hommes, puisque leurs auteurs, fideles à l'antique méthode, auroient cru vraiſemblablement, que l'amour ſeul pouvoit donner du reſſort au génie, & de l'intérêt aux tableaux.

Il eſt ſurtout curieux d'obſerver les degrés de la révolution; avec quelle opiniâtreté l'eſprit humain ſe débat ſous la main de quiconque veut le ſubjuguer; avec quelle adreſſe il faut ménager les jours, pour ne pas bleſſer des yeux trop délicats;

avec quel courage il faut être martyr de la divinité des sots, l'opinion.

Les deux derniers Volumes présentent des Fragmens, des Poësies, des Lettres, des Esquisses, des Mélanges, égarés depuis cinquante ans dans les feuilles périodiques, & dans les recueils. Le Goût & la Critique ont souvent recommandé aux Editeurs, une économie févere dans le choix de ces enfans deshérités, & c'est presque tromper l'intention de leurs peres, que de les apeller à la succession. Nous pensons cependant, que lorsque ce n'est qu'un oubli, ou qu'on ne peut leur reprocher que des défauts de jeunesse, il est permis à l'Editeur de se laisser fléchir.

Que de voix je crois entendre s'élever contre ce plan! Ceux qui

ont blâmé dans Mr. de *Voltaire* l'ambitieuſe manie d'embraſſer tous les genres, trouveront quelque témérité à vouloir prononcer ſur tous ſes ouvrages. Pourquoi dira-t-on anticiper ſur le jugement de la poſtérité, dont le ſouvenir ou l'oubli font ſeuls la deſtinée des écrits? Laiſſés croitre tranquillement des palmes ſur le tombeau de cet Ecrivain célebre, qui n'a déja excité que trop de querelles dans la République des Lettres.

Juges trop précipités, ouvrés le livre, & ſouvenés vous qu'un Hiſtorien neſt pas un Cenſeur. Daignés voir qu'il n'avoit encore jamais paru ſur la terre; aucun homme dont les idéés euſſent eu autant d'influence ſur l'opinion générale. Ce n'etoit pas un nouveau ſiſteme ſur une partie de nos connoiſſances, mais un eſprit tout nouveau

qu'ils avoit apporté. Il falloit donc l'examiner quel intérêt le monde avoit à l'écouter ; on s'eſt transporté au point d'où il eſt parti, pour ſuivre les progrès de ſes principes chez ſes contemporains. Dabord l'enthouſiasme ſaiſit ſans reflexion des nouveautés qui ſéduiſent, il eſt ſuivi d'un calme qui va quelquefois jusqu'au mépris ; mais bientôt on revient de ces deux extremités, pour ſe placer à un juſte milieu, également éloigné de l'aveugle prévention & de la froide indifférence.

Tel eſt le point de vue que choiſit la raiſon, & c'eſt par ſes yeux qu'il faut voir s'il eſt poſſible, que Mr. de *Voltaire* ſoit au deſſus d'*Homere* ou au deſſous de *Lucain*, qu'il ſoit à côté de *Racine*, ou aux pieds de *Corneille*,

neille, avouons que ces grands efforts de l'efprit humain font d'ingénieufes frivolités. Intrigues d'amour, lettres fuppofées, réconnoiffances, fictions, poignards, que tout cela, vû fous un certain jour reffemble bien aux jeux de nôtre enfance! La feule façon de donner à ces amufemens quelque utilité, c'eft de faire briller aux yeux des hommes affemblés au Théatre, quelques lueurs de Philofophie, & de fournir d'utiles reffouvenirs à la raifon, quand le preftige de la Scène eft effacé. (*)

(*) Cette façon de juger des Tragédies ne diminue rien de l'eftime qu'on doit aux Poëtes tragiques. On pourroit feulement en conclure, que tant de génie, que des veilles fi longues, pourroient être confacrés à des ouvrages d'une utilité plus réelle, & dont la morale auroit plus fujet de s'aplaudir.

Que Mr. de *Voltaire* ait plus ou moins approché de cet amas de vraiſemblances, que nous nommons vérités hiſtoriques, avouons encore, que cela eſt moins important qu'on ne l'imagine. Ce qui ſe paſſoit ſous *Charlemagne*, ſous *Edouard*, eſt ignoré; nous avons brodé leur Hiſtoire ſur le canevas groſſier que nous ont transmis des Romanciers. Ce travail de l'imagination a quelquesfois amuſé l'eſprit & ſurpris la confiance, mais il n'a jamais produit la moindre utilité. Les conſeils ſages qu'un Hiſtorien diſtribue dans ſa courſe, les ſentimens qu'il réveille, les vues qu'il développe, les piéges dont il préſerve, voilà ce que réclame la raiſon. Or un Roman, comme l'Hiſtoire la mieux averée, fournit ces traits de morale: on les trouve partout dans les ouvrages de Mr. de *Voltai-*

re, & ce qu'on ne ſauroit jamais lui conteſter, c'eſt une façon nouvelle de démasquer l'impoſture, de décréditer la ſuperſtition & d'honorer la paix chez les hommes.

Les Lettres de *Voiture*, les Epîtres de *Ronſard*, les Diſſertations de *la Motte*, les Oeuvres de *Fontenelles*, ont eu dans leur tems le même ſuccès que la plûpart des compoſitions de nôtre Auteur. Actuellement négligées, elles ſont menacées de l'oubli. La même indifférence, ou ſi on veut la même injuſtice, attend la moitié de la plus riche des collections; & quoique nous déſirions que nôtre encens fût comme les parfums, dont on ſe ſervoit en Egypte pour les embaumemens, nos efforts ne parviendront pas à conſerver ces objets de nos complaiſances.

Mais ce qui n'a pas besoin de l'enthousiasme de nôtre siècle, pour percer jusqu'aux tems les plus reculés, c'est cet esprit que Mr. de *Voltaire* a souflé sur la terre. Il est l'aurore d'un jour qui se répandra sur les deux hémispheres. Deux puissances ont longtems combattu ; l'une entretenoit ses triomphes en conservant l'ignorance ; l'autre jettoit infructueusement quelques lueurs dans cette nuit profonde. Les Nations divisées ne se rencontroient dans les ténébres que pour verser le sang. Un homme a posé des flambeaux sur ces routes obscures, alors les mêmes peuples se sont reconnus, & les coupables auteurs de ces haines funestes, sont demeurés seuls & méprisés, ramassant encore quelques tisons épars, pour conserver leurs buchers.

S'il étoit possible que tous les ouvrages de Mr. de *Voltaire* disparussent, on y perdroit des sources toûjours nouvelles de plaisirs & d'intérêt ; mais l'esprit philosophique qu'ils ont établi, dirigeroit les principes qui gouvernent les hommes. Ceux même qui combattent cet esprit, en ressentent les influences sans le savoir. L'usage barbare de la question supprimé, le nombre des fêtes si onéreuses diminué, la dangereuse liberté des engagemens précoces sagement restreinte, une proportion plus équitable entre le châtiment de certaines fautes & le peu de tort qui en résulte pour la Societé, dix autres réglemens, pour lesquels l'humanité a été plus consultée, sont les sourdes émanations de cet esprit nouveau qui a gagné insensiblement tous les Etats.

Pour montrer combien peu il a fait de progrès, on rappelle les aſſaſſinats juridiques commis à Toulouſe, à Amiens &c. Mais on ne fait pas réflexion, que trente autres auſſi horribles ont ſouillé la terre, ſans qu'on s'en ſoit même apperçu, & l'indignation publique ſoulevée par ceux-ci, eſt la preuve la plus victorieuſe que les Nations ont abjuré ces odieux principes, & rougiſſent de la ſurpriſe qui leur a été faite ſi long-tems.

Heureux, ſi cette Hiſtoire rempliſſant ſon but, contribue à entretenir ces ſentimens. Nous ne nous ſommes pas propoſés d'offrir une diſtraction paſſagere à l'oiſive curioſité des hommes. Peut-être Mr. de *Voltaire* lui même s'eſt trop prêté pendant ſa vie à leur

goût frivole. D'ailleurs il n'exiſte peut-être point d'homme dans les annales de l'hiſtoire, dont on ait autant parlé. Ses adorateurs (car l'expreſſion de partiſans eſt trop foible) n'ont rien laiſſé perdre de ce qui pouvoit contribuer à ſa gloire. Ses ennemis ont fouillé dans les actions les plus ſecretes de ſa vie, pour menager quelques reſſources à leur haine. L'envie a ſenti dreſſer ſes ſerpens, en voyant un ſimple particulier devenu l'ami des Grands, le diſtributeur des renommées, l'azile des talens. Quelques enthouſiaſtes en ont fait un oracle qu'il falloit interroger en tremblant.

Envain on invoque la vérité! Comment pourroit elle faire entendre ſa voix douce & modeſte parmi les cris tumultueux de

la prévention, des hurlemens de la haine, des ſiflemens aigus de l'envie ? Placés au milieu d'une Bibliotheque entiere de Libelles calomnieux, d'Apologies ſuſpectes, d'accuſations ſans preuves, de réfutations ſans évidence, nous devouerons nous à la triſte néceſſité de déplaire à tous les partis? Si nous empruntons le ſtile exagérateur le ſeul aplaudi depuis un an, nôtre encens brulera quelques inſtans ſur le tombeau de *Voltaire*, la fumée ſe diſſipera dans les airs, & bientôt il ne reſtera que des cendres inanimées en proye au premier ſoufle; mais ſi nous avons le noble courage de preférer les devoirs de l'Hiſtorien à la voix même de l'amitié, & d'écarter toutes les conſidérations particulieres quelconques, nous acquerrons alors

des droits à la confiance de la poſtérité, & cet eſpoir nous ſoutiendra dans une longue carriere difficile à fournir.

Peut-être trouvera-t-on que disciple trop fidele de ce grand Apôtre de la Philoſophie, nous devions moins laiſſer appercevoir ſes leçons dans cette Hiſtoire. Nous ſommes loin de vouloir afficher des principes hardis & dangereux. La Philoſophie n'eſt point à nos yeux la deſtruction de ce qu'ont penſé nos peres, un choix d'opinions nouvelles qui ne repoſent que ſur une tolérance immodérée, ou ſur une orgueilleuſe indépendance dans les idées, qui compte pour rien la raiſon des ſiècles paſſés. Elle conſiſte dans une parfaite indifférence pour tout

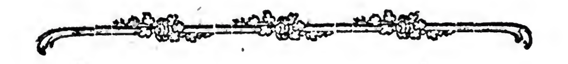
ce qui eſt ſuſceptible de queſtions; indifférence, qui nous inquiete d'autant moins, qu'elle eſt à côté de la ſoumiſſion la plus complete aux dogmes & aux préceptes... Dans un pyrrhonisme très étendu ſurtout ce qu'ont écrit les hommes, & même ſur ce qu'ils ont vû; l'hiſtoire nous paroît une longue fable dont la morale eſt utile en raiſon des talens de celui qui l'a adaptée à nos beſoins; elle eſt comme ces tableaux d'imagination, où l'on ne cherche pas la reſſemblance, mais l'habileté du peintre... Dans une indulgence presque ſans limites pour tout ce qui n'eſt que foibleſſe; examinés l'imperfection de nôtre nature, les bornes de nôtre ame, les vices de nôtre éducation, la barbarie de nos uſages, la tyrannie des pré-

jugés nationaux, le despotisme de la societé, & voyés combien un être jetté au milieu de ces chaines est excusable de chercher à s'y soustraire... Dans la conviction pleniere qu'il n'y a de mal que la douleur & le crime, que toutes les conditions sont égales, & que ce que l'Etre souverain a mis de bonheur sur la terre est équitablement distribué.... Dans l'inébranlable persuasion que pour maintenir son bel ordre, il a mis ce bonheur tant desiré, tant analisé, dans l'accomplissement de devoirs si simples en eux mêmes, & si multipliés par nos impuissantes législations.

Nous prévenons le lecteur, que lorsque nous citons la Collection des Oeuvres de Mr. de *Voltaire* c'est celle en quarante Volumes in

8vo. avec encadremens, parceque nous avons été témoins nous mêmes, de l'attention, avec laquelle il l'a revue. Si nous rapportons des traits que tout le monde ſait en France, c'eſt parcequ'ils ſont moins connus dans les pays étrangers, & qu'ils donnent lieu à des réflexions qui entrent dans nôtre plan, & ſervent à faire connoître les reſſources du génie, lorsqu'il ſe dévoue à éclairer les hommes.





HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

François Marie Arouët de Voltaire nâquit à Paris le vingt Novembre (*) de l'an 1694. Son père étoit payeur des épices & receveur des amendes l'an 1694.

(*) Mr. *Paliſſot* dans ſon Eloge fait naître Mr. de *Voltaire* le vingt Février. Lui même dans ſon *Commentaire hiſtorique*, dit, nous avons des médailles, qui portent les deux dattes. Mais pluſieurs de ſes parens nous ayant aſſuré, qu'il étoit né le vingt Novembre, nous avons preféré leur opinion.

Muſes que penſiés vous, quand la mort l'a ſurpris
Etiés vous, dites-moi, en quelque profond ſomme?
Parmi vous & les Dieux il étoit en grand prix
Il a vécu comme eux, il eſt mort comme un homme.
Mais le quel doit on plus admirer ou pleurer?
Admirer ſes beaux ans, ou bien pleurer ſa perte?
Quant à moi, je ne puis me laſſer d'admirer,
Non plus que de pleurer la mort, qu'il a ſoufferte,
Non non ce n'eſt aſſez de répandre des pleurs,
Ne reſtons après lui; ſa mort nous fait envie
Et ſuivons au tombeau, accablé de douleurs
Celui dont on ne peut approcher de la vie.

La réponſe de Mr. de *Voltaire* prouve, combien peu il attachoit de prix au hazard de la naiſſance.

„ Monſieur, l'isle de *Delos* eut ſon „ *Apollon*, la *Sicile* ſes muſes, & „ *Athenes* ſa *Minerve:* les villes de „ *Loudun* & de *St. Loup*, à l'exem- „ ple des ſept villes qui combatti- „ rent autrefois pour la naiſſance „ d'*Homere*, voudroient elles aujour- „ d'hui combattre, pour être le lieu de „ la naiſſance de mes ancêtres? Je „ n'ai aucune voie de conciliation à „ leur propoſer. Si cette découverte „ les intereſſe, elles ne manqueront „ pas de moyens pour la faire. Les „ vers, que fit *Antoine Dumouſtier* „ un de vos ancêtres ſur la mort de „ *René Arouët*, qui peut auſſi être „ un des miens, ſont animés d'un ca- „ ractère d'amitié, qui fait honneur „ au coeur de celui qui les a écrits.

Longtems avant cette lettre il disoit à un de ses amis „ Les Biographes, qui ont écrit ma prétendue „ Histoire, dont vous me parlez, „ se sont un peu pressés, & me font „ trop d'honneur. Il n'y a pas un „ mot de véritable dans tout ce que „ ces Messieurs ont écrit; les uns „ ont dit, d'après l'équitable & véridique Abbé *des Fontaines*, que „ je ressemblois à *Virgile* par ma „ naissance, & que je pouvois dire „ apparemment comme lui:

O fortunatos Nimium sua si bona norint, Agricolas!

„ je pense sur cela comme *Virgile*, „ & tout me paroit fort égal; mais „ le hazard a fait, que je ne suis pas „ né dans le pays des Eclogues & „ des Bucoliques. „

1710. Son enfance n'a été marquée par rien d'extraordinaire. La manie de queſtionner à tout propos, déceloit ſeulement le déſir de s'inſtruire. Il étudia chez les Jéſuites, alors dépoſitaires de la confiance publique pour ce qui regardoit l'éducation. J. Baptiſte *Rouſſeau*, devenu depuis le plus fougueux de ſes ennemis, fut invité à voir une Tragédie au College de Louis le Grand. A la diſtribution des prix qui ſuit ordinairement ces répreſentations, il remarqua qu'on appelloit pluſieurs fois le même écolier, & demanda au Pere *Tarteron* le nom du jeune Athlete ſi diſtingué parmi ſes rivaux. Le Pere *Tarteron* répondit, que c'étoit une eſpèce de phénomene, & que cet enfant annonçoit des diſpoſitions ſurprenantes pour la poëſie; il alla le chercher, le préſenta à *Rouſ-*

ſeau, & le jeune homme, qui avoit déja ſi ſouvent entendu nommer avec enthouſiasme, le plus grand des Poëtes lyriques, comme par un mouvement involontaire ſe jetta à ſon col, & rendit hommage à ſes talens. On citoit alors quelques uns de ſes Vers fort au deſſus de ſon âge.

Sur une Statue de Pigmalion. (*)

Si Pigmalion la forma,
Si le ciel anima ſon être,
L'Amour fit plus, il l'enflamma;
Sans lui que ſerviroit de naître?

(*) Ce quatrain a été appliqué à Madame de Pompadour. Cela n'empeche pas, que nous ne l'ayons trouvé dans des Mémoires écrits en 1723, & qu'on nous a fournis pour l'Hiſtoire de Mr. de Voltaire.

EPIGRAMME

Traduite de l'Anthologie.

Leandre conduit par l'Amour
En nageant difoit aux orages,
Laiffés moi gagner les rivages,
Ne me noyés qu'à mon retour.

Il avoit auffi imité plûtot que traduit quelques odes d'Anacréon; mais les copies, que nous en avons font trop infidelles pour les publier, & fuppléer à ce qui manque, feroit plus mal encore.

Un jour, *le demi-quart* avant la fin de la claffe étant fonné, & le P. *Porée*, fon Profeffeur n'ayant pas le tems de donner aux écoliers une matiere pour le *devoir* du lendemain, il leur dit de faire des vers fur *Néron*, qui fe tue lui même. Le jeune *Arouët* (c'eft ainfi qu'il s'appelloit alors) donna les quatre vers que voici:

De la mort d'une mere exécrable complice,
Si je meurs de ma main, je l'ai bien mérité;
Et n'ayant jamais fait qu'actes de cruauté,
J'ai voulu, me tuant, en faire un de justice.

Le Legs de *Ninon de l'Enclos* au jeune Poëte est une particularité connue de tout le monde, mais qu'il faut cependant consigner dans cet ouvrage. L'Abbé de *Chateauneuf*, ami de cette fille célébre (dont l'exemple dangereux, s'il n'étoit pas unique, prouveroit, que l'amabilité fait pardonner jusqu'au défaut de vertu) prenoit beaucoup d'intérêt au jeune *Arouët;* il le mena plusieurs fois chez son amie, qui s'amusant de son esprit, lui donna par son testament une somme de deux mille livres, destinées

à commencer ſa bibliotheque. On lit dans ſon *Commentaire hiſtorique*, qu'une petite pièce de vers, compoſée pour un Invalide, fut le prétexte de cette marque de ſouvenir. Dans cette occaſion la mémoire de Mr. de *Voltaire* a été infidéle. Les vers ne furent faits que deux ans après la mort de *Ninon*, arrivée en 1706. (*)

(*) Digne fils du plus grand des Rois,
Son amour & nôtre eſpérance,
Vous, qui ſans regner ſur la France,
Regnez ſur le coeur des François,
Souffrés vous, que ma vielle veine,
Par un effort ambitieux,
Oſe vous donner une étrenne
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux.

Ces petits ſuccès allarmerent Mr. *Arouet*, qui avoit des vues différentes ſur ſon fils. Il ſollicita l'Abbé de *Chateauneuf*, de l'éloigner de l'orageuſe carriere des lettres, en le plaçant auprès du Marquis de *Chateauneuf* ſon frere, alors Ambaſſadeur à la Haye, non en qualité de page, comme on l'a écrit, mais comme Sécretaire du Miniſtre; il avoit alors dix-neuf ans.

Une folie aſſez excuſable à cet 1713.
âge rendit ſon ſéjour en Hollande

On a dit, qu'à votre naiſſance
Mars, vous donna la vaillance,
Minerve la Sageſſe, Apollon la Beauté:
Mais un Dieu bienfaiſant que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la liberalité.

très court: il y trouva cette Madame *du Noyer*, connue par quatre Volumes de Mémoires très ſuſpects, & qui préſidoit alors à la rédaction d'une Gazette. Sa fille aimable, jolie & intéreſſante, poſſédant l'eſprit de ſa mere ſans ſes défauts, fit connoître au jeune *Arouët* cette paſſion imperieuſe, qui n'écoute ni les conſeils de la raiſon, ni les loix ſévéres de la décence. Mademoiſelle *du Noyer* honnête, mais ſenſible, n'oppoſa à ſon amant, que ces difficultés, qui rendent l'amour plus vif encore, & bientôt les imprudences inſéparables de ces eſpèces de liaiſons trahirent le ſecret de leurs coeurs. Madame *du Noyer*, malgré l'expérience, qu'elle devoit avoir acquiſe, au lieu d'eſſayer les conſeils de la tendreſſe maternelle, n'employa, qu'une autorité abſolue & trop ſévé-

re ordinairement dans les femmes, qui ont ceſſé de plaire. On éluda ſes défenſes. Des lettres ſurpriſes, ou l'amour perſécuté ſe répandoit en murmures & en reproches, portérent cette mere offenſée, à invoquer l'autorité de l'Ambaſſadeur, & celui-ci, pour éviter les ſcènes, qu'une femme naturellement intriguante auroit pu donner au public, mit l'amant déſeſpéré aux arrêts dans ſon hôtel.

Ce premier malheur n'étoit que le prélude de ceux, qui devoient ſuivre. On lui annonça, qu'il falloit partir pour Paris. Les amans concertérent par lettres les ſtratagèmes, que l'amour inſpire, pour ſuppléer à l'abſence. Une derniere entrevue étoit, ou du moins paroiſſoit indiſpenſable. „ Ce ſeroit vous trahir, écrivoit Mr. „ *Arouët* à Mademoiſelle *du Noyer*, „ que de venir vous voir ce ſoir, il

„ faut abſolument, que je me prive „ du bonheur, d'être auprès de vous „ afin de vous mieux ſervir. Si vous „ voulez pourtant changer nos mal- „ heurs en plaiſirs, il ne tiendra qu'à „ vous. Envoyez *Lisbette* ſur les „ trois heures, je la chargerai d'un „ paquet, qui contiendra des habille- „ ments d'homme, vous vous acco- „ moderez chez elle, & ſi vous avez „ aſſez de bonté, pour vouloir bien „ voir un pauvre priſonnier, qui „ vous adore, vous vous donnerez „ la peine de venir ſur la brune à „ l'hôtel. „

Ainſi l'Amour aveugle le flattoit, que des habits d'homme déroberoient ſa maitreſſe à tous les yeux. Un valet intriguant ſe charge des détails, & ce perilleux projet s'exécuta, comme on le voit par les jolis Vers, qu'il occaſionna le lendemain.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime
En Cavalier déguiſé dans ce jour,
J'ai cru voir Venus elle même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour & vous, vous êtes du même âge,
Et ſa Mere a moins de beauté;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientot la vérité
P... vous étiés trop ſage
Pour être une Divinité.

Cette imprudente démarche fut encore découverte & ſuivie de nouveaux chagrins. Il partit le 18. Decembre 1713 pour Paris, avec le ferme projet, d'engager Mr. *du Noyer* à rappeller ſa fille auprès de lui. Comme ſon âge, & ce qui venoit de ſe paſſer n'auroit pas donné un grand

poids à ſon éloquence, il parvint à employer la protection d'un Evêque, & les intrigues d'un Jéſuite. Rien ne réuſſit. D'ailleurs des ſoins perſonnels ne lui permirent pas, de ſe livrer tout entier à cette négociation. Son pere, effrayé de ſon début dans le monde, vouloit, avec le ſecours d'une lettre de cachet, lui donner une de ces fortes leçons qui influent ſur le reſte de la vie ; ſon fils inſtruit à tems, déſarma ſa colere, en ſe jettant dans *l'Etude* d'un Procureur, où il promit, de ſeconder les vues de ſa famille.

Rarement les peres ſavent deviner le talent de leurs enfans. Mr. *Arouët* ſoutenoit, que ſon fils devoit être Conſeiller au Parlement; Mr. *Racine* vouloit, que le ſien fut Chanoine & *Mr. Boileau* aſſuroit, en parlant du jeune *Deſpréaux*, *que c'étoit*

toit un bon garçon, qui ne diroit jamais du mal de perſonne. Auſſi Mr. de *Voltaire* à-t-il écrit lui même dans la vie de *Moliere* „ on a remarqué, que „ presque tous ceux, qui ſe ſont fait „ un nom dans les beaux arts, les „ ont cultivés malgré leurs parens, „ & que la nature a toûjours été plus „ forte en eux que l'éducation. „

Il s'apperçut bientôt, qu'il avoit promis au delà de ce qu'il pouvoit tenir. L'intérêt ou la néceſſité ont bien de la peine, à ſurmonter les dégouts attachés aux élémens de la jurisprudence; comment le jeune *Arouët* qui ſe jettoit dans ce dédale avec une répugnance ſi marquée, y auroit-il paru avec éclat? auſſi aima-t-il mieux ſuivre l'impulſion de ſon génie, & ſe livrer tout entier à l'étude ſéduiſante des belles lettres. Elle calmérent ſa paſſion malheureuſe pour Ma-

demoiſelle *du Noyer*. Il ne ſe *tua* pas, quoique ce fut un des points bien convenus en ſe ſéparant à la Haye. Un mariage convenable rendit la jeune Demoiſelle à une vie plus tranquille, & l'eſtime & l'amitié, deux ſentimens, qui dans les ames honnêtes terminent toûjours ces ſortes de liaiſons, ont exiſté conſtamment depuis entre Mr. *de Voltaire* & Mademoiſelle *du Noyer*, devenue Madame *de Winterfeld*. (*)

(*) On a imprimé pluſieurs fois ſous le titre de *Juvenilia* quatorze lettres, faiſant partie de la correſpondance des deux amans. On n'y trouve point ce ſentiment que Monſieur de *Voltaire* a ſi bien exprimé dans pluſieurs de ſes ouvrages. Il aimoit de bonne foi, il étoit jeune, perſécuté, & cependant il n'échappa jamais de ſon ame embraſée aucun de ces traits de feu, qui caractériſent les paſſions. Sans doute que dèslors la gloire le diſputoit à l'Amour. Depuis elle a toûjours eu le deſſus.

Ce fut donc à l'âge de dix-neuf 1713.
ans, qu'il commença cette carriere, fournie avec tant de gloire. Il n'est pas inutile, de remettre sous les yeux des lecteurs l'état de la Littérature en France, à cette époque.

On regrettoit encore *Racine*, mort depuis quinze ans, & nôtre siècle commençoit à réparer les injustices du sien. Plusieurs personnes avoient déja désavoué sur son tombeau, des jugemens dictés par l'envie. *Corneille*, en possession de la gloire du théatre y étoit regardé comme un Dieu dans son Temple. *Crebillon* tragique héréditaire de son génie, venoit de présenter sur la scène *Rhadamiste*, qui associa son nom à celui des deux grands maîtres de l'art. *Campistron* se trainoit à pas lents sur les pas de *Racine*; mais étoit apperçu à peine au bout de l'in-

tervalle qui les féparoit. L'ambition de la gloire du Théatre n'enyvroit pas alors comme aujourd'hui toutes les têtes. Les Tragédies donnoient rarement aux hommes affemblés ces grandes leçons d'humanité, de tolérance, de philofophie, & malgré l'exemple même de *Racine*, n'avoient pas encore appris à joigner le ftile, les convenances, & tout ce qui eft du reffort des bonnes moeurs. Malgré fes intrigues fans vraifemblance, & fon ftile lâche & diffus *la Grange Chancel* élevoit de grandes prétentions; mais on n'y avoit nul égard, & fes pièces ne devoient qu'à la difette, l'honneur de reparoître encore quelques fois fur la fcène.

Moliere dans la tombe depuis quarante ans, attendoit l'héritier de fon génie & de fa gaité. *Du Fresni* &

Déstouches s'efforçoient de consoler Thalie de la perte récente de *Regnard.* L'impuissance de les remplacer, n'avoit pas fait imaginer encore les scènes élégiaques, les drames bourgeois, qui ont transporté sur le Théatre, non les ridicules des hommes, & des leçons, pour les en corriger, mais les petits événemens des familles obscures, dont le tableau inspire une pitié également stérile & passagère.

Le Régent de la Littérature *Nicolas Boileau Despréaux* venoit de fermer les yeux, laissant trop de victimes immolées à sa sévérité, encore plus de préceptes que d'exemples, & ses ouvrages pour censeurs éternels du mauvais goût & du faux bel esprit. *Rousseau*, dont les talens auroient fait oublier, si cela étoit possible, les torts & les impruden-

ces, banni de ſon pays, ſatisfaiſoit dans l'étranger à la vérité outragée, ou peut-être à la vengeance de ſes ennemis. *Fontenelles*, alors le dictateur de la République des Lettres jouïſſoit de pluſieurs réputations, dont il devoit quelques unes (*) à ſon extrême ſociabilité; mais la Littérature commençoit déja à céder aux ſciences cet homme univerſel. *Lamotte*, à ſon exemple paſſoit ſa vie à eſſayer tous les genres, & faiſoit par l'harmonie de ſa proſe & l'agrément de ſes idées, pardonner à plus d'une tentative infructueuſe. *Piron*, qui eut tout à la fois du génie & de l'eſprit; mais qui peut-être ne tiroit

(*) On le plaçoit alors parmi les Poëtes. On lui tenoit compte de ſes Opéras; on ne diſoit pas de mal de ſes Tragédies; il faut convenir, que dans tout cela il y avoit plus de complaiſance que de juſtice.

pas tout le parti qu'il pouvoit de l'un & de l'autre; *Chaulieu*, qui n'auroit point pardonné à *Voltaire*, de lui avoir enlevé la premiere place, s'il n'avoit reflêchi, que fon genre, pour être quelque chofe, devoit renoncer à toute prétention; tels étoient les hommes célébres, que Mr. *Arouët* vit épars fur le penchant du mont facré, lorsqu'il fe propofa d'y monter.

D'un autre côté l'hiftoire s'applaudiffoit de voir fes pinceaux dans les mains de l'Abbé de *Vertot*. Son coloris brillant embelliffoit les objets fans nuire à la vérité. On ne défiroit alors presque rien dans *Boffuet*. Nous avons appris longtems après, que la Philofophie étoit l'ame de l'hiftoire. *Rollin* trop prolixe & trop crédule fans doute, a pourtant employé le langage de la fimplicité & de la raifon. *D'Orleans*, qui a mit tant de

menſonges en un ſi beau ſtile ; *Bougeant* moins ingénieux, mais plus ſolide; *d'Avrigni*, celui des François peut-être, qui a le plus approché de *Tacite*, étoient les modeles, ſur leſquels devoit ſe former l'hiſtorien du *ſiècle de Louis XIV*.

L'Abbé *d'Olivet*, qui n'eut pas le ſeul mérite d'être le plus exact des Grammairiens, *Fenelon*, dont le moindre des avantages fut un eſprit ſupérieur, & l'éloquence la plus perſuaſive, occupoient un haut rang dans l'opinion publique. Le célébre *Montesquieu*, créateur de deux genres, préparoit alors ſes ouvrages tant critiqués & tant admirés. Tels ſont encore ceux, avec lesquels il s'élança vers le temple de la gloire. Déja *Malherbe*, *Corneille*, *Moliere*, *Lafontaine* l'y avoient précédé. Que de ta-

lens il falloit, pour mêler ſon nom à ces noms immortels!

En leur rendant l'hommage, qui leur eſt dû, oſons examiner, ſi l'utilité de ces grands talens égaloit leur éclat. Quel but ſe propoſoient en général ces célébres écrivains? d'obtenir pour leur patrie la prééminence ſur les nations rivales, de perfectionner les beaux arts, de parvenir à une célébrité, qui n'eſt pas toûjours ſtérile. Mais à peine entrevoyoit-on les nombreux avantages, qui reſulteroient de l'ignorance diſſipée; l'influence des lettres ſur l'intérêt du peuple; la tranquilité, qu'elles repandent dans les eſprits ſur ce qui eſt au deſſus de leur ſphère, & l'activité créatrice qu'elles donnent pour ce qui eſt à leur portée; le parti, que l'adminiſtration pouvoit tirer des lumières répandues ſur le commerce,

ſur la population, ſur l'économie intérieure, objets d'une néceſſité journalière, mais malheureuſement étrangers jusqu'alors à ceux, qui pouvoient en développer les principes avec le plus de ſagacité. Les gens de lettres, qui s'étoient volontairement condamnés au modeſte emploi, d'amuſer les Princes, ne ſoupçonnoient pas qu'il étoit poſſible de les pénétrer d'un nouvel eſprit, & d'ajouter par là un degré de plus à la ſtabilité de leur trônes & à la félicité de leurs peuples; que le vain talent, de préſenter des penſées ingénieuſes, ou des fictions agréables avoit été aſſez longtems accueilli; que l'âge de la raiſon étoit arrivé, & qu'enfin il n'étoit pas néceſſaire, de remplacer les prologues de *Moliere* & les dégoûtantes adulations de *Boileau*.

En faiſant le premier pas dans la carrière des lettres, Monſieur de *Voltaire* aſpira au laurier, que diſtribue tous les ans l'Académie françoiſe. Il compoſa une ode ſur la conſtruction du Chœur de l'Egliſe de Nôtre Dame; (*) avant de la mettre ſous les yeux de ſes juges, il voulut s'aſſurer le ſuffrage du *Pindare* François, qui ſe trouvoit alors à *Soleure*. Ce Poëte célébre, dont l'opinion étoit d'un ſi grand poids, annonça la victoire au jeune Athlète, s'il vouloit faire diſparoître quelques négligences. Cette Ode néanmoins ſe vit préférer une rivale, que perſonne ne connoit aujourd'hui, & l'on a conſervé les trois ſtrophes de la piéce humiliée.

(*) C'étoit l'accompliſſement d'un voeu, fait par ſon prédéceſſeur.

Aux maux les plus affreux le ciel nous abandonne,
Le desespoir, la faim, la mort nous environne
Et les Dieux contre nous soulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre
Ont frappé du tonnerre
Les Peuples & les Rois.

* * *

Des plaines du Tortose aux bords du Borysthene
Mars a conduit son char attelé par la haine,
Les vents contagieux ont volé sur ses pas,
Et soufflant de la mort les semences funestes
Ont dévoré les restes,
Echappés au trépas.

* * *

D'un Monarque puiſſant la race fortunée
Rempliſſoit de ſon nom l'Europe conſternée,
Je n'ai fait que paſſer, ils étoient disparus,
Et le peuple abbattu que ce malheur étonne
Les cherche auprès du trône
Et ne les trouve plus.

* * *

Il reparut dans l'aréne, l'année ſuivante, avec moins de ſuccès encore, puiſqu'il ſe vit vaincu par un ouvrage, devenu célébre en quelque ſorte par ſes ridicules. (*) N'écou- 1714.

(*) On citera longtems les poles glacés & les poles brulans de l'Abbé du Jarry.

tant que les reſſentimens d'un talent injuſtement humilié, il exhala ſa colère dans une eſpèce de ſatyre. Il ſeroit trop ſévère, de faire un crime à un jeune homme de cette vengeance enfantine, paſſagère effervescence d'un amour propre revolté, & nous ne nous faiſons aucun ſcrupule, de publier la pièce, qui fut l'interprête de ſon imprudente colère.

Le Bourbier.

Pour tous rimeurs habitans du Parnaſſe,
De par Phœbus, il eſt plus d'une place;
Les rangs n'y ſont confondus, comme ici,
Et c'eſt raiſon: feroit beau voir auſſi
Le fade auteur d'un Sonnet ridicule,
Sur même lit couché près de Catulle;
Ou bien la Motte ayant l'honneur du pas,
Sur le Harpeur, ami de Mécénas.

Trop bien Phœbus fait de ſa République
Règler le rang & l'ordre hiérarchique;
Et diſpenſant honneur & dignité,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du mont ſont fontaines d'eau pure,
Riants jardins, non tel qu'à Chatillon
En a planté l'ami de Crébillon,
Et dont l'art ſeul a fourni la parure;
Ce ſont jardins ornés par la nature;
Ce ſont lauriers, orangers toûjours verds:
Là ſejournés, gentils faiſeurs de vers
Anacréon, Virgile, Horace, Homere,
(Vous, qu'à genoux le bon Dacier révère)
D'un beau laurier y couronnant leur front.
Un peu plus bas, ſur le penchant du mont,
Eſt le ſéjour de ſes eſprits timides,
De la raiſon partiſans inſipides,

Qui compaſſés dans leurs vers languiſſants,
A leur lecteur font haïr le bon ſens.
A donc, amis, ſi, quand ferez voyage,
Vous abordez la poétique plage,
Et que la Motte ayez déſir de voir,
Retenez bien, lequel eſt ſon manoir.
Là ſes conſorts ont leurs têtes ornees
De quelques fleurs, presqu'en naiſſant fanées,
D'un ſol avide incultes nourriſſons,
Et dignes prix de leurs fades chanſons.
Cettui pays n'eſt pays de Cocagne,
Il eſt enfin au pied de la campagne
Un Bourbier noir, d'infecte profondeur,
Qui fait ſentir très-mal plaiſante odeur
A un chacun, fors à la troupe impure
Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui ſont-ils ces rimeurs diffamés?
Pas ne prétends que par moi ſoient nommés.

Mais

Mais quand verrés chanſonniers, faiſeurs d'odes,
Rauques corneurs de leurs vers incommodes,
Peintres, Abbés, Brocanteurs, Jettonniers,
D'un vil café ſuperbes cazaniers,
Où tous les jours entre Rome & la Grèce
De mal-diſants ſe tient bureau d'adreſſe,
Dirés alors, en voyant tel gibier,
Ceci paroît citoyen du Bourbier.

. . . .

Cette Satyre blâmable, quoique moins mordante que celles de *Boileau*, qui attaquoient également les moeurs & les ridicules, augmenta le nombre de ſes ennemis. Ils rapellèrent tout ce qu'il avoit hazardé dans ce genre, & le firent exiler pour quelques tems. On ne ſait pas exactement la cauſe de cette premiere disgrace; mais on en a la

preuve dans la fin d'une épître (*) à Madame de Gondrin.

Daignez pour moi vous employer,
Près de ce Duc aimable & ſage,
(Qui fit avec vous le voyage
Où vous penſates vous noyer,)
A conjurer un peu l'orage,
Qui ſur moi gronde maintenant;
Et qu'enfin au Prince Régent,
Je tienne à peu près ce langage.

Prince, dont la vertu va changer nos deſtins,
Toi, qui par tes bienfaits ſignale ta puiſſance,
Toi, qui fais ton plaiſir du bonheur des humains.

(*) Le commencement de cette Epître eſt dans les œuvres de Mr. de *Voltaire;* mais les vers que nous citons, ne ſe trouvent que dans l'édition de 1723 en un petit Volume in 12.

PHILIPPE! il eſt pourtant un malheureux en France:
Du Dieu des Vers un fils infortuné
Depuis un tems fût par toi condamné
A fuïr loin de ces bords qu'embellit ta préſence,
Songe, que d'Apollon ſouvent les favoris
D'un Prince aſſurent la mémoire,
PHILIPPE, quand tu les bannis
Souviens toi, que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil deſtin;
Auguſte l'exila dans l'affreuſe Scythie,
Auguſte eſt un héros; mais ce n'eſt pas enfin
Le plus bel endroit de ſa vie.
Grand Prince, puiſſes-tu devenir aujourd'hui
Et plus heureux qu'Auguſte & plus clément que lui.

Il fut pardonné en effet; mais cette première leçon ne triompha pas de ce dangereux penchant à la satyre. Le gouvernement, qui ne fournissoit alors que trop de sujets à la censure, exerça le talent funeste de
1718. ce jeune Poëte; & la Bastille, retraite ordinaire des écrivains inconsidérés le renferma près d'une année. Il est surprenant, que dans son *Commentaire historique* il passe cette anecdote sous silence. Ce sont les torts de l'âge plûtôt que de la personne. (*) Voici comment lui-même raconte ce facheux évênement:

(*) Nous observerons même, que depuis vingt ans il a paru quatre mille pièces plus hardies, plus licentieuses, que celles, qui valurent à Mr. de *Voltaire* cette correction. Ce n'est pas, comme le disent nos Moralistes, que nos mœurs soient plus corrompues, mais une autre façon de penser a appris à dédaigner ces pueriles

„ Il parut à la mort de *Louis XIV*. „ une petite pièce imitée des *j'ai vû* „ de l'Abbé *Regnier*. C'étoit un ou- „ vrage, où l'auteur paſſoit en revûe „ tous ce qu'il avoit vû dans ſa vie. „ Cette pièce eſt auſſi négligée au- „ jourd'hui, qu'elle étoit alors recher- „ chée. C'eſt le ſort de tous les ou- „ vrages, qui n'ont d'autre mérite „ que celui de la Satyre. Cette piè- „ ce n'en avoit point d'autre; elle „ n'étoit remarquable que par les in- „ jures groſſières, qui y étoient in- „ dignement répandues, & c'eſt ce „ qui lui donna un cours prodigieux: „ on oublia la baſeſſe du ſtile en fa- „ veur de la malignité de l'ouvrage.

---

vengeances d'un eſprit mécontent, & l'on a vû, qu'elles s'effaçent bientôt du ſouvenir des hommes, quand on leur réfuſe une certaine attention.

„ Elle finiſſoit ainſi; *J'ai vû ces maux* „ *& je n'ai pas vingt ans.*

„ Comme je n'avois pas vingt ans „ alors, (*) pluſieurs perſonnes cru- „ rent, que j'avois mis par-là mon ca- „ chet à cet indigne ouvrage; on ne me „ fit pas l'honneur de croire, que je „ puſſe avoir aſſez de prudence pour „ me déguiſer. L'auteur de cette mi- „ ſérable ſatyre ne contribua pas peu „ à le faire courir ſous mon nom, „ afin de mieux cacher le ſien. Quel- „ ques-uns m'imputèrent cette pièce

---

(*) Mr. de *Voltaire* ſe trompe, il en avoit vingt-quatre. Ainſi ce vers ne le déſignoit pas. Pour enchérir toûjours ſur le merveilleux, on a répété & réimprimé vingt fois, qu'il avoit fait Oedipe à 18 ans. Sa gloire n'a pas beſoin de ces petites inventions; & pour l'exactitude de l'hiſtoire il faut dire, qu'il en avoit vingt-trois, lorſqu'on l'annonça, & plus de vingt-quatre quand elle fut jouée.

„ par malignité, pour me décrier &
„ pour me perdre. Quelques autres
„ qui l'admiroient bonnement, me
„ l'attribuèrent, pour m'en faire hon-
„ neur. Ainſi un ouvrage, que je
„ n'avois pas fait, & même que je
„ n'avois point encore vû alors, m'at-
„ tira de tous côtés des malédictions
„ & des louanges.

„ Je me ſouviens, que paſſant alors
„ par une petite ville de Province,
„ les beaux eſprits du lieu me priè-
„ rent, de leur réciter cette pièce,
„ qu'ils diſoient être un chef-d'œuvre.
„ J'eus beau leur répondre, que je
„ n'en étois point l'auteur, & que la
„ pièce étoit miſérable, ils ne m'en
„ crurent point ſur ma parole; ils ad-
„ mirèrent ma retenue, & j'acquis
„ ainſi auprès d'eux, ſans y penſer,
„ la réputation d'un grand Poëte &
„ d'un homme fort modeſte.

„ Cependant ceux, qui m'avoient „ attribué ce malheureux ouvrage, „ continuoient à me rendre reſponſa- „ ble de toutes les ſottiſes, qui ſe dé- „ bitoient dans Paris, & que moi- „ même je dédaignois de lire. Quand „ un homme a eu le malheur d'être „ calomnié une fois, on dit, qu'il le „ ſera longtems. On m'aſſure, que „ de toutes les modes de ce pays- „ ci, c'eſt celle qui dure davantage.

„ La juſtification eſt venue, quoi- „ qu'un peu tard. Le calomniateur „ a ſigné, les larmes aux yeux, le „ déſaveu de ſa calomnie devant un „ Secrétaire d'Etat; c'eſt ſur quoi un „ vieux connoiſſeur en vers & en „ hommes m'a dit: oh le beau billet, „ qu'à *la Châtre* continuez mon en- „ fant, à faire des Tragédies, renon- „ cez à toute profeſſion ſérieuſe pour „ ce malheureux métier, & comptez

„ que vous ſerez harcelé publique-
„ ment toute votre vie, puiſque vous
„ êtes aſſez abandonné de Dieu, pour
„ vous faire de gaieté de cœur un
„ homme public. Il m'en a cité cent
„ exemples ; il m'a donné les meil-
„ leures raiſons du monde, pour me
„ détourner de faire des vers. Que
„ lui ai-je répondu? des vers. Je me
„ ſuis donc apperçu de bonne heure,
„ qu'on ne peut réſiſter à ſon goût
„ dominant, ni vaincre ſa deſtinée.
„ Pourquoi la nature force-t-elle un
„ homme à calculer, celui-ci à faire
„ rimer des ſyllabes, cet autre à for-
„ mer des *Croches* & des *Rondes* ſur
„ des lignes paralléles? „

Selon les Mémoires du tems il dût ſa liberté à la Tragédie d'*Oedipe*, cette pièce, qui avertit la France, qu'elle poſſédoit un homme extraordinaire. Les Comédiens n'oſoient

la repréſenter, croyant que leur refus ou du moins leur lenteur étoit un hommage aux mânes du grand *Corneille*. Mr. *de Voltaire* raconte, qu'à la premiere repréſentation „le jeune hom-„ me, qui étoit fort diſſipé & plongé „ dans les plaiſirs de ſon âge ne ſen-„ tit point le péril, il ne s'embaraſ-„ ſoit pas, que ſa pièce réuſſit ou „ non: il badinoit ſur le Théatre, & „ s'aviſa, de porter la queue du grand „ Prêtre dans une Scène, où ce mê-„ me grand Prêtre faiſoit un effet très „ tragique.„

Il nous eſt impoſſible de déviner, pourquoi ſur ſes vieux jours Monſieur *de Voltaire* a fait ce petit conte. Non ſeulement il n'étoit pas *plongé dans les plaiſirs de ſon âge;* mais il expioit dans les horreurs de la captivité les imprudences de ſa muſe, lorsqu'on donna *Oedipe*.

Cette Tragédie eut quarante cinq repréſentations, & à chacune l'auteur otoit une tâche, ou ajoutoit un trait heureux. Ce coup d'eſſai fit une ſenſation ſi extraordinaire, que le Prince de Conti, (pere de celui, qui a été ſi célébre par la journée des Barricades de Démont & de Château Dauphin) fit pour lui des vers, dont voici les derniers.

Ayant puiſé ſes vers aux eaux de l'Aganippe,
Pour ſon premier projet il fait le choix d'Oedipe;
Et quoique dès longtems ce ſujet fût connu
Par un ſtile plus beau cette pièce changée,
Fit croire des enfers *Racine* revenu,
Ou que *Corneille* avoit la ſienne corrigée.

Le nouvel esprit, qui perçoit dans *Oedipe*, bien plus que la beauté de la versification fit époque. Cette portion du public, qui exagère toûjours le bien & le mal, plaça le jeune Poëte au dessus de *Corneille*, & le petit nombre de ceux, qui ne précipitent pas leur jugement, se contenta de faire appercevoir, que *Corneille* & *Racine* n'avoient pas débuté avec autant de succès.

Il ne le dût pas au prestige de la déclamation. La pièce fût jouée sans un acteur célébre alors, (le Sieur *Ponteüil*, qui mourut avant la représentation d'*Oedipe*) & c'est une chose assez extraordinaire, que la Tragédie, qui devoit annoncer nôtre Poëte au monde littéraire, & *Irene*, qui devoit mettre le sceau à son immortalité, aient été privées du secours des deux plus grands Acteurs de

leur tems. *Le Kain* mourut dans les mêmes circonſtances que *Ponteuïl.*

Malgré ces contrariétés & les clameurs de ceux, qui regardoient comme un ſacrilège, de refaire une pièce de *Corneille*, le ſuccès fût complet. Tout ce qui le ſuit, c'eſt à dire les parodies, les critiques, les libelles, enfin ce que l'envie imagine, pour arrêter un homme nouveau, qui ſe fait jour au milieu de la foule, fût mis en œuvre. Il paroît que de ce côté là, ſoixante ans n'ont rien changé à nos mœurs.

Le très petit nombre des gens de goût voyoit avec peine l'amour inceſtueux introduit dans cette famille coupable & infortunée; mais Mr. de *Voltaire* étoit trop jeune encore, pour réſiſter à l'empire de l'habitude & au deſpotisme des acteurs,

qui ne croyoient pas pouvoir risquer une piéce ſans *amoureuſe.* Quant aux chœurs, nous ne les rapellerons ſur la ſcène, que lorsque nous aurons changé la forme meſquine de nos théatres. Peut-être même alors y feroient-ils un médiocre effet, puisque le peuple qu'ils repréſentent ne joue pas chez les nations modernes le rôle, qu'il jouoit à Athénes.

Ces imperfections ne privèrent pas le nouvel *Oedipe* de tous les ſuffrages, „ il trouva des partiſans „ enthouſiaſtes, diſent les journaux „ d'alors, qui ne vouloient pas mê„ me faire l'honneur au pere du „ théatre, de ſuſpendre leur jugement „ entre lui & Mr. de *Voltaire.* „

Mr. *de la Motte* plus équitable, ſe contenta de dire dans ſon approbation „ que le public à la repréſenta„ tion de cette pièce, s'étoit promit

„ un digne ſucceſſeur de *Corneille* & „ de *Racine* , & qu'à la lecture il ne „ rabbattroit rien de ſes eſpérances. „

L'Abbé de *Chaulieu* , dont Mr. de *Voltaire* a ſi ſouvent fait l'Eloge, ſe permit cette Epigramme :

Oh la belle approbation!
Qu'elle nous promet de merveilles!
C'eſt la ſûre prédiction
De voir *Voltaire* un jour remplacer les *Corneilles.*
Mais ou diable *la Motte* as tu pris cette erreur ?
Je te connoiſſois bien, pour aſſez plat auteur,
Et ſurtout très méchant Poëte
Mais non pour un lâche flatteur
Encor moins pour un faux prophête. (*)

(*) L'Abbé *des Fontaines* moins difficile que l'Abbé *de Chaulieu* a malgré lui rendu

1720. L'ambition trop précipitée de cueillir un nouveau laurier, lui fit risquer *Artemire.* Trois belles Scènes ne la sauvèrent pas de la disgrace du Parterre.

Artemire après avoir allegué toutes les preuves de son innocence à un époux injuste, & que la jalousie aveugle, ajoute:

Vous êtes mon époux, votre gloire m'est chère,
Mon devoir me suffit & ce coeur innocent,
Vous

---

justice à cette Tragédie, même en voulant la critiquer:
„ Nous n'avons rien de si parfait &
„ de si touchant sur le Théatre en
„ général, que le 4me Acte de
„ l'*Oedipe* de *Sophocle* traduit par
„ Mr. de *Voltaire*.
On sait, si c'est une traduction. Mr. de *Voltaire* a traduit comme *Racine*.

Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant:
J'ai fait plus ce matin à la mort condamnée,
J'ai pu briſer les noeuds d'un funeſte hymenée.
Je tenois dans mes mains l'empire & votre ſort,
Si j'avois dit un mot, on vous donnoit la mort;
Vos peuples indignés alloient me reconnoître
Tous m'en ſollicitoient; je l'aurois dû peut-être,
Du moins par votre exemple inſtruite aux attentats
J'ai pu rompre des loix, que vous ne gardés pas.
J'ai voulu cependant reſpecter votre vie,
Je n'ai conſidéré ni votre barbarie,
Ni mes périls préſents, ni mes malheurs paſſés,

J'ai ſauvé mon époux; vous vivez, c'eſt
aſſez.

Le tems qui perce enfin, la nuit la plus
obſcure

Peut-être éclaircira cette horrible avan-
ture;

Et vos yeux recevant une triſte clarté

Verront trop tard un jour luire la vé-
rité:

Vous connoîtrez alors tous les maux
que vous faites,

Et vous en frémirez, tout tyran que vous
êtes. (*)

Un ſuccès dans une carrière, où nul François n'avoit encore paru avec honneur, alloit bientôt fixer ſur lui les yeux de l'Europe. Il avoit employé cette retraite forcée, dont nous avons parlé, à compoſer les ſix pre-

(*) Mr. de *Voltaire* a conſervé quelques uns de ces Vers dans d'autres pièces.

miers chants du Poëme de *la Ligue.*
„ Saisi de tout ce que Mr. de *Caumartin*, très savant dans l'histoire, lui contoit de *Henri IV.* dont ce respectable vieillard étoit idolâtre, il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune Président *des Maisons* son intime ami; on l'impatienta par des objections, il jetta son manuscrit au feu. Le Président *Hénaut* l'en retira avec peine: *Souvenez-vous*, lui dit-il dans une de ses lettres, *que c'est moi qui ai sauvé la Henriade, & qu'il m'en a couté une belle paire de manchettes.* Plusieurs copies de ce poëme, qui n'etoit qu'ébauché, coururent dans le public, il fût imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *la Ligue.* „

Malgré les tourmens, que valent ſouvent à l'amour propre les conſeils demandés dans la jeuneſſe, jamais il ne négligea cet utile ſecours. Ayant eu dans ce tems là occaſion, d'accompagner à Bruxelles Madame la Marquiſe de *Ruppelmonde*; il y trouva *Rouſſeau*, & lui confia le poëme de la *Ligue*. Celui-ci blâma l'eſpèce d'affectation, de ramener ſans ceſſe les intérêts des Prêtres, applaudit à la richeſſe de la poëſie, & ne critiqua rien dans le plan. (*)

(*) Mais depuis il a fait une ſinguliére obſervation. „ Je lui donnois (dit-il dans „ une lettre) les louanges que je crus „ qu'il méritoit ſur pluſieurs caractères, „ qui m'avoient paru bien touchés, & „ ſurtout ſur celui de Mr. de *Rosni*, que „ j'ai été fort ſurpris de voir, qu'il avoit „ retranché depuis, pour ſubſtituer en ſa „ place celui de l'Amiral de *Coligni*. „ C'eſt *Dupleſis Mornay*, que Mr. de *Voltaire*

Lorsque cet ouvrage parût, les connoiſſeurs l'accueillirent avec enthouſiasme, les gens du monde apprenoient par coeur de ſi beaux vers, les Ecrivains médiocres les attaquèrent, & le clergé aſſemblé balança, s'il vengeroit la gloire de Rome, moins indulgente alors ſur ce qui pouvoit diminuer le reſpect ſacré, qu'elle commandoit à l'univers. 1723.

Ce poëme corrigé & réimprimé, lû & critiqué ſans ceſſe, traveſti en françois & traduit dans presque toutes les langues étrangères, défiguré par des Editeurs infidelles, attaqué par des Commentaires, deshonoré par des paralelles, arrivera à la poſtérité ſans tout ce fatras de brochures, & accompagné du ſeul diſcours,

---

y ſubſtitua & non l'Amiral de *Coligni.* La raiſon de ce changement eſt très différente.

qui le précéde & l'annonce. Nous en parlerons beaucoup plus en détail dans le troiſième Volume.

Dèslors Mr. de *Voltaire* loin du monde bruyant, recherchoit la paiſible ſociété des Littérateurs, qui joignoient à des talens connus une longue expérience, & ſuivoit exactement le plan de cette vie laborieuſe, dont il ne s'eſt jamais écarté; C'étoit quelque choſe pour un jeune Poëte auſſi généralement diſtingué. Son extrême gaité réſiſtoit aux perſécutions de toute eſpèce, que lui ſuſcita l'envie; perſécutions rallumées ſans ceſſe par les vengeances, que de tems en tems il ſe permettoit, & qu'il auroit dû peut-être ſacrifier à ſon repos.

Comme il n'y avoit point alors cette multitude de journaux, qui ſont autant d'arênes, où les champions

viennent combattre leurs adverſaires, les Epigrammes, les Couplets, les Satyres, les petits Libelles malins étoient plus multipliés qu'aujourd'hui. De quelque façon que les choſes s'arrangent, il faut toûjours aux hommes la même facilité d'exhaler leur jalouſe méchanceté. On remarque cependant des différences ſenſibles entre cette époque & celle où nous vivons. On n'affichoit pas ſi hautement l'univerſalité des prétentions. *Fontenelles* & *la Motte*, chez qui on peut trouver l'origine de cette orgueilleuſe manie, étoient encore aſſez loin de ce que nous avons vû depuis. La folle hardieſſe de claſſer les auteurs, de *tariſer* leur mérite, de les condamner à l'oubli ou de faire leur apothéoſe, avoit peu de partiſans. Ce n'eſt que trente ans après que Monſieur de *Voltaire*

lui même en donna l'exemple dans un catalogue raiſonné, dont le *Siècle de Louis XIV.* pouvoit ſe paſſer. On n'avoit pas ſoumis la littérature entiere à des calculs de finance; le travail étoit l'occupation du génie ou de l'eſprit, & non des ſpéculations de commerce. Les auteurs peu habiles dans ces ſortes de traités, étoient moins riches mais plus indépendans; ils ont plus d'urbanité aujourd'hui, alors ils étoient plus originaux. On ne liſoit pas autant, mais on ſavoit d'avantage. Les ouvrages n'avoient pas été décompoſés, refaits, & ſoumis à toutes les métamorphoſes, qui finiſſent par les anéantir. On n'avoit pas imaginé de faire, de l'hiſtoire par exemple, un Dictionnaire des ſièges, un Dictionnaire de portraits, un Dictionnaire d'anecdotes, des tablettes hi-

ſtoriques. Cet art funeſte de tout dénaturer fait, qu'on ne ſait plus ce qu'on lit, & qu'on retrouve partout les mêmes idées; le dégoût empêche de peſer ſur rien. Il n'y a que le théatre, qui n'ait pas changé. Les auteurs y jouoient un rôle auſſi ingrat. On trouvoit alors les plaintes auſſi fondées, les chûtes non moins repétées, les ſuccès également rares, & le public, comme aujourd'hui donnant ſon ſuffrage ſans grands motifs, & le retirant ſur de moindres raiſons.

Mariamne, qui fût repréſentée pour 1724.
la premiere fois en 1724. juſtifieroit une partie de ſes réflexions, & n'ajouta rien à la réputation de l'auteur. Il dit lui même „ Empoi- „ ſonnée par Hérode, lorſqu'elle but „ la coupe, la cabale cria, la Reine „ boit, & la pièce tomba. „ Quelques perſonnes ont revoqué en dou-

te cette anecdote; elles racontent, que le public ſe trouvant partagé ſur le mérite de la pièce, le procès fût ſingulièrement jugé. On donnoit ce jour là pour petite pièce le *Deuil.* Un plaiſant s'écria *c'eſt le deuil de la Tragédie nouvelle.* Le bon mot vole de bouche en bouche, & la cabale triomphe. Ce qui prouve cependant la vérité de la premiere verſion, c'eſt que l'auteur ota la liqueur fatale. Les connoiſſeurs regrettent ce premier dénouement, & croient, que ſi les Comédiens avoient aujourd'hui le courage de préſenter cette coupe, le Parterre devenu beaucoup meilleur juge, la préféreroit au poignard.

Cette disgrace injuſte, que le public a réparé pluſieurs années après; le ſouvenir toûjours amer de ſa détention; l'impoſſibilité d'échapper aux entraves données à la preſſe; les

risques, qui accompagnoient néceſſairement les introductions clandeſtines; le deſir naturel, de connoître par ſoi-même les nations voiſines; toutes ces raiſons lui perſuadèrent de chercher ſous un autre climat cette liberté, la premiere paſſion d'un homme, qui ſe ſent appellé à la culture des beaux arts. Auſſi écrivoit-il à un de ſes amis: „ L'inquiſition politique „ en certains pays & l'inquiſition ec- „ cléſiaſtique en d'autres, ont étouffé „ plus d'un talent & plus d'un génie, „ & je ſuis perſuadé, que depuis „ l'inondation de certains barbares „ en Italie, il y a eu plus de grands „ hommes étouffés presqu'en naiſ- „ ſant par la crainte & par la ſuper- „ ſtition, qu'il n'y a eu d'hérétiques „ brulés. L'homme, né dans un pays „ deſpotique, eſt à l'homme né libre, „ ce qu'un petit oranger en caiſſe eſt

„ à ces beaux orangers en pleine „ terre. „

Le drapeau de cette liberté étoit alors planté ſur les bords de la Tamiſe. On y laiſſoit aux eſprits, jusqu'au pouvoir de s'égarer, dans l'espoir que peut-être une de ces routes nouvelles indiqueroit un ſentier vers la vérité.

L'Angleterre venoit de perdre le célébre *Addiſſon*, dont l'eſprit élevé dans le commerce des muſes, s'étoit plié ſans peine aux reſſorts de la politique. Il avoit mis dans le rôle de *Caton* tout le talent qu'il faut, pour faire une belle Tragédie, & dans les morceaux de morale qui ornent le *Spectateur*, cette raiſon adroite & inſinuante, qui commence par flatter les hommes & finit par les ſubjuguer. Si dans un poëme eſtimable il prouva, que les haines nationales,

ſont un des plus inexcuſables délires de l'eſprit humain, il dédomagea de cette foibleſſe par des idées fortes & heureuſement exprimées.

Congreve vivoit encore; & quoique depuis longtems il ne travaillât plus pour le Théatre, on jouiſſoit de ſes excellentes pièces, en admirant toûjours la fineſſe & la varieté des nuances dans ſes portraits, la richeſſe & la pureté de ſon ſtile, l'art difficile d'amener les hommes à examiner de près, le bizarre tableau de leurs ridicules.

Thompſon venoit de publier ſon premier ouvrage (*) & d'acquerir en un jour une réputation, qui pour le plus grand nombre des gens de lettres, eſt le fruit incertain de pluſieurs années. Le vertueux *Steele* ache-

(*) Le Poëme ſur les Saiſons.

voit une carrière dont les ſciences la morale & la religion avoient également ſujet de s'applaudir. On citoit avec éloge les Poëſies du *Tibulle* Anglois. (*Thomas Rouve*) qui déroboit à ſa muſe facile des heures plus utilement employées en faveur de *Plutarque*. A peine le Mauſolée du célébre *Prior* étoit achevé. Il avoit emporté dans la tombe un eſprit fin & orné, de grands talens pour les négociations, & laiſſé aux hommes pour les conſoler, des poëſies qu'on lit encore avec plaiſir après celles d'*Horace*, ſon modèle.

La même année avoit été la dernière de *Hughes*, l'un des plus beaux génies qu'ait poſſédé l'Angleterre, & qui a ſu le mieux allier dans une Tragédie les richeſſes de l'eſprit & du ſentiment. *Gay*, qu'on pourroit comparer à *la Motte*, pour avoir

fait comme lui des Fables ſans naturel & trop prodigué l'eſprit.

Swift, qui ſans le preſtige de la Poëſie, trouva le ſecret de dire de grandes vérités à ſon ſiècle, bien ſupérieur à *Diogéne* & aumoins l'égal de *Lucien*, ſe moquoit ingénieuſement de nôtre orgueilleuſe eſpèce. Eſprit vraiment original, arrivant à ſon but, en prenant des routes écartées, & n'affectant ces détours que pour ne pas heurter la vanité des hommes. Il corrigea plus d'un ridicule, ou du moins en impoſa au vice, qui ſans ces ſortes de barrières, foule aux pieds avec arrogance tout ce qui tient à la décence & aux moeurs. Il eut été plus utile encore, ſi le goût qui s'acquiert, eut égalé chez lui les dons de la nature. Mais ſes ouvrages prolixes, obſcurs même pour ſes compatriotes,

font également admirer ſes reſſources, & regretter le meilleur uſage, qu'il auroit pû en faire. On s'apperçoit auſſi, que les mécontentemens de l'homme ambitieux qui vient d'échouër, affoibliſſent un peu les reflexions du philoſophe auſtére enfoncé dans ſon tonneau.

Déja le Vicomte de *Bolynbrocke* ſi célébre par ſes connoiſſances, & l'art de les employer, avoit développé en France & en Angleterre ſes talens politiques, & ſe voyoit compté parmi le petit nombre d'hommes, dont une nation s'enorgueillit, & que toutes les autres envient.

Pope, celui des modernes peut-être, qui auroit le plus approché d'*Horace*, ſi la nature lui avoit donné la gaité & l'inſouciance du *Pindare* latin, *Pope*, dis-je, faiſoit parler à la raiſon un langage ſéduiſant, &

lui

lui affuroit la conquête de ceux, qui méditoient fes ouvrages. Aucun Poëte avant lui n'avoit porté auffi loin la connoiffance des hommes, ni préfenté avec autant d'art cette multitude de ridicules, fuites naturelles de nos paffions. Peut-être même ce célébre Ecrivain devoit-il donner à fon génie un exercice plus noble; peut-être le fublime auteur de l'*Effai fur l'homme* ne devoit-il pas defcendre aux peintures de ces fcènes humiliantes, où l'humanité joue un fi trifte rôle. Il eft douteux d'ailleurs que l'on corrige des ridicules, & très vraifemblable, que ce que nous appellons corriger, eft fimplement un échange de foibleffes & de bizarreries, profcrites & tolerées tour à tour. Ces taches légères étoient cependant effacées par l'éclat des plus heureux talens; & Mr. de *Voltaire*

difoit, que *Pope*, comme Poëte & comme Philofophe, avoit épargné aux beaux efprits fes fucceffeurs, la peine de faire bien des livres. En effet, il attachoit à fes écrits une empreinte fi originale, que quiconque à quelque teinture de la littérature angloife trouve, que fes émules dans la même carrière, tranfportent malgré eux dans leurs ouvrages les traces de fes idées.

C'eft à regret, qu'on voit encore des Philofophes modernes, s'apuyer de l'opinion de *Tindal*, efprit cultivé fans doute, mais toûjours vendu au premier qui daignoit payer fa plume. Dans l'efpace de dix années, on le vit tour à tour combattre & défendre la Religion. Le parti qui avoueroit un pareil apologifte, prouveroit trop l'impoffibilité, de trouver d'autres défenfeurs. Mais

alors les nations rivales de l'Angleterre, recevoient avec trop peu d'examen les fruits prématurés de la liberté de penſer ; & depuis vingt années ſeulement on s'eſt apperçu, que l'abus de la raiſon nuiſoit autant aux progrès de la vraie philoſophie, que la timidité.

Ne perdons pas de vûe ſurtout, que les deux ſciences, devenues vers le milieu de ce ſiècle l'idole des deux nations, étoient encore au berceau; je veux dire l'économie politique & l'hiſtoire naturelle. La littérature baiſſa dans l'opinion générale en raiſon du prix, attaché à des études, que des beſoins journaliers rendoient de jour en jour plus utiles. Mr. de *Voltaire* vit presque s'éteindre ſur les bords de la Tamiſe les dernieres lueurs du bel eſprit, & poindre le jour brillant de la phi-

losophie. Les hommes firent un tout autre usage de leurs talens. Ils lierent davantage les nouvelles découvertes à leurs besoins. Les expériences multipliées, firent connoître les fécondes ressources de la terre. L'astronomie prêta ses utiles secours au commerce, qui de son côté enrichit l'histoire naturelle. Tous les esprits éclairés conspirerent en faveur de la societé, & les méditations solitaires de quelques savans, perdus pour le monde en apparence, opérérent une espèce de révolution dans la marche des arts.

Au milieu de cette activité générale, à peine daigna-t-on se détourner, pour appercevoir les brillants mais infructueux efforts du simple bel esprit; & peut-être cette considération engagea-t-elle Mr. de *Voltaire*, à s'é-

lever au deſſus de ſon art, & à répandre dans ſes ouvrages ces grands traits, qui plaident en faveur de l'humanité contre le fanatisme, monſtre affoibli de nos jours, mais dont on apercevoit encore alors dans plus d'un pays les traces enſanglantées.

C'eſt à Londres que nôtre Poëte apprit à parler le langage de la liberté; & longtems après ſon retour en France, on en retrouva encore les expreſſions dans *Brutus*, *Zamore* & *Mahomet*. Nous appuierions avec bien plus de plaiſir ſur ce noble courage, s'il ne falloit pas quelquefois en regretter l'abus, & condamner celui, qu'on voudroit toûjours louer.

Tel étoit l'Etat de la Littérature en Angleterre lorsque Mr. de *Voltaire* y arriva. Sa réputation, qui l'y avoit devancé, lui procura l'accueil

le plus diſtingué. Un événement imprévû le mit dans le cas d'éprouver la bienfaiſance de cette eſtimable nation. Il s'étoit muni d'une lettre de change ſur un Banquier de Londres. Peu au fait des formalités du commerce, & de ſes ſages loix, gardiennes de la ſureté publique, il ne préſenta point ſa lettre au jour de l'échéance. Dans l'intervalle le Banquier gêné pour acquiter ſes engagemens, fût obligé de ſuspendre ſes payemens. Mr. de *Voltaire* ſe trouvoit presque ſans argent & ſans crédit, lorsque le Roi, inſtruit je ne ſais par quel hazard de ſon embarras, daigna lui faire compter une ſomme aſſez conſidérable.

Ce Prince ne borna pas là ſes bienfaits ; il protégea hautement une ſouſcription immenſe pour la *Henriade*, & telle eſt l'origine de

cette fortune que l'envie a ſi ſouvent calculée, & dont elle a cherché la ſource dans des marchés typographiques. Ceux qui ont inventé tant de calomnieuſes Anecdotes ſur cette ſoif du gain, ſavoient par leur propre experience, que rien n'eſt plus vrai que ce mot de Monſieur de *Voltaire:* „ Les Libraires ſont comme les Co„ médiens, créés par les Auteurs, & „ très ingrats envers leurs créateurs.„ Il eſt rare ſans doute, qu'un homme de lettres parvienne à l'opulence; curieux de connoître la route, qu'avoit tenue Monſieur de *Voltaire*, nous avons reçu les détails ſuivans d'une perſonne ſûre & déſintéreſſée.

Il avoit de patrimoine environ cent mille livres, y compris l'héritage d'un frere qui mourut en 1717. La ſouſcription de Londres lui valut cinquante-mille écus, qu'il plaça dans une

Loterie établie par Mr. *des Forts*, Controleur général des Finances. „ On „ recevoit des rentes ſur l'hôtel de „ ville pour billets, & on payoit les „ lots argent comptant; de ſorte, „ qu'une ſocieté qui auroit pris tous „ les lots, auroit gagné un million. „ Il s'aſſocia avec une compagnie „ nombreuſe, & fût heureux. „

Il faiſoit imprimer ſes ouvrages à ſes frais. Leur prodigieux débit lui aſſuroit un gain conſidérable. Cette méthode, auſſi légitime que lucrative, fruſtroit l'avidité des Libraires: de là leurs plaintes. Ils s'en vengeoient par des contrefactions: de là celles de Mr. de *Voltaire*. Telle eſt la cauſe de cette guerre ſouvent peu décente, dont ſes ennemis tirèrent un ſi grand parti.

Il obtint un intérêt dans l'entrepriſe des vivres pour la guerre d'Italie.

Cette faveur lui valut ſept cent mille livres, qu'il onvertit en rentes viagères. La fortune ſeconda auſſi la confiance, qu'il avoit donné à une maiſon de Cadix. Les Rois, les Princes le comblerent de préſens, auxquels il donna une exiſtence utile.

Lorsqu'il revint de Pruſſe en 1754 il laiſſa en paſſant à Lyon cinq cent mille francs à Mr. T.... Banquier, fruits de la munificence Royale, jouïſſant alors de quatre-vingt mille livres de rente, dont il ne dépenſoit pas la moitié, il renonça à toute eſpèce de profit ſur ſes ouvrages, (*)

(*) Le Libraire Conrad Walther avoit même imprimé deux ans auparavant cet avis: „ Nous offrons au public cette Tragédie, dont Monſieur de Voltaire a bien voulu nous faire préſent, ainſi que du Siècle de Louis XIV. dont nous comptons livrer in-

& abandonnoit aux Comédiens la portion de l'Auteur, ne voulant pas seulement gratifier son Sécrétaire du moindre manuscrit, de peur qu'on ne le soupçonnat de se parer d'un sacrifice, dont un prête-nom l'auroit dédomagé.

---

cessament une nouvelle édition augmentée d'un tiers, & très différente de toutes celles, qu'on a contrefaites d'après nôtre premiere. Nous aurions voulu imprimer avec cette Tragédie celle de *Rome sauvée;* nous en avions le droit par le don que l'Auteur a eu la bonté de nous faire de ses ouvrages; mais ayant sû de lui même, que les éditions, qu'on a faites à Paris & en Hollande de *Rome sauvée* sont furtives, qu'elles sont tronquées, & remplies de passages, qui ne sont pas de lui; & qu'en un mot, ce n'est pas là son ouvrage, nous ne l'imprimerons que quand il nous en aura donné permission & envoyé la copie. C'est bien le moins que nous devons à un Auteur, à qui nous avons obligation, nous faisant gloire, de lui témoigner ici nôtre très-humble réeonnoissance. „

Depuis 1754 ſes économies avoient doublé ſa fortune, malgré l'état qu'il avoit tenu aux *Délices* & à *Ferney*. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que dans le cours de ſa vie, il a perdu environ deux fois le capital des rentes, dont il a joui. Il en a donné la preuve à un homme de confiance; & c'eſt cette expérience cruelle, qui lui inſpiroit une inquiétude pour l'avenir, qu'on prenoit pour de l'avarice, & qui n'étoit que le reſſouvenir amer du paſſé, & une juſte défiance des événemens.

Voilà l'hiſtoire fidèle de cette fortune ſi ſouvent calomniée. C'étoit bien le moins qu'on laiſſat un homme de cette rare eſpèce, tout entier à ces travaux, qui charmoient l'univers, & qu'on le diſpenſât des ſoins, qui procurent cette aiſance, ſans la-

quelle l'eſprit eſt inquiet & l'imagination reſſerrée.

Mais après cette courte digreſſion revenons à ſon ſéjour en Angleterre.

1726. Loin de s'abandonner aux jouïſſances, dont la societé repait à chaque inſtant l'amour propre des beaux eſprits, il ſe fit une ſolitude au milieu de Londres, pour y étudier les moeurs, la Littérature, le Théatre d'un peuple, qui n'avoit pas comme aujourd'hui la manie de copier ſes rivaux. Il poſſédoit déja la langue angloiſe. Un jour la populace inſultant à ſon coſtume françois, & Mr. de *Voltaire* ayant montré un peu d'impatience, le peuple alloit le couvrir de boue, lorsque tout à coup il monte ſur une pierre, & le harangue avec tant de chaleur en Anglois, que charmé de voir un étran-

ger parler ſi bien la langue du pays, on le reconduiſit jusqu'à ſa maiſon.

Occupé des tableaux multipliés, qu'un peuple étranger préſente à un eſprit avide de connoître, preſſé du beſoin d'y joindre ſes propres idées, Il écrivit ſes *Lettres ſur les Anglois*, & en publia vingt-trois. Les quatre premieres traitoient de la Religion des *Quakers*, de leur origine, & de leurs uſages; les ſix ſuivantes regardent l'état civil & eccléſiaſtique; la onzième contient l'hiſtoire de l'inoculation; les autres préſentent l'état des ſciences & des arts en Angleterre, l'éloge & le caractère de pluſieurs grands hommes, qui les ont cultivés, le goût de la nation, ſon eſtime pour le vrai mérite, les honneurs & les récompenſes qu'elle y attache. Monſieur *Lockman* les traduiſit en Anglois. Un Miniſtre du Roi écrivit ſur la pre-

miere feuille d'un exemplaire, qu'il renvoya à l'auteur: „ Beaucoup de „ vérités, encore plus d'esprit; mais „ un coup d'œil précipité suffit-il pour „ faire connoître les richesses litté- „ raires d'un pays? on lui reprocha des décisions hardies, on lui prouva quelques erreurs, mais ces tâches légéres, n'empêchèrent pas le public empressé, de consommer dans le cours d'une année plusieurs éditions. C'est aussi dans ce tems là, qu'il composa son *Essai sur le Poëme épique*; il y critiqua le mélange indécent des Divinités payennes avec la Religion chrétienne, qui se trouve dans la *Lusiade*. Mr. de *Castera*, traducteur, commentateur, & surtout admirateur du *Camoëns*, appelle cette censure, *la fille de l'ignorance & de la précipitation.* „ Il n'y a rien de criminel en

„ tout cela ajoute-t-il, parceque les „ noms ſont par eux mêmes indifférens, & que ſelon quelques Auteurs Payens, *Jupiter* repréſente „ le vrai Dieu, dont les attributs „ ſont exprimés par les noms de „ *Mars*, de *Neptune*, de *Céres. Venus*, ſelon le même Commentateur, „ repréſente la Religion chrétienne; „ *Mars*, Jeſus-Chriſt; *Cupidon* le St. „ Eſprit. „ Eſt-il concevable, qu'un homme d'eſprit & un homme religieux, allie la ſainteté de nôtre Culte avec ces images profanes & impures? Non, quoi qu'en diſe Mr. de *Caſtera*, la critique de Mr. de *Voltaire* eſt la *fille* du goût & de la raiſon.

Son étude principale eut le Théatre pour objet. Il apprit combien les douceurs élégiaques affadiſſent les impreſſions; & que l'amour, la plus tragique des paſſions ſans doute, doit

parler un autre langage que celui, qui jusqu'alors avoit été reçu ſur la ſcène. On a cru appercevoir une trop grande différence dans la manière, dont il a enviſagé les Tragédies de *Shakespear* à trente ans & à quatre-vingt. La clef de cette contradition apparente étoit bien facile à trouver: Dans ſa jeuneſſe il ne voyoit que les beautés ſublimes d'un des plus grands génies dont la nature ait fait préſent au monde; moins ſévère pour les fautes de goût, que ſenſible à la varieté des caractères, il fit connoître à ſa patrie les traits originaux du premier tragique Anglois. A la fin de ſa carrière, devenu meilleur critique & plus froid admirateur, il oſoit citer le génie devant le tribunal de la raiſon, & ſupportoit difficilement, que des Législateurs nouveaux, exigeaſſant une ad-

miration

miration exclusive. Lorsqu'il arriva en Angleterre, la liberté d'écrire commençoit à s'accréditer.

Les premiers Penseurs de la nation, plus hardis que sages, avoient dans leurs opinions une certaine audace, aussi éloignée de la vraie philosophie, que l'ignorante timidité reprochée alors à la France. Devenus depuis, ainsi que leurs rivaux, uniquement sensibles au vrai, & à cette harmonie de la nature & de la raison, les écarts les disparates des plus beaux génies ont été vus avec plus de sévérité; & *Shakespear* comme les autres, a perdu quelque chose à cet examen réfléchi, qui précède aujourd'hui le suffrage des gens de goût. (*) Mr. de *Voltaire* a eu

(*) Pénétré alors des grandes idées de ce Poëte, il composa sa Tragédie de *Brutus*.

tort cependant de dire dans ſa *Lettre* à l'Académie françoiſe, les pièces de *Shakespear* ne ſont qu'*un énorme fumier;* & il en a été juſtement puni par la reflexion d'une Dame, qui ſe rapellant *la mort de Céſar* & *Brutus* dit, ce *fumier a fertiliſé une terre bien ingrate.*

1727. Sur la fin de ſon ſéjour à Londres il s'étoit retiré à *Wandsworth* chez Mr. *Faukener*, depuis Ambaſſadeur à Conſtantinople, le même, auquel cet illuſtre Poëte diſoit, en lui dédiant *Zaïre:*

Il eſt extraordinaire, que voulant introduire l'amour au milieu des intérêts politiques d'une conjuration, Mr. de *Voltaire* ait donné à *Tullie* une paſſion auſſi raiſonnable, elle aime tranquillement celui auquel les volontés de ſon pere la deſtine, & rien de tragique aſſurément dans une pareille ſituation.

Imités du grand Adiſſon,
Seulement ce qu'il a de bon.
De vos Melpomenes ſauvages
Poliſſés la rude action
Travaillés pour les connaiſſeurs
De tous les lieux de tous les âges
Et répandés dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Le petit *Commentaire* ſur les penſées de *Pascal* fût composé chez ce citoyen reſpectable, que la culture des beaux arts délaſſoit des ſoins du commerce. Ses obſervations furent attaquées par un fougueux adverſaire, l'accuſant, „ d'avoir oſé inſulter „ la Religion en la perſonne de *Pas-* „ *cal*. „ La Religion n'a jamais été repréſentée par ce célébre moraliſte, peut-être même n'avoueroit-elle pas toutes ſes idées „ en attaquant, con- „ tinue-t-il les *penſées de Pascal*, on „ attaque les fondemens du grand ou-

„ vrage qu'il méditoit, & que l'Egli-
„ se chrétienne ne sauroit assez regret-
„ ter „ il y a autant de mauvaise humeur, que de foiblesse dans cette sortie. Ce n'est pas comme Théologien, que Monsieur de *Voltaire* a raisonné; c'est comme Metaphysicien; il a proposé ses doutes avec les égards dus à un grand génie. Pourquoi regne-t-il dans les écrits polémiques modernes, une acreté, que les Prêtres des premieres Religions n'ont pas connus? Les Hyerophantes n'étoient absolus, impérieux, que lorsqu'ils s'annonçoient les interprêtes forcés des volontés du ciel, mais non, lorsqu'ils développoient les préceptes d'une morale douce & sage, ce qui devroit être la seule fonction des Ministres de nôtre Religion sainte.

1728. L'*Essai sur les guerres civiles* parut dans ce tems là: il fût d'abord écrit

en anglois, comme le prouve une lettre au Docteur *Swifft.* (*)

Après un séjour de près de trois années à *Londres;* il céda aux instances de plusieurs de ses amis, qui l'inviterent à revenir en France. La protection, dont le Roi, & surtout la

---

(*) *Londres à la Perruque blanche Cowent Garden Dec. 14. 1727.*

„ Vous serés surpris de recevoir un „ Essai en anglois d'un voyageur françois. „ Ayés, je vous prie de l'indulgence pour „ un de vos admirateurs, qui doit à vos „ ouvrages le goût qu'il a pour votre lan„ gue, goût, qui l'a entrainé dans l'entre„ prise hazardeuse d'écrire en anglois. „ Vous verrés par l'Avertissement, que „ j'ai certains desseins sur votre personne, „ & qu'il faut que je fasse mention de „ Vous pour la gloire de votre pays & „ l'instruction du mien. Ne me defendés „ pas aumoins d'orner ma rélation de vo„ tre nom. Souffrés que j'aye la satisfa-

Reine d'*Angleterre* l'avoient honoré; les marques de bonté, qu'il devoit aux Grands & aux gens de Lettres; la liberté, ou plutôt l'idée d'être libre, l'attachoient tellement à ce pays, qu'il balança quelque tems. Cependant l'amour de la patrie l'emporta,

---

„ ction de parler de Vous, comme la po-
„ stérité en parlera. &c.

On voit dans les plus petites choses à quel degré Mr. de *Voltaire* posséda l'art de louer, & l'on a bien eu raison de lui adresser ces Vers :

La louange bien dispensée
Doit, pour échapper aux railleurs,
Etre semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs.
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre image produit,
Et qui courbant la jeune plante
Souvent la noye & la détruit.

mais très longtems après, il regrettoit encore cette liberté assurée à chaque individu. „ Et la preuve (dit quelqu'un qui l'écoutoit) c'est l'avanture de Mr. *Voolston*, condamné à une amende de cent livres sterling pour chaque brochure téméraire, & à une caution de deux-mille Guinées pour sa circonspection future. Comme il lui est impossible de payer l'une, & plus encore de trouver l'autre, il demeurera prisonnier. „ *Quant à la caution*, repliqua Mr. de *Voltaire*, *c'est l'affaire de ses amis de vingt ans*, *quant à l'amende c'est la mienne.* Il écrivit en effet à deux Seigneurs anglois, leur demanda la permission de s'associer avec eux pour la troisième partie de la somme, & fit trouver l'argent à Londres, mais le Tribunal avoit déja adouci la sentence.

Il étoit marqué dans le livre des deſtinées que tous les ouvrages faits en Angleterre lui cauſeroient les plus violens chagrins. Il rapporta en
1729. France les *Lettres philoſophiques* retouchées, & dont il projettoit une édition, moins imparfaite que celles qui avoient paru jusques-là. C'eſt à *Rouen* qu'il exécuta ſon deſſein. Il avoit préféré une campagne près de cette ville au ſéjour de *Paris*. Sa ſanté exigeoit un régime, plus difficile à ſuivre lorsqu'on vit dans le tourbillon. Pour ſe dérober aux viſites que ſa célébrité lui attiroit, il ſe donnoit pour un Anglois, & à la faveur de cet innocent déguiſement, ſa ſolitude étoit reſpectée par les importuns. Nous verrons bientôt qu'on lui en fit un crime. Les précautions qu'il prit contre les indiſcrets ne s'accordent pas avec une idée de Mr.

de St. *Evremond*, qui prétendoit que *Rome*, *Londres ou Paris étoient le ſeul ſéjour qui convint à un honnête homme*, comme ſi la ſimplicité de la campagne & les douceurs de la retraite ne favoriſoient pas davantage l'étude & la vertu. C'eſt cette édition des *Lettres philoſophiques* qui donna lieu à ce mémoire du Libraire *Jore*, mé- 1730.
moire ſi ſouvent rapellé par les ennemis de Mr. de *Voltaire*. Bien des gens croyent qu'il faudroit laiſſer ces détails dans un officieux oubli. Outre qu'un hiſtorien n'a peut-être pas cette liberté, il nous ſemble de plus, que c'eſt fort mal ſervir ſon héros. Ces réticences accuſent trop ceux qui ſont cenſés en avoir beſoin. Pourquoi ne pas examiner les faits, & voir, ſi la gloire de Monſieur de *Voltaire* reclame nôtre indulgence, ou s'il eſt injuſtement blamé?

Lorsqu'on a retranché de ce *Mémoire* les calomnieuſes anecdotes, & les petits contes, dont les Avocats entremêlent leurs Romans pour ſervir un jour de matériaux aux *cauſes célèbres*, il en reſulte, que Mr. de *Voltaire* faiſoit imprimer à *Rouen* les *Lettres philoſophiques*; que lorsque l'impreſſion étoit preſque achevée, il eut quelque raiſon de craindre, que la cenſure ne mit des conditions gênantes à la permiſſion de les publier; & qu'il écrivit au Sieur *Jore*, de remettre toute l'édition à un Conſeiller au Parlement jusqu'à ce que l'orage fut paſſé. Cet imprimeur n'avoit qu'à ſuivre ce parti, recevoir le prix de ſon ouvrage, joindre ſa déclaration à la Librairie de *Rouen*, & jamais il n'eut été mêlé dans cette affaire. Mais il voulut jouer un rôle, & plus vraiſemblablement quelqu'ennemi de

Mr. de *Voltaire* mit en jeu l'extrême ſimplicité de ce marchand de l'eſprit d'autrui, & fit une grande hiſtoire d'un très petit événement. Voici le reproche important „ Lorsque Mon-
„ ſieur de *Voltaire* dit, qu'il ne vend
„ point ſes ouvrages, c'eſt à dire
„ qu'il ne les vend point à forfait, &
„ effectivement il y perdroit trop.
„ Il eſt dans l'uſage de les faire im-
„ primer à ſes frais, & après en
„ avoir détaillé par lui-même une par-
„ tie, il vend à un Libraire le ſur-
„ plus de l'édition, qui tombe dans
„ l'inſtant par une nouvelle qu'il fait
„ ſuccéder, à la faveur de quelques
„ changemens légers. C'eſt par ce
„ petit ſçavoir-faire, que les faveurs
„ des Muſes ne ſont point pour *Vol-*
„ *taire* des faveurs ſtériles, & que
„ devenu ſage par l'exemple de tant
„ d'autres Poëtes, il ſçait s'en ſervir

„ utilement, pour se procurer aussi
„ celles de *Plutus*. (*)

Si ces Libraires *qui achetoient le surplus des Editions* n'étoient pas tout à fait idiots, pouvoient-ils ne pas calculer que la célébrité du nom du vendeur occasionneroit dix contrefactions ? A qui persuadera-t-on que cette classe de marchands si rusés, & dont les auteurs crédules sont dupes depuis l'invention de l'imprimerie, *n'achetoient pas le surplus des Editions* en conséquence des risques qu'ils couroient. S'il falloit pour en faire une nouvelle, attendre que le

(*) Loin de faire un crime à un Ecrivain, de prendre des moyens licites pour avoir une honnête aisance, il faut l'y encourager. Cette aisance le rend indépendant, ou du moins le dispense de cette humble posture que conseille le besoin près de ceux, qui influent sur la distribution des graces.

Libraire ait épuiſé la premiere, jamais il ne s'en feroit deux d'un livre quelconque. S'il s'agiſſoit d'un manuſcrit, il y auroit beaucoup à retrancher de ce raiſonnement; mais il s'agit d'un reſte d'édition, vendu pour ce qu'il peut valoir, alors nous ne trouvons dans l'accuſation du faiſeur de Mémoire aucun fondement raiſonnable. Auſſi Monſieur de *Voltaire* ne dut-il point au crédit la ſuppreſſion de ce *factum* & l'on n'eut certainement point accordé cette ſatisfaction publique à l'auteur d'un livre proſcrit alors par le gouvernement, ſi la juſtice n'eut hautement reclamé pour lui.

On a renouvellé depuis avec plus de douceur les mêmes reproches, & nous nous rapellons une Epigramme faite à ce ſujet:

Malgré votre témérité
Vous obtiendrés tous nos ſuffrages
Car le public a la bonté
De corriger tous vos ouvrages.

Il faut lui inſpirer un interêt bien vif, pour obtenir une ſemblable *bonté.* Ordinairement il baille, il ſiffle ou il dédaigne, mais en faveur de *Voltaire* ce public accueilloit une esquiſſe, ſûr d'avoir bientôt un tableau.

On a écrit des Volumes fur cette avanture. Eſt-on curieux de ſçavoir, comment elle ſe termina ? il n'y a qu'à lire la lettre ſuivante à l'imprimeur *Jore*, elle explique les choſes avec une ſimplicité, propre à ſatisfaire, quiconque ſçait qu'il faut s'en tenir aux probabilités faute de démonſtrations.

Lettre au Sieur Jore.

„ Vous me mandez, Monſieur, „ qu'on vous donnera des lettres de „ grace, qui vous rétabliront dans „ votre maîtriſe, en cas que vous „ diſiez la vérité, qu'on exige de „ vous ſur le livre en queſtion, ou „ plutôt dont il n'eſt plus queſtion.

„ Un de mes amis très-connu, „ ayant fait imprimer ce livre en An- „ gleterre uniquement pour ſon pro- „ fit, ſuivant la permiſſion que je lui „ en avois donnée, vous en fites de „ concert avec moi une édition en „ 1730. (c'eſt en 1731.)

„ Un des hommes des plus re- „ ſpectables du Royaume, ſavant en „ Théologie comme dans les belles „ Lettres, m'avoit dit en préſence „ de dix perſonnes chez Madame de „ *Fontaine-Martel*, qu'en changeant

„ ſeulement vingt lignes dans l'ou-
„ vrage, il mettroit ſon approbation
„ au bas. Sur cette confiance je
„ vous fis achever l'édition. Six mois
„ après j'appris qu'il ſe formoit un
„ parti pour me perdre, & que d'ail-
„ leurs Mr. le G. D. S. ne vouloit
„ pas que l'ouvrage parût, je priai
„ alors un Conſeiller au Parlement
„ de *Rouen*, de vous engager à lui
„ remettre toute l'édition. Vous ne
„ voulutes pas la lui confier, vous
„ lui dites que vous la dépoſeriez ail-
„ leurs, & qu'elle ne paroîtroit ja-
„ mais ſans la permiſſion des ſupé-
„ rieurs.

„ Mes allarmes rédoublerent quel-
„ que tems après, ſurtout lorſque
„ vous vintes à *Paris;* alors je vous
„ fis venir chez Mr. le Duc de *Ri-*
„ *chelieu*, je vous avertis que vous
„ ſeriez perdu, ſi l'édition paroiſſoit,
„ &

„ & je vous dis expreſſément que je
„ ſerois obligé de vous dénoncer moi-
„ même. Vous me jurâtes qu'il ne
„ paroîtroit aucun exemplaire, mais
„ vous me dites que vous aviez be-
„ ſoin de 1500 Livres, je vous les fis
„ prêter ſur le champ par le Sieur
„ *Paquier*, Agent de Change, rue
„ *Quinquempoix*, & vous rénouvel-
„ lâtes la promeſſe d'enſévelir l'édi-
„ tion.

„ Vous me donnâtes ſeulement
„ deux exemplaires, dont l'un fût
„ prêté à Madame de .... & l'autre
„ tout découſu fût donné à F. libraire,
„ rue .... qui ſe chargea de le faire
„ relier pour M .... à qui il devoit
„ être confié pour quelques jours.

„ F... par la plus lâche des per-
„ fidies, copia le livre toute la nuit
„ avec R. petit libraire D .... &
„ tous deux le firent imprimer ſecre-

„ tement. Ils attendirent que je fusse „ à la campagne à soixante lieues de „ *Paris*, pour mettre au jour leur lar- „ cin. La premiere édition qu'ils en „ firent étoit presque débitée, & je „ ne savois pas que le livre parût; „ j'appris cette triste nouvelle & l'in- „ dignation du Gouvernement. Je „ vous écrivis sur le champ plusieurs „ lettres, pour vous dire de remet- „ tre votre édition à Mr. de *Rouillé*, „ & pour vous en offrir le prix. Je „ ne reçus point de réponse; vous „ étiez à la Bastille; j'ignorois le cri- „ me de F. . . tout ce que je pûs fai- „ re alors, fût de me renfermer dans „ mon innocence, & de me taire.

„ Cependant R . . . ce petit librai- „ re, fit en secrêt une nouvelle édi- „ tion, & F. . . . jaloux du gain que „ son cousin alloit faire, joignit à son „ premier crime celui de faire dénon-

„ cer ſon couſin R.... Ce dernier „ fût arrêté, caſſé de maîtriſe, & ſon „ édition confisquée.

„ Je n'appris ce détail, que dans „ un ſéjour de quelques ſemaines, „ que je vins faire, malgré moi, à „ *Paris* pour mes affaires.

„ J'eus la conviction du crime de „ F... j'en dreſſai un Mémoire pour „ Mr. de *Rouillé.* Cependant cet hom- „ me a joui du fruit de ſa méchan- „ cheté impunément. Voilà tout ce „ que je ſçais de cette affaire. Voilà „ la vérité devant Dieu & devant les „ hommes. Si vous en retranchiez „ la moindre choſe, vous ſeriez cou- „ pable d'impoſture, vous y pouvez „ ajouter des faits que j'ignore, mais „ tous ceux que je viens d'articuler „ ſont eſſentiels. Vous pouvez ſup- „ plier votre protecteur, de montrer „ ma lettre à Monſeigneur le Garde

„ des Sceaux, mais furtout prenez „ bien garde à votre démarche, & „ fongez qu'il faut dire la vérité à ce „ Miniftre.

„ A l'égard d'*Alzire*, c'eft au Sieur „ *Desmoulins* qu'il faut s'adreffer. Je „ ne vends point mes ouvrages, je „ ne m'occupe que du foin de les cor- „ riger : ceux à qui j'en donne le „ profit, s'accomoderont fans doute „ avec vous. Je fuis entierement à „ vous. A Cirey en Champagne „ ce 25. Mars 1736.

„ *Signé V. . . .*

Dans la fuite le Sieur *Jore* reconnut fa faute & écrivit à Monfieur de *Voltaire* cette lettre qui paroît dictée par la bonne foi.

„ Je vous fupplie d'excufer le mau- „ vais état de ma fortune & la fou-

„ ſtraction de tous mes papiers, qui
„ m'a empêché jusqu'ici de recon-
„ noître le mauvais procédé de ceux
„ qui ont abuſé de mon malheur pour
„ me forcer en me trompant, à vous
„ faire un procès injuſte ; & à laiſſer
„ imprimer un factum odieux. Je les
„ déſavoue tous deux entierement.
„ La malice de votre ennemi n'a ſer-
„ vi qu'à me faire encore mieux con-
„ noître la bonté de votre caractère;
„ ayez celle de me pardonner d'avoir
„ écouté de ſi mauvais conſeils. Je
„ vous jure que je m'en ſuis repenti
„ au moment même que j'avois le
„ malheur de laiſſer agir ſi indigne-
„ ment contre vous. J'ai bien recon-
„ nu, combien on m'avoit trompé.
„ Vous n'ignorez pas la méchanceté
„ de celui, qui m'a conſeillé, voilà
„ à quoi elle s'eſt portée: on s'eſt
„ ſervi de moi pour vous nuire. J'en

„ ſuis ſi faché que je vous promets
„ de ne jamais voir ceux qui m'ont
„ forcé à vous manquer à ce point,
„ & je réparerai le tort extrême que
„ j'ai eu, par l'attachement conſtant
„ que je veux vous vouer toute ma
„ vie, comme à mon ancien bienfai-
„ teur. Je vous prie, Monſieur, de
„ me rendre votre bienveillance, &
„ de croire que mon cœur n'a jamais
„ eu de part à la malice de vos en-
„ nemis. Oui, c'eſt mon ſeul cœur
„ qui m'engage à vous le dire; & j'ai
„ l'honneur d'être avec un très pro-
„ fond reſpect, Monſieur votre très-
„ humble & très-obéiſſant ſerviteur.
„ A Paris ce 30. Decembre 1738.

Les perſonnes impartiales ne virent dans la lettre de Mr. de *Voltaire* que l'expreſſion de la vérité, mais ceux qui ſe trouvoient mêlés dans
1731. les plaiſanteries du *Temple du goût*,

qui parut alors, se rangerent du parti du Libraire, sans savoir seulement ce dont il étoit question. Ce *Temple du goût* avoit été élevé par une société, dont Monsieur de *Voltaire* étoit l'Architecte. *Les Plaideurs* & *le voyage de la Chapelle* avoient eu autrefois une semblable origine. On trouvoit alors plus de gaité chez les gens de Lettres, parcequ'il y avoit moins de prétentions, & l'on ne trouvoit pas dans les critiques ce fiel amer que prodiquent les *Aristarques* du jour. On adressa à l'auteur les Vers suivans.

Le Dieu du goût venant pour voir le temple
Qu'en son honneur VOLTAIRE nous construit,
D'un vif coup d'œil d'abord il le contemple,
Puis l'approuvant: en ce sacré réduit

Je veux dit-il, établir un grand Prêtre
Qui regle tout, par moi-même inſpiré;
Et ſur le champ comme digne de l'être
Des mains du Dieu VOLTAIRE fut ſacré.

Mr. le Marquis *d'Argens* a placé une longue lettre ſur cette plaiſanterie dans ſon *Hiſtoire de l'eſprit humain.* Il a preſque toûjours raiſon; mais dans les occaſions où cela eſt ſi facile, peut-être ne faudroit-il pas en profiter. (*)

(*) Mr. l'Abbé *Prévôt* qui écrivoit alors le *pour & le contre,* ſuppoſe une converſation entre une Dame & lui. La Dame liſoit les ouvrages, ſans connoître leurs auteurs, & avoit parcouru le *Temple du goût,* ſans ſavoir à qui il appartenoit. Voici comment l'Abbé *Prévôt* le fit connoître à cette Dame. „ Quand l'Auteur auroit pû réuſſir à „ déguiſer les graces de ſon ſtile & de „ ſon imagination, il y a ici quelque cho-

Tous ſes ennemis abuſant trop de ſon abſence, il quitta ſa ſolitude de *Rouen*, & vint à *Paris* pour faire tête à l'orage. Il céda aux inſtances de Madame de *Fontaine-Martel*, qui l'invitoit depuis longtems à demeurer avec elle. Son grand âge, 1732.

„ ſe de perſonnel, qui n'auroit pas manqué de la trahir. Vous avez lû tout „ l'ouvrage, n'eſt ce pas, & n'y avez „ point remarqué un ſeul mot qui regarde „ Mr. de *Voltaire*, preuve infaillible qu'il „ eſt ſorti de ſa plume. Vous ſavez, „ Madame, qu'on demanda à *Scipion* „ *l'Africain*, quel étoit le plus grand Capitaine de ſon ſiècle? il répondit qu'*Annibal étoit le ſecond.* Sa modeſtie „ ne lui permettoit pas de ſe mettre à la „ premiere place, ni le ſentiment de ſon „ propre mérite de la céder à un autre. „ Mr. de *Voltaire* a fait plus; il a diſtribué les places & les rangs de ſon Temple, ſans penſer à lui-même. Je vous „ laiſſe à juger, ſi tout autre que lui l'eut „ exclu de ce beau ſéjour.

ſa réputation de femme philoſophe, la nature de ſes liaiſons, otoient à la malignité toute eſpèce de prétexte. Il paſſoit l'hiver à *Paris*, & l'été chez Madame la Préſidente de *Bernieres*, ſe rendant quelquefois cependant aux invitations de Meſſieurs de *Genonville* & de *Maiſons* ſes amis intimes.

Mr. de *Voltaire* étoit alors livré tout entier à deux Tragédies nouvelles (*) qui reſpiroient l'indépendance d'opinions & la liberté d'écrire; qualités dangereuſes, quand elles s'exercent ſur des ſujets ſacrés mais qui, préſidées par une ſaine philoſophie, vivifient les ouvrages, & leur donnent autant de lecteurs, qu'il y a d'ames fortes & d'eſprits ſolides.

La premiere de ces Tragédies fût repréſentée ſur un Théatre de Col-

---

(*) La *Mort de Céſar* & *Brutus*.

lége. Le Poëte n'oſa risquer ſur celui de la Nation une pièce ſans femmes. Le ſuccès fût médiocre. On vit dans *Brutus* un Quaker plutôt qu'un Stoïcien ; on trouva ſes ſentimens monſtrueux & non pas héroïques. On ſe plaignit d'ignorer ce que devenoit le chef de la conſpiration à la fin de la pièce, & la derniere ſcène s'appelloit *l'oraiſon funebre de Céſar.* L'Auteur lui même parut juſtifier ces obſervations critiques par le peu d'importance qu'il mettoit à cet ouvrage. „ Je m'amu-
„ ſai, il y a quelques années, écri-
„ voit-il de *Cirey*, à faire une Tragé-
„ die en trois actes de la mort de
„ Céſar. C'eſt une pièce d'un cara-
„ ctère tout oppoſé au goût de nôtre
„ nation. Il n'y a point de femmes
„ dans cette pièce, il n'eſt queſtion
„ que de l'amour de la patrie. Dail-

„ leurs elle eſt auſſi ſinguliere par
„ l'arrangement théatral, que par les
„ ſentimens; en un mot elle n'eſt
„ point faite pour le public. Je l'a-
„ vois confiée il y a deux ans à Mrs.
„ de . . . . qui la repréſenterent, &
„ qui eurent la fidélité de n'en garder
„ aucune copie. J'ai eu en dernier
„ lieu la même confiance dans Mr.
„ *Aſſelin*, Proviſeur d'*Harcourt*, que
„ j'aime & que j'eſtime; mais il n'a
„ pu malgré les ſoins empêcher que
„ quelqu'un de ſon collège n'en ait
„ tiré copie. „

L'Abbé *des Fontaines* (peut-être le meilleur des critiques après *Bayle*) feignit de ne pas s'appercevoir des ſecretes prétentions, que le Poëte ſe reſervoit malgré cet aveu modeſte. Il parla de cette Tragédie avec beaucoup d'indifférence, & ce fût l'origine de cette trop fameuſe querelle

entre deux hommes qui n'étoient pas faits, pour laiſſer à la poſtérité ces triſtes monumens de l'inconſéquence & de l'orgueil. (*)

Ce nouvel *Ariſtarque* portoit dans la ſocieté un caractère difficile & dans

---

(*) On trouve dans un Journal très bien écrit, une Lettre contenant quelques anecdotes littéraires peu connues. Son auteur raconte „ que Mr. de *Voltaire* & l'Abbé „ *des Fontaines* vivoient avec la plus gran- „ de cordialité. C'étoit de part & d'autre „ des témoignages réciproques d'eſtime, „ qui ſoutenoient cette union ; mais un „ mot échappé à l'Abbé *des Fontaines* „ dans l'extrait qu'il fit des *Elémens de la* „ *Philoſophie de Newton mis à la portée* „ *de tout le monde*, rompit tout à coup „ cette bonne intelligence. „

La Philoſophie de Newton n'a été imprimée qu'en 1738. & trois ans auparavant la guerre avoit commencé, comme on peut le calculer en ſuivant les dattes de cette hiſtoire. Les premieres hoſtilités ſe firent même à l'occaſion du *Temple du goût* en 1731.

la Littérature un goût très févère. Nourri de la lecture des anciens, les modernes lui faifoient rarement illufion. Son tact étoit plus fûr que délicat. Il ne rendoit pas toute la juftice néceffaire au talent précieux d'orner les fujets, & cherchoit fans ceffe des beautés originales, qui lui épargnâffent la peine de lire infructueufement. Ovide de gloire & ne fentant point eu lui la faculté d'écrire de génie, il vouloit fe créer une réputation par l'excellence de fon goût & par l'équité de fes jugemens. Jefuite pendant quinze ans, il avoit pris un ton doctoral, dont ce corps eftimable n'étoit pas même tout-a-fait exempt. Redevenu libre, il fe voua à la Littérature, & la cultivoit avec fuccès, lorfque des ennemis puiffans l'accuferent en 1724 d'un crime, pour lequel on reprochera toûjours à l'An-

tiquité une coupable indulgence. Il fût jetté dans une de ces priſons, dont le choix ſeul eſt un fort préjugé contre l'innocence. Le crédit des amis de Mr. de *Voltaire* lui rendit la liberté. Quoique les Mémoires du tems diſent que l'équité des Magiſtrats avoit été ſurpriſe, c'étoit beaucoup d'avoir obtenu auſſi promptement la révocation d'un ordre précipité. De ſemblables ſervices non ſeulement ne s'oublient pas, mais même interdiſent toute eſpèce de plaintes contre ceux, qui ſembleroient ſe répentir de les avoir rendus.

L'Abbé *des Fontaines* paroiſſoit gémir depuis quelque tems ſous le poids de cette réconnoiſſance forcée. Il écrivoit des feuilles périodiques, & s'y permit quelques obſervations ſur *le Temple du goût* & ſur *la mort de Céſar*. Obſervations, déplacées ſans

doute dans les circonſtances, mais que Mr. de *Voltaire* devoit pardonner d'autant plus aiſément, qu'il avoit été aſſez heureux pour obliger. (*) Il y eut quelques explications; l'Abbé *des Fontaines* croyoit que la réconnoiſſance ne le condamnoit pas au ſilence ſur des matieres de goût, & Mr. de *Voltaire* croyoit avoir droit aumoins à ce ſilence. L'humeur s'en mêle, des reproches circulent, on auroit voulu mutuellement reprendre des éloges donnés en public.

(*) Il auroit dû ſe reſſouvenir qu'*Alger mourroit de faim, ſi Alger étoit en paix avec tout le monde*, & oublier quelques années après cette plaiſanterie de ſon adverſaire, qui diſoit à propos de l'empreſſement de Mr. de *Voltaire*, à diſtribuer ſes Elémens de *Newton mis à la portée de tout le monde* que cet ouvrage avoit été mis *à la porte de tout le monde.*

blic. Cependant il paroiſſoit eſſentiel qu'après avoir été lié d'un côté par les ſervices, & de l'autre par la réconnoiſſance, on prévint une rupture que de ſi foibles raiſons n'auroient pas excuſée. En conſéquence Mr. de *Voltaire* écrivit une lettre (*) qui auroit dû ramener la paix, mais qui retarda ſeulement l'éclat de la querelle. Cette réconciliation reçut bientôt de nouvelles atteintes ; & à la fin Mr. de *Voltaire*, fatigué des critiques indirectes qui venoient tourmenter périodiquement ſon amour propre, publia (aſſez mal à propos pour ſa tranquillité) une brochure intitulée *le préſervatif* cette diatribe, qui ſe trouve dans le 38me Volume de la collection de ſes œuvres, con-

(*) On la trouvera dans le ſixieme Volume.

ſiſte dans trente obſervations purement littéraires, qui n'attaquent que le goût, le jugement, & les lumieres de ſon adverſaire, mais on y trouve un paſſage qui rappelle un bienfait, dont l'Abbé *des Fontaines* avoit trop d'intérêt à faire oublier le ſujet. Il répondit à ce *préſervatif* par une libelle intitulé *la Voltairomanie.* C'eſt une lettre d'un prétendu jeune Avocat qui vomit des horreurs. Il fouille dans les porte-feuilles, il empoiſonne tout, & cette lecture laiſſe dans l'ame une juſte indignation contre les malheureux, capables d'exhaler des ſentimens auſſi odieux. Il convient cependant du ſervice rendu en 1725. & il ajoute „ Mais par quel „ attachement ou plutôt par quelle „ aveugle partialité & par quelle pro„ fuſion de louanges l'Abbé *des Fon-* „ *taines* n'a t-il pas payé pendant dix

„ ans ce bienfait. „ Et depuis quand la réconnoiſſance a-t-elle un terme, & lui eſt-il permis, de ſe réposer après un certain nombre d'années?

Depuis cette funeſte époque les adverſaires ſe pourſuivirent avec un acharnement presque ſans exemple. L'Abbé *des Fontaines* laiſſa aux héritiers de ſes talens & de ſa haine, tous ſes reſſentimens. Monſieur de *Voltaire* les combattit, toûjours avec ſuccès ſans doute, mais ſouvent avec des armes indignes de lui. Il falloit imiter *Malebranche*, qui repondit à ceux qui le preſſoient de faire taire les Journaliſtes de *Trévoux* „ Je ne „ diſpute point avec des gens, qui „ font un livre toutes les ſemaines „ ou tous les mois.

Il n'eſt point d'homme de Lettres, qui ne voulut déchirer ces feuillets de l'hiſtoire de la Littérature. Nous abre-

geons autant qu'il nous eſt permis ces anecdotes humiliantes, & lorsque nous penſons que plus d'une fois il faudra revenir ſur le même ſujet, nous nous repentirions presque de nous être volontairement mis dans cette néceſſité, ſi de plus beaux momens ne nous fourniſſoient à chaque pas dequoi dédomager nos lecteurs. Au reſte chaque ſiècle offre de pareils exemples. *Racine* & *Moliere* devinrent ennemis, & celui-ci étoit le bienfaiteur de l'autre, tant il eſt difficile d'entretenir la paix entre les talens rivaux.

1732. Le ſuccès de *Zaïre* conſola Mr. de *Voltaire* de ce que ces ſortes de querelles laiſſent d'amertume dans l'ame. Il exerçoit ſur ſes ennemis la plus cruelle des vengeances, en les forçant d'être les témoins de ſa gloire.

J. B. Rouſſeau qui étoit à leur tête, écrivit une longue lettre pour prouver „ que tout le ſentiment qui „ regne dans *Zaïre* tend ſeulement à „ faire voir, que les efforts de la grace n'ont aucun pouvoir ſur les paſ- „ ſions; dans *Polyeucte* la grace agit „ dans toute l'étendue de ſa puiſſance, „ il reçoit le bâtême dès le commen- „ cement de la pièce, Mr. de *Vol-* „ *taire* au contraire n'a fait que l'é- „ bauche d'une grace, qui n'eſt qu'à „ ſon aurore. „ Il ſeroit vraiment curieux d'examiner, comment on a autant de génie & ſi peu de gout, comment on fait de ſi belles odes & on écrit de ſi fortes abſurdités.

Cette Tragédie a le rare avantage d'inſpirer tous les genres d'intérêt. On plaint *Zaïre*, on adore *Orosmane*, on s'attendrit ſur *Luſignan*, on eſtime *Nereſtan*, on admire le

Poëte. C'eſt à *Shakeſpear*, diſent ſes ennemis, qu'il doit tant d'avantages; *Zaïre* & *Desdémona* m.urent victimes d'une jalouſe erreur. Nous avouerons même que *le Maure de Veniſe* plaira beaucoup plus que *Zaïre* à quiconque n'eſt pas né françois. La pluspart des autres nations ne donnent aucun prix à cette ſage ordonnance, dont nous avons fait le premier mérite de nos compoſitions théatrales, & très peu à la décence, ſi grièvement offenſée dans la Tragédie de *Shakeſpear*. D'ailleurs il n'y a nulle reſſemblance entre les deux pièces, & ſi *Desdémona* eſt ſuperieure à *Zaïre*, *Oroſmane* & *Luſignan* l'emportent ſur tous les perſonnages de la Tragédie angloiſe.

1732. Les détracteurs de Mr. de *Voltaire* trouverent plus de reſſources dans *Eriphile* & dans *Samſon*: „ *Rameau*,

„ alors le plus grand Muficien de „ France, mit cet Opéra en mufique. „ On étoit prêt à le jouer, lorsque „ la même cabale qui fit fufpendre „ depuis les repréfentations de *Ma-* „ *homet* ou du *fanatisme*, empêcha „ qu'on ne repréfentat l'Opéra de „ *Samfon* & tandis qu'on permettoit „ à ce fujet de paroître fur le Théa- „ tre de la Comédie italienne, & que „ *Samfon* y fit des miracles conjoin- „ tement avec *Arlequin*, on ne per- „ mit pas que ce même fujet fût en- „ nobli fur le Théatre de l'Opéra „ (la foif de toute efpèce de gloire peut feule expliquer le défir que Mr. de *Voltaire* avoit, de voir réuffir *Samfon*) „ Si *Rameau* avoit deman- „ dé Mr. de *Fontenelles* ou quelqu'au- „ tre honnête homme pour examina- „ teur, il auroit fait jouer *Samfon*, & „ je lui aurois fait tous les vers qu'il

„ auroit voulu. Peut-être en eſt-il „ tems encore? quand il voudra, je „ ſuis à ſon ſervice „ Il dit ailleurs: „ *Rameau* me trouvera toûjours prêt „ à quitter tout pour rimer ſes dou- „ bles croches. „

Malgré cet empreſſement extrême l'Opéra en queſtion ne put être repréſenté. Si quelque évenement pareil eut empêché *Eriphile* de paroître, les ennemis de Mr. de *Voltaire* auroient épargné une humiliation à ſa gloire; elle fût ſi mal accueillie qu'elle n'oſa ſe montrer qu'une fois. Voici cependant ce qu'on lit dans la *Bibliotheque des Théatres:* „ Le ſujet eſt „ presque tout de l'invention de l'au- „ teur, qui n'a pris de la fable ſi non „ qu'*Eriphile* fût la cauſe de la mort „ d'*Amphiaraus* ſon mari, & tuée „ par *Alcmeon* ſon fils. Cette Tragé- „ die a quelque choſe d'*Oreſte* & de

„ *Clitemnestre*, la verſification eſt plei-
„ ne d'harmonie, les penſées nobles
„ & élevées, les ſituations heureuſes
„ & les maximes neuves & har-
„ dies. „

C'eſt à ſon occaſion que les députés des Comédiens du Roi offrirent à Meſſieurs de l'Académie françoiſe l'entrée de leur ſpectacle. Ils l'accepterent après en avoir reçu l'agrément du Roi leur protecteur.

Cette pièce a ſervie auſſi d'époque à une anecdote controuvée, dont le Biographe d'*Alexis Piron* a embelli ſa notice.

„ Comme *Piron* traverſoit le Thé-
„ atre à la fin de la premiere repré-
„ ſentation d'*Arlequin Deucalion*, la
„ Marquiſe de *Mimeure* & la Marqui-
„ ſe de *Colandres* l'appellerent, pour
„ lui faire compliment ſur le ſuccès
„ de ſa pièce, & lui demander en

„ même tems, comme certain Car-
„ dinal à *l'Arioste*, où il avoit pris
„ tant de folies? il alloit leur répon-
„ dre, lorsqu'il apperçut par dessus
„ la tête de ces deux Dames un au-
„ teur élevant subitement la sienne
„ & qui l'apostropha ainsi: Je me fé-
„ licite, Monsieur, d'être pour quel-
„ que chose dans votre chef-d'œuvre.
„ Vous Monsieur? lui répondit *Piron*,
„ et! quelle part s'il vous plait,
„ pouvez-vous y avoir? quelle part?
„ qu'est ce que ces deux vers que
„ vous faites dire à votre *Arlequin*,
„ lorsque vous le faites tomber de
„ dessus *Pegaze?* je l'ignore, dit *Pi-
„ ron;* je les possédois de reminiscen-
„ ce, & craignant d'en facher l'au-
„ teur, avant de les employer, j'ai
„ demandé à tout venant d'où ils
„ étoient, à qui ils appartenoient, &
„ personne je vous jure, n'a pû me

„ le dire, ni voulu ſe les approprier:
„ je les ai hazadés comme deux in-
„ connus, ſeroient-il malheureuſement
„ de vous? Quittons le ſarcasme,
„ Monſieur, interrompit l'auteur en
„ colere; & dites moi ce que je vous
„ ai fait pour me tourner en ridicule?
„ pas plus, repondit *Piron*, que *la*
„ *Motte* à l'auteur du *Bourbier*. A cet-
„ te replique l'auteur baiſſa la tête &
„ diſparut en diſant: ah! je ſuis em-
„ bourbé! Cette légere vengeance
„ de la part de *Piron* étoit une ſuite
„ de ce qui lui étoit arrivé chez la
„ Marquiſe de *Mimeure*. „ Le Bio-
graphe raconte enſuite longuement une ſcène paſſablement ennuyeuſe entre Monſieur de *Voltaire* & *Piron*. Il en réſulte, que le premier ne ſe ſoucioit pas infiniment de cauſer avec l'autre. Il n'y a pas de mal à cela. Nous n'avons jamais connu *Piron*,

mais il étoit peut-être comme tant d'autres beaux eſprits, qu'il faut lire & éviter. (*) Quoi qu'il en ſoit, on rapporte qu'après cette burleſque viſite chez la Marquiſe de *Mimeure*, *Voltaire* lut l'*Ode à P..*, pour faire perdre à ſon auteur la protection de cette Dame. Il y a dans ce récit tant d'invraiſemblances, que cette anecdote paroîtra ſuſpecte à tout homme ſenſé. Comment Madame de *Mimeure* recevant à chaque inſtant *Piron*, auroit-elle ignoré l'hiſtoire ſcandaleuſe de cette Ode déja flétrie par un jugement? comment permit-elle à Mr. de *Voltaire* de la lui lire? Il étoit plus pardonnable à un jeune homme de la faire qu'à une femme de l'entendre. Si elle étoit aſſez ſevére,

(*) Madame de ... prétendoit qu'il ne falloit voir le grand *Corneille* qu'à *l'hôtel de Bourgogne*.

pour oter ſon eſtime à l'auteur de cette pièce, elle ne l'eut aſſurément pas écoutée, & ſi elle étoit aſſez facile pour s'en amuſer, elle n'auroit pas disgracié celui qui l'avoit égayée un inſtant. Pourquoi Mr. de *Voltaire* n'auroit-il pas oſé parler de cette Ode? étoit-ce un ſecret confié à ſon amitié? *Piron* étoit-il fort lié avec lui? Enfin pourquoi le dernier déſavouoit-il cet ouvrage ſi bien expié, & le ſujet de quinze ans de remords prétendus? il a depuis laché tant de Vers libres, tant de bons mots puiſés à peu près dans la même ſource, que ce repentir a l'air d'une de ces bouffoneries qui ont rempli la vie de ce Poëte. Il eſt fort vraiſemblable que l'origine de cette brouillerie eſt fabuleuſe, Quand on fait de petits contes, il faudroit être un peu plus heureux dans l'invention, &

plus gai ſurtout dans la maniere de narrer. Mais quand on remonte à la premiere repréſentation d'*Arlequin Deucalion* on trouve qu'il fût donné le 12me de Mai 1722, & *Eriphile* ne parut que dix ans après. Monſieur *Piron* n'en parodia donc pas deux Vers. Il eſt plus ſimple de dire que ces deux hommes ne ſe convenoient pas. Leur façon de penſer, leur maniere de vivre, leurs compoſitions ſont ſi oppoſées, que ce ſeroit un grand phénomène s'ils ſe fuſſent recherchés dans la societé. Dailleurs il y a des gens, dont la tournure d'eſprit exige qu'ils ſoient, par état & par politique, ennemis nés de tout homme célébre. Que feroient-ils de leur talent ſatyrique ? Les Epigrammes ſont à peine apperçues, lorsque l'éclat des noms qu'elles attaquent

ne reflêchit point ſur elles. (*) Si l'on n'avoit pas vû dans *Mr. de l'Empirée* l'amant abuſé de la belle *Malcrais de la Vigne* peut-être eut-on trouvé le ſujet de la *Métromanie* très froid, & ſe fût-on contenté d'applaudir à la richeſſe de la verſification.

Revenons à *Eriphile ;* cette Tragédie retirée du Théatre a été réimprimée en 1779 avec cette annonce: *pièce que l'auteur s'étoit oppoſé qu'elle fût imprimée de ſon vivant* elle eſt précédée d'un diſcours qui préſente ſouvent des Vers bienfaits.

> D'un Acteur quelque fois la ſéduiſante adreſſe,
> D'un Vers dur & ſans grace adoucit la rudeſſe

(*) Si cette réflexion eſt trop ſévere pour un homme qui avoit autant d'eſprit que *Piron* elle eſt vraie pour la pluſpart de ſes imitateurs.

Des défauts embellis ne nous révoltent plus
C'eſt Baron qu'on aimoit & non pas Regulus
Sous le nom de Couvreur, Constance a pû paroître
Le public eſt ſéduit, mais alors il doit l'être,
Et ſe livrant lui même à ce charmant attrait
Ecoute avec plaiſir ce qu'il lit à regret.

Cette pièce a tous les défauts d'un ouvrage fait à la hâte; le talent ſe montre à chaque ſcène, mais diſparoit bientôt. Souvent des éclairs brillans; mais il y a peu d'enchaînement dans les parties & d'harmonie entre les perſonnages. Voici quelques traits qui méritent d'être conſervés.

La vérité terrible, avec des yeux vengeurs
Vient ſur l'aile du tems & lit au fond des cœurs,

Son

Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abime
Où dans l'impunité s'étoit caché le crime.

Et ailleurs:

Lui des amis, Théandre! il n'a que des complices,
Plus prets à le trahir que prompts à le venger:
Des coeurs nés pour le crime & non pour le danger.
Je compte fur les miens: la guerre & la victoire
Nous ont longtems unis par les noeuds de la gloire:

On a vû l'ufage que Mr. de *Voltaire* avoit fait des morceaux applaudis; on les retrouve dans *Semiramis* & dans *Mérope.*

Ces chûtes, qui font de fi triftes époques dans la vie de la pluspart des gens de Lettres, étoient à peine apperçues dans fa brillante carriere.

Un nouveau ſuccès venoit bientôt les effacer.

On ne ſoupçonnoit pas que la muſe de l'hiſtoire le diſputeroit à *Melpomene*, lorsqu'il peignit un Prince dé-
1732. daignant les plaiſirs qui entourent les grands, qui n'eût pas l'ambition vulgaire des Héros, mais qui aſpira à la gloire nouvelle de faire des Rois. On admira les traits hardis d'un pinceau vigoureux & fier. On vit dans le même tableau un trône renverſé, un autre presque ébranlé, le Nord conſterné, mais bientôt l'auteur de ces funeſtes & brillants exploits trahi par la fortune, obligé de chercher un azile incertain, & abandonné à toutes les horreurs de l'adverſité.

Ecoutons là-deſſus Mr. de *Voltaire* lui-même: „ Quand je compoſai „ cette hiſtoire du Monarque le plus „ ſingulier qui ait jamais regné en

„ Europe, je ne prétendis faire qu'un
„ ſimple eſſai, je me trouvois en un
„ ſens dans la même ſituation d'eſprit
„ où j'étois quand je fis la *Henriade.*
„ J'avois eu l'honneur de jouïr quel-
„ ques mois à la campagne en 1716.
„ de la ſocieté de feu Monſieur de
„ *Caumartin*, l'homme de France qui
„ ſavoit le plus d'anecdotes ſur la vie
„ de *Henri IV*. Il m'apprenoit mille
„ traits ſi ſublimes & ſi touchans de
„ ce grand Roi, que mon imagina-
„ nation échauffée par ces converſa-
„ tions, oſa concevoir l'idée du Poë-
„ me épique, qui tout indigne qu'il
„ eſt de ce héros & de la nation, a
„ été pourtant reçu de cette nation
„ avec quelque indulgence.

„ De même me trouvant à la cam-
„ pagne en 1727 avec Monſieur *Fa-
„ brice*, qui avoit paſſé ſept années au-
„ près de *Charles XII.* il me conta

„ des faits ſi extraordinaires, que je „ ne pus réſiſter à l'envie qu'il m'in- „ ſpira de les écrire. Il me commu- „ niqua des Mémoires ; j'en cher- „ chai ailleurs ; & je donnai cet eſ- „ ſai qu'on n'a que trop réimprimé. „ Mais comme ce ne fût qu'au bout „ de dix années que je mis la *Henria-* „ *de* à peu près dans l'état où elle eſt „ aujourd'hui, il m'a fallu encore un „ plus long terme pour corriger l'*Hi-* „ *ſtoire de Charles XII.* Un Poëme „ exige une étude continuelle à cher- „ cher de nouveaux embelliſſemens: „ une hiſtoire demande une recher- „ che aſſidue de nouvelles vérités, „ & ces deux travaux ſont l'ouvra- „ ge du tems. „ On a vivement re- proché à Mr. de *Voltaire*, de ne l'a- voir pas pris, & d'avoir écrit cette hiſtoire en Poëte. Mr. *Adlerfeld* au contraire a obtenu beaucoup de ſuf-

frages en faveur de ſon amour pour la vérité. (*) Çet hiſtorien ſi véridique a trouvé cependant autant de contradicteurs que Mr. de *Voltaire*; non qu'on ait écrit contre lui, mais ceux qui ont raconté les mêmes faits ſe ſont éloignés de ſa narration ; & ceux ſurtout qui ont prétendu connoître *Charles XII.* en ont fait des portraits bien différens.

Monſieur de *Voltaire* alors à *Cirey*, trouva dans l'azile de l'amitié 1733.

(*) On a rapproché divers morceaux de l'hiſtoire de Charles XII. par Mr. de *Voltaire* & par Mr. d'*Adlerfeld*. Il paroît que le premier a l'avantage du ſtile, & l'autre celui de l'exactitude. L'hiſtorièn françois écrit ſur des Mémoires douteux, l'hiſtorien ſuédois écrit ce qu'il a vû. Le premier a donné le modele des ouvrages de ce genre, le ſecond n'a donné que d'excellens matériaux. Le mal eſt que perſonne ne pourra lire celui-ci, & n'oſera récrire l'autre.

un abri contre les orages de toute eſpèce, que ſa célébrité raſſembloit ſur ſa tête, & embelliſſoit auſſi la retraite d'une femme, dont lui ſeul peut-être pouvoit partager les ſavans loiſirs.

Ce ſéjour offre une foule d'anecdotes intereſſantes, déſirées ſurement partout ailleurs, mais que la majeſté de l'hiſtoire déſavoueroit ici.

Qu'on ſe repréſente deux êtres également extraordinaires; un homme qui poſſede à lui ſeul ce que la nature partage de talens entre dix autres; une femme ayant toute l'amabilité de ſon ſexe, & s'élevant au deſſus, en s'aſſociant avec ſuccès à l'un des plus profonds génies du ſiècle. Tour à tour ſublime & frivole, Madame *du Châtelet* faiſoit ſervir même ſes défauts (ſi l'on peut les appeller ainſi) à diſtraire les chagrins,

que l'envie ſemoit ſur la route de Mr. de *Voltaire ;* inégalités piquantes, qui loin de dégouter du commerce des femmes, y attachent davantage, & ſervent à prévenir l'ennui qui ſuit jusqu'aux plaiſirs les plus purs, lorsqu'ils ſont conſtament uniformes. Les deux amis trouvoient même dans leurs caractères dequoi les varier. Ils étoient aſſez différens pour influer ſur leurs opinions ; de là des diſputes très vives, mais ne faiſant aucun tort à leur mutuel attachement, qui, s'il n'alloit pas jusqu'aux excluſions ne balançoit cependant jamais ſur la préférence.

Mr. de *Voltaire* de ſon côté plongé dans les calculs de *Newton*, ſembloit oublier qu'il étoit Poëte, & oublioit réellement qu'il étoit perſécuté. Cependant il uſoit encore quelques fois de repréſailles, & l'*Epître ſur la*

Calomnie qui parut dans ce tems, le vengea de *Rouſſeau* aumoins, & impoſa ſilence à une foule d'envieux, redoutant les traits inéfaçables d'un pinceau auſſi hardi. Un défenſeur de ſon ennemi oppoſa un portrait de Mr. de *Voltaire* à ces Vers: l'*affreux Rufus* &c. celui-ci écrivit après avoir vû le portrait:

„ Il n'eſt pas je crois reſſemblant. „ J'ai beaucoup plus de défauts qu'on „ ne m'en reproche dans cet ouvrage, & je n'ai pas les talens qu'on „ m'y attribue: mais je ſuis certain, „ que je ne mérite point les reproches d'inſenſibilité & d'avarice qu'on „ m'y fait. Mon amitié pour vous „ me juſtifie de l'un, & mon bien, „ prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. (*) On m'a dit,

(*) Un homme lui emprunta un jour ſeize

„ que quelque bonne ame avoit fait
„ de moi un portrait moins méchant,
„ mais on s'eſt bien donné de garde
„ de le laiſſer imprimer. On a raiſon;
„ les critiques empêchent les gens de
„ broncher & de ſe gâter par les lou-
„ anges. „

L'accueil qu'on fit à *Adélaïde du Guesclin* ne le gâta point. Cette Tragédie donnée depuis ſous le nom du *Duc de Foix*, mais (*) *affoiblie beaucoup par reſpect pour le ridicule*, réuſſit aſſez ſous cette nouvelle forme, 1734.

---

mille Livres avec promeſſe de lui remettre au bout de quinze jours un contrat pour ſa ſureté. Quinze mois ſe paſſerent ſans que le Prêteur fût nanti. Impatienté de ces lenteurs qui avoient mauvaiſe grace, *Monſieur*, lui dit-il d'un ton brusque, *je vous donne les 16000 Livres, mais doresnavant je ne vous prête pas un ſol ſans hypotheque.*

(*) Voyés la Préface d'Adélaïde du Guesclin.

& après avoir ſubi plus d'une métamorphoſe, réunit, dans l'état où elle eſt actuellement, presque tous les ſuffrages, à la lecture comme à la repréſentation. (*)

La disgrace paſſagere qu'elle eſſuya alors, fût bientôt effacée par le ſuccès des *diſcours* en Vers qui la ſuivirent de près.

L'Egalité des conditions, *la liberté*, *la modération*, *la nature des plaiſirs*, ſembloient être les ſujets d'autant de traités de morale; parée des charmes de l'harmonie elle plaît davantage. Ces *diſcours*, les plus finis peut-

---

(*) On a apellé Mr. *du Belloi*, l'inventeur de la Tragédie nationale. Mais *Nemours*, *Vendome*, *Couci*, *du Guesclin*, ſont cependant des noms chers à la patrie .... Les Annales de Brétagne avoient fournis le ſujet d'*Adélaïde*, l'imagination du Poëte fit le reſte.

être de tous les ouvrages de Mr. de *Voltaire*, ſont ceux où il y a le plus de Poëſie, & le plus grand nombre d'idées neuves. Oubliera-t-on jamais ces beaux Vers:

Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tout tems, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec meſure
Et partout paſſager hors dans ſon ſeul auteur
Il eſt . . . .

On regrette que le Poëte trop ſévere n'ait pas conſervé ceux ci, qui ſe trouvent dans les premieres éditions :

Les états ſont égaux, mais les hommes différent;
Où l'imprudent périt, les habiles proſperent;

Le bonheur eſt le port où tendent les humains;
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains.
Le ciel pour aborder cette rive étrangere,
Accorde à tout mortel une barque légere.

1736. C'eſt encore à *Cirey* que nôtre Poëte méditoit l'heureux contraſte des mœurs Européennes avec celles de l'Amérique. La beauté de ce ſujet avoit excité ſa verve.

„ C'eſt un fardeau de pierreries & „ d'or, diſoit-il, que mes foibles mains „ n'ont pû porter, & qui tombe à „ terre en morceaux. „

Il écrivit dans une autre occaſion:

„ La Scène eſt au *Perou*, ſéjour „ peu connu des Poëtes. *La Con-* „ *damine* meſure le pays, les Eſpa- „ gnols l'épuiſent, & moi je le chan- „ te. „

Cette pièce réuſſit au gré de l'auteur, & c'eſt tout ce qu'il eſt poſſible de dire.

Un jeune homme dont les talens poëtiques croiſſoient ſous les regards de Mr. de *Voltaire*, lui diſoit:

Pere d'Oedipe & de Zaïre
Et de tant d'immortels enfans,
Tu jouïs du ſuccès d'Alzire
Que peu de jours ont vû produire
Et qui triomphera des tems.

En effet il n'employa que quinze jours à développer tant de beautés d'un nouvel ordre.

D'un autre côté quelques perſonnes répandoient avec un air de miſtère, qu'*Alzire* n'étoit point de Mr. de *Voltaire*. *Je le ſouhaiterois de tout mon cœur*, dit un Officier. *Et pourquoi?* lui demanda quelqu'un, *c'eſt*,

répondit-il, *que nous aurions alors un bon Poëte de plus.*

Pendant le grand ſuccès de cette pièce, il parut une brochure intitulée: *Mr. de Voltaire traité comme il le mérite.* L'équivoque de ces derniers mots excita la curioſité publique; on crut y trouver une critique mordante & perſonnelle, comme on les aime, mais on fût trompé; la brochure ne contenoit qu'un juſte Eloge.

1736. Un grand Vicaire de *** fit un mandement ſur un miracle prétendu du Diacre *Paris*, & en adreſſa un Exemplaire à Mr. de *Voltaire*, qui lui envoya *Alzire* avec ces quatre Vers:

Vous m'envoyés un mandement,
Recevés une Tragédie
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la Comédie.

Un homme qui dans le même moment suffit à tant d'ouvrages divers, eſt un prodige qui n'étonne point aſſez. Il corrigoit la *Henriade* & *Zaïre*, étudioit la *Philoſophie de Newton*, repouſſoit la haine infatigable de *Rouſſeau*, dont la grande réputation faiſoit un ennemi dangereux, & travailloit à une Comédie. C'étoit *l'Enfant prodigue.*

„ A l'égard de *l'Enfant prodigue*, „ écrivoit-il à Mr. *Berger*, il faut, „ mon cher ami, ſoutenir à tout le „ monde que je n'en ſuis pas l'auteur. „ C'eſt un ſecret uniquement entre „ Mr. *d'Argental* Mademoiſelle *Qui-* „ *naut* & moi. (*) Mr. *Tiriot* ne l'a

(*) Mr. de *Voltaire* n'avoit d'autre raiſon de conſerver l'anonime, que l'incertitude du ſuccès de la pièce. Le ſecret fût fidelement gardé par Mr. le Comte *d'Argental.* C'eſt lui dont Mr. de *Voltaire* diſoit, à

„ ſû que par hazard. En un mot j'ai
„ été fidele à Mr. *d'Argental*, il faut
„ que vous me le ſoyés. Mandés moi
„ ce que vous en penſés, & recueillés
„ les jugemens des connoiſſeurs, c'eſt
„ à dire des gens d'eſprit qui ne vien-
„ nent à la Comédie que pour avoir
„ du plaiſir. *Hoc eſt enim omnis homo*,
„ & le plaiſir eſt le but eſſentiel, qui
„ l'atrappe a fait ſon ſalut. „

Les ſuffrages furent partagés ſur cette Comédie; & ſes partiſans même, en rendant juſtice aux beautés de détail, ſe croyoient en droit d'attendre quelque choſe de plus de celui, qui avoit accoutumé le public à tant de chef-d'œuvres.

Ce

propos d'un ſervice qu'il avoit rendu: „Il
„ eſt heureux quand il a fait du bien. Il
„ eſt né pour faire plaiſir, comme *Rameau*
„ eſt né pour faire de la bonne Muſique.„

Ce n'eſt pas avec de l'eſprit qu'on fait des Comédies. *Moliere* ne nous a point laiſſé d'Epigrammes. Mr. de *Voltaire* connoiſſoit peu le monde, & n'avoit jamais eu le loiſir d'obſerver. Un homme qui écrit tout le tems qu'il ne lit pas, & qui ne ſe délaſſe de ces deux occupations que par quelques entretiens, ne réunit jamais dans le même cadre ces phiſionomies diverſes que le ſpectateur aime à étudier. Avec trois ou quatre couleurs, on peut peindre tous les héros de la Tragédie, mais dans l'art de *Terence* & de *Moliere*, elles ſont bien plus multipliées. Eſt-il poſſible qu'une tête philoſophique deſcende aux petits détails de la vie ordinaire? Quiconque a l'eſprit rempli des horreurs du faux zêle, des dangers de l'ambition, des fléaux du deſpotiſme, des malheurs qui mar-

chent à la ſuite d'une adminiſtration foible, ſaiſira mal ces ridicules, qu'il faut montrer aux hommes dans une glace nette, mais qui groſſiſſe un peu les objets ſans les dénaturer.

J. B. Rouſſeau fût plus ſévere encore dans une lettre qu'il publia pleine d'un ſang froid, propre à groſſir ſon parti. C'étoit une eſpèce de Mémoire qui remontoit jusqu'en 1710, & repréſentoit dans un tableau mal colorié, des malheurs & des imprudences, des hardieſſes & des torts. Ces pamphlets allarmant de nouveau la puiſſance qui préſide aux mœurs publiques, occaſionnoient quelquefois d'inutiles précautions, comme celles qu'on prit au ſujet du *Mondain.*

1736. „ Ce badinage, dit il lui même, „ fût compoſé imédiatement après le „ ſuccès de la Tragédie d'*Alzire*. Ce

„ ſuccès anima tellement mes enne-
„ mis littéraires, que l'Abbé *des Fon-*
„ *taines* alla dénoncer cette petite plai-
„ ſanterie à un Prêtre nommé C . . .
„ qui avoit du crédit ſur l'eſprit du
„ Cardinal de *Fleuri*. *Des Fontaines*
„ falſifia l'ouvrage, y mit des Vers
„ de ſa façon, comme il avoit fait à
„ la *Henriade*. L'ouvrage fût traité
„ de ſcandaleux, & l'auteur de la
„ *Henriade* & de *Zaïre*, fût obligé de
„ s'enfuir de ſa patrie. Le Roi de Pruſ-
„ ſe m'offrit alors le même azile qu'il
„ me donna depuis, mais j'aimai
„ mieux alors aller retrouver mes
„ amis dans ma patrie, après avoir
„ fait quelque ſéjour en Hollande. „

Il ſe doutoit ſi peu des ſuites incommodes de cette folie poëtique, que loin d'y mettre aucune prétention, il en faiſoit un ſujet de plaiſanterie.

„ Voici le *Mondain* pour ce qu'il
„ vaut. La petite vie dont il y eſt par-
„ lé vaut beaucoup mieux que l'ou-
„ vrage. Je me mêle auſſi d'être vo-
„ luptueux; mais je ne ſuis pas tout
„ à fait auſſi pareſſeux que ces Meſ-
„ ſieurs dont vous faites ſi bien la
„ critique, qui vantent un ſouper
„ agréable en mourant de faim, &
„ qui ſe donnent la torture pour chan-
„ ter l'oiſiveté. „

La disgrace paſſagere que lui va-
lut cette production fût cauſée par
ces Vers:

Oh que COLBERT étoit un eſprit ſage!
Certain Butor conſeilloit par ménage
Qu'on abolit ces travaux précieux
Des Lyonnois ouvrage induſtrieux.
Du Conſeiller l'abſurde bonhomie
Eut tout perdu par pure économie.
Mais le Miniſte utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir nôtre état.

De tous nos arts il agrandit la ſource;
Et du midi, du levant & de l'ourſe
Nos fiers voiſins de nos progrès jaloux,
Payoient l'eſprit qu'ils admiroient en nous.

Vraiſemblablement le Cardinal de *Fleuri* ne trouvoit pas grand plaiſir à lire l'Eloge de *Colbert*, mais exiler un Poëte pour avoir exagéré peut-être, les talens de ce Miniſtre économiſte, n'étoit-ce pas abuſer de l'autorité? malgré les réflexions de Mylord *Bolynbrocke ſur l'exil*, c'eſt un châtiment, & une peine, qui attaquent à la fois la fortune, la réputation, & la paix de l'ame.

Un des grands points d'accuſation contre Mr. de *Voltaire* étoit, de répandre un nouvel *Eſprit* apellé *philoſophique*. Qu'il nous ſoit permis de ſuſpendre un moment le cours de cette hiſtoire pour examiner ce que c'eſt proprement que cet *Eſprit philoſophi-*

que tour à tour en horreur & en vénération, méconnu ſi ſouvent par l'ignorance & le préjugé, & non moins profané quelques fois par l'impieté & par le vice. Ce n'eſt autre choſe que l'amour de la liberté. Ses ennemis ont tous un intérêt particulier à couper les ailes de cette liberté. Il y a ſurtout une claſſe d'hommes qui veulent être riches, deſpotes, & conſidérés. En tirant un voile ſur la ſource de leurs richeſſes, en cachant les titres qui leur donne l'adminiſtration de l'univers, en ſe revêtiſſant de l'infaillibilité, ils rempliſſent leur triple projet. Mais ſi un homme inſtruit & ami de la vérité, prouve à la crédulité effrayée, que l'ambition ſeule a oſé ſaiſir les rênes du gouvernement, diſtribuer les couronnes, donner même des parties du monde, voilà une foule d'enne-

mis furieux & abhorrant ſans examen celui, qui ne laiſſe voir dans ces prétendus ſouverains que d'heureux uſurpateurs.

D'un autre côté, ceux qui gouvernent voudroient toûjours trouver dans les foibles mortels, des inſtrumens dociles à leur volonté: Le bien-être phyſique des peuples ne peut guères ſe combiner avec les projets des grands. Il eſt plus difficile de plier des hommes éclairés à la néceſſité générale, que de commander à une multitude enchaînée d'exécuter des édits & des ordonnances. Celui qui pour un moment briſant ſes chaînes au risque de voir doubler leur poids, & s'élevant au deſſus de ſes compagnons dit: „ Nos droits ſont „ méconnus ou foulés; quand même „ l'équité toûjours au deſſus des Rois „ ne rapelleroit pas ce contract pri-

„ mitif qui ne fonde leur puiſſance „ que pour aſſurer nôtre bonheur : „ la raiſon veut, que pour la ſûreté „ commune on reſpecte les intérêts „ ſacrés du peuple. Les abus ſont paſ- „ ſagers, mais la deſtruction des états „ qui la ſuit eſt éternelle „ qu'arrive-t-il en écoutant ce hardi défenſeur de la cauſe générale ? La confiance du peuple renait, celle qu'on avoit dans certains agens de la choſe publique diminue, & ceux-ci regrettent alors cette conſolante ignorance, à l'abri de laquelle il eſt ſi doux, de voir encenſer ſes erreurs. Faut-il s'étonner qu'on abhorre des hommes, qui détruiſent l'autel où l'égoïſme & l'ambition immoloient ainſi l'intérêt des particuliers?

Les Apôtres de cet *Eſprit philoſophique* penſent, que la Religion eſt la maniere de rendre à l'auteur de

ſon être l'hommage de ſa réconnoiſſance & de ſon adoration : & comme il n'eſt pas donné au commun des hommes d'aller au bien par la voie la plus droite, le Philoſophe exhorte ſes égaux à choiſir la plus pure & la plus ſimple.

Si ces principes ſont faux, il faut en démontrer l'erreur ; s'ils ſont juſtes, il faut les adopter, & avec leur ſecours expliquer les intentions du premier chef du parti philoſophique, en conſervant leur ſimplicité, & en écartant ce que les paſſions des hommes y ont ajouté.

Voilà l'opinion de Mr. de *Voltaire*, peut-être n'étoit-elle pas tout à fait irrépréhenſible ? nôtre devoir eſt de préſenter fidelement les objets, laiſſant la diſcuſſion à des juges plus éclairés.

Cet exil (la peine de cet *Esprit philosophique*) refroidit quelquesuns de ses amis. Ils croyoient qu'on peut jouïr en paix d'une grande réputation! Madame la Marquise *du Châtelet* leur donna une leçon dans une réponse à Mr. *Berger*. Comme elle fait autant d'honneur à son courage, qu'à l'ami qu'elle défend, nous la rapporterons:

„ Vous donnés, Monsieur des con-
„ seils à Mr. de *Voltaire* dont il n'a pas
„ besoin. Il n'a jamais écrit ni contre le
„ gouvernement ni contre la Religion.
„ Il respecte trop l'un & l'autre. Tous
„ ses ouvrages portent le caractere d'un
„ bon citoyen & d'un chrêtien éclai-
„ ré. Je ne citerai que la *Henriade* &
„ *Alzire*, qui devoient servir de té-
„ moignages de sa façon de penser,
„ & de défense contre les petits ou-
„ vrages qu'on lui attribue, ou qu'on

„ envenime. Votre amitié s'eſt em-
„ portée trop loin; vous auriés dû ob-
„ ſerver un peu davantage que de
„ donner de pareils conſeils à votre
„ ami, c'eſt le ſuppoſer coupable, &
„ riſquer que les gens qui peuvent
„ voir vos lettres, croyent qu'il a
„ mérité les injuſtices qu'il eſſuye. Il
„ attendoit d'une amitié ſage & éclai-
„ rée comme la votre, que bien loin
„ de lui reprocher un badinage inno-
„ cent que ſes ennemis ont aparem-
„ ment falſifié, vous vous éleveriés
„ avec force & avec courage, con-
„ tre la baſſe jalouſie & la ſuperſtition
„ de ceux, qui oſent le condamner.
„ Il n'en ſent pas moins vivement
„ l'intérêt que vous prenés à ce qui
„ le regarde. Vous croyés bien qu'il
„ eſt maintenant à l'abri d'être accablé
„ par la perſécution. En quelque lieu
„ du monde qu'il ſoit obligé de vivre,

„ je ſuis ſûre que vous n'oublierés jamais l'amitié & la conſidération que vous avés pour lui, & que ces deux ſentimens regleront toûjours vos démarches ſur ce qui le regarde. Il vous aime & vous eſtime véritablement. Il faut eſpérer qu'un jour on rendra plus de juſtice dans ſon pays à un homme qui en fait la gloire, ainſi que celle de l'humanité. „

Pendant que ces adverſaires triomphoient de la foibleſſe de ſes amis, & de la crédulité de quelques hommes puiſſants qui le forçoient à chercher un azile au dehors, un Prince étranger, ſur lequel l'Europe avoit déja les yeux, le vengeoit & récompenſoit ſes talens. (*)

(*) En 1736 le *Roi de Pruſſe* alors Prince royal fit commencer à Londres une édi-

„ C'eſt un Prince philoſophe, écri-
„ voit-il, c'eſt un homme, & par con-
„ ſéquent une choſe bien rare. Il n'a
„ que vingt-quatre ans, il mépriſe le
„ trône & les plaiſirs, & n'aime que
„ la ſcience & la vertu. „

Nous ne ſavons rien de ce ſéjour en Hollande où l'exil le conduiſit, ſi ce n'eſt qu'il y publia ſes *Elémens de la Philoſophie de Newton.* 1738. Comment un Poëte peut-il ſe métamorphoſer en Phyſicien, diſoient ceux auquel il en coutoit d'ajouter un nouveau

tion gravée de la *Henriade* avec des vignettes à chaque page ; il honora même cette entrepriſe d'une Préface, & cet honneur ſi rare fût le plus beau dédomagement de ce que le Poëte avoit eu à ſouffrir juſqu'alors. L'avènement du Prince au trône, & les guerres qu'il eut à ſoutenir, empêcherent l'exécution d'un projet ſi glorieux aux arts, mais qui exigeoit de très grandes dépenſes.

laurier à une couronne déja trop chargée au gré de leurs désirs ? Il étoit bien plus court, & surtout bien plus gai, de repeter après *Roy* le Chansonnier, que donnant le ton sur la lumiere

> Son obscur propos
> La replongea dans le Cahos.

On lui reprochoit encore, de vouloir renverser *Descartes* de son pied-d'estal, pour y placer *Newton;* ou de louer le Philosophe françois, comme *la Motte* & *Fontenelles* louoient les anciens. Ses amis même semblerent se réünir à ses détracteurs, mais alloient au but par une voie plus honnête.

> Laisse à CLAIRAUT tracer la ligne
> Du rayon qui frappe tes yeux;
> Armé d'un verre audacieux
> Qu'il aille au cercle radieux

Chercher quelque treizieme ſigne.
Qu'il donne ſon nom glorieux
A la premiere tâche inſigne
Qu'il découvrira dans les cieux.

Toi, d'un aimable délire
Ecoute les tendres leçons;
D'une autre muſe qui t'inſpire
Ne dédaigne point les chanſons,
Quitte ce compas, prens ta lyre;
Je donnerois tout PEMBERTON
Et tous les calculs de NEWTON
Pour un ſentiment de ZAÏRE.

Il répondit avec cette docilité, le luſtre des grands talens:

Un certain Chantre abandonnoit ſa lyre,
Nouveau KEPLER un Télescope en main
Lorgnant le ciel il prétendoit y lire
Et décider ſur le vuide & le plein.
Un Roſſignol du fond d'un bois voiſin
Interrompit ſon morne & froid délire;
Ses doux accens l'éveillerent ſoudain.

A la nature il faut qu'on ſe ſoumette,
Et l'Aſtronomie entonnant un refrain
Reprit ſa lyre & briſa ſa lunette.

1739. Il donna l'année ſuivante la collection de ſes œuvres en quatre Volumes in 8vo. Elles conſiſtoient alors dans la *Henriade*, *l'Eſſai ſur l'Epopée*, *Oedipe*, *Mariamne*, *Brutus*, *Zaïre*, *la mort de Céſar*, *Alzire*, *l'Indiſcret*, *l'Enfant prodigue*, & un Volume de *Mélanges en Proſe & en Vers*. Loin de croire que le public étoit intéreſſé à jouïr de toutes ſes productions, il n'oſa lui préſenter quelques ouvrages diſgraciés tels qu'*Eriphile*, *Artémire*, & même *Adélaïde*. Les auteurs d'*Aſpar*, de *Romulus*, & des *Ayeux chimériques* ne lui avoient pas donné l'exemple d'une pareille ſévérité. (*) Ainſi

(*) Cé n'eſt pas pour la même raiſon qu'il

Ainſi parvenu à plus de la moitié de ſa carriere, il n'avoit pas fait la cinquieme partie de ſes ouvrages; valétudinaire & toûjours perſécuté, il diſputoit le bonheur & la paix, à une foule de maladies & d'ennemis. Peut-être il eſt aſſez curieux de le contempler à l'âge de quarante cinq ans. Il ne connoiſſoit la cour, que par les ordres ſévéres qui avoient puni les écarts de ſon imagination; le monde, que par ſes inconſéquences. Les honneurs littéraires, & la paix qui vaut mieux, fuyoient devant ſes pas; l'opinion publique flottoit encore entre lui & ſes ardens perſécuteurs. A cette époque il avoit cependant beaucoup fait pour ſa gloire, mais presque rien pour ſon bonheur. Que

n'y fit pas entrer l'hiſtoire de Charles XII. elle étoit imprimée à part.

d'orages grondoient à chaque inſtant ſur ſa tête! Quelle laborieuſe & pénible exiſtence! Mémoires faux mais adroitement tournés, Libelles calomnieux, mais propres à ſéduire; Chanſons inſultantes; mais igénieuſes; indécentes Parodies; Ecrits anonymes, Embuches ſecretes, Délations empoiſonnées, Ouvrages défigurés, Commentaires malins, voilà ce qui marque les époques de la vie d'un homme, dont les Muſes de l'Epopée, de l'hiſtoire & de la Tragédie, avoient tour à tour avoués les travaux & annoncé les ſuccès.

1739. Cette même année vit éclore des Satires révoltantes. Nous n'oſons tirer ces archives d'horreur du juſte oubli où elles ſont plongées. Elles apprenent à quel point la paſſion aveugle rapproche les eſprits les plus ſublimes de la lie des hommes. J. B.

Rouſſeau étoit un grand Poëte; *des Fontaines* un Critique judicieux; *St. Hyacinte* un Littérateur éclairé; & ces mêmes hommes cependant, oubliant ce dont ils ſont comptables à leur ſiècle, deviennent les échos des bruits les plus abſurdes & les plus calomnieux; les truchemens des deux paſſions les plus aviliſſantes, l'envie & la haine; & ſe confondent dans la populace de ces hommes vils, qui vendent leur plume & leur ſuffrage, au miſérable parti qui daigne les encourager.

Ces Libelles ſi dignes de mépris, mélanges odieux de factums, de chanſons, de lettres, de mauvais Vers, n'avoient pas même cette gaité qui ſurprend à l'honnête homme un ſourire, que tout en ſe le reprochant, il accorde quelques fois à ces oeuvres clandeſtines, lorſqu'elles ont

au moins le mérite de l'esprit, & l'art d'amuser la curiosité.

Si le lecteur désire de remonter à la source de ces démêlés littéraires, voici les faits.

Rousseau qui portoit dans le pays étranger la peine de ses talens, jouïssoit, comme nous l'avons déja dit, d'une réputation que les siècles futurs augmenteront encore. Son jeune émule en 1713. le consulta sur une Ode. La multiplicité des corrections déplait dans un âge, où des idées extraordinaires paroissent des beautés neuves. *Rousseau* quelques années après corrigea la *Mariamne de Tristan*, & la présenta aux Comédiens françois, après la chûte de celle de Mr. de *Voltaire*. La circonstance parut à ce dernier peu délicate; il s'en ressouvint en faisant le *Temple du goût*. Depuis ce moment les torts devien-

nent égaux des deux côtés, & à travers le nuage épais d'Epigrammes, de reproches, & de mauvais procédés, on n'apperçoit plus ni l'honnêteté, ni la décence. D'ailleurs Mr. de *Voltaire* manquoit d'adresse en attaquant les Vers de *Rousseau:*

„ Il me méprise écrivoit-il à Mr. „ *de Linant*, parceque je néglige quelques fois la rime, & moi je le mé„ prise parcequ'il ne sait que rimer. „

On perd la confiance du public impartial quand on juge ainsi; & Mr. *d'Argens* a eu très grande raison de dire, que lorsque l'auteur de la *Henriade* blâme les mœurs de son ennemi, il ne fait que repeter l'arrêt du Parlement: mais que lorsqu'il traite ce Poëte de rimailleur, il n'est pas à coup sûr autorisé d'une décision du Parnasse. Lui reprocher qu'il étoit le fils d'un Cordonnier, décele trop

de paſſion. Il racontoit un jour devant un homme d'eſprit, que ſon valet de chambre parent de *Rouſſeau*, lui demandoit ſouvent excuſe des mauvais Vers de ſon couſin. Etoit-il d'une naiſſance auſſi commune repliqua celui qui l'écoutoit ? Quoi vous ne ſavez pas qui étoit ſon pere? Non en vérité, je le croyois fils de *Pindare* ou d'*Alcée.* Au reſte ne prenons jamais à la lettre ce que diſent les Poëtes les uns des autres, ou convenons en gémiſſant, que l'eſprit eſt le plus funeſte des maux renfermés dans la boëte de Pandore.

Des tableaux bien plus conſolants, vont enfin repoſer nos yeux; & à une ſeule éclipſe près, qui doit encore obſcurcir pour un inſtant ſa brillante carriere, nous verrons ſes travaux y répandre d'année en année un nouvel éclat; ſes enne-

mis n'élever plus qu'une voix impuiſſante, & ſe faire entendre à peine de quelques Littérateurs iſolés, cherchant encore dans l'honneur de le combattre, la gloire que leur enlevoit le refus de ſon ſuffrage.

Un Prince qui vouloit joindre au 1740.
génie, (don précieux que la nature s'eſt reſervée avec trop d'économie peut-être) les connoiſſances ſolides que l'on acquiert avec tant de peine, avoit médité les dogmes politiques d'un Ecrivain, dont on a ſouvent abuſé. Ce Prince combattit des maximes que les paſſions adopteroient trop aiſément; & il chargea Mr. de *Voltaire* (moins verſé que lui dans ces ſortes de matieres, mais plus habitué à la pureté du ſtile) de faire diſparoître ces petites inexactitudes, qu'on tranſporte toûjours dans une langue étrangere.

(*) „ J'ai en main un manuſcrit „ ſingulier, compoſé par un des hom- „ mes des plus conſidérables de l'Eu- „ rope. C'eſt une eſpèce de refutation „ du Prince de *Machiavel*, chapitre par „ chapitre. L'ouvrage eſt nourri de „ faits intéreſſants & de reflexions „ hardies, qui piquent la curioſité du „ lecteur, & qui font le profit du Li- „ braire. Je ſuis chargé d'y retou- „ cher quelque petite choſe & de le „ faire imprimer. J'enverrai l'exem- „ plaire que j'ai entre les mains, à „ condition que vous le ferés copier „ à Bruxelles, & que vous me ren- „ verrés mon manuſcrit; j'y join- „ drai une Préface, & je ne vous de- „ manderai d'autre condition, que de „ le bien imprimer, & d'en envoyer

(*) Lettre du 1. Juin 1740 datée de Bruxelles, où ſe trouvoit alors Mr. de *Voltaire*.

„ deux douzaines d'exemplaires, ma-
„ gnifiquement reliés en maroquin, à
„ la Cour d'Allemagne qui vous fe-
„ rai indiquée. Vous m'en ferés relier
„ auffi deux douzaines en veau; mais
„ je voudrois que le Machiavel, foit
„ en italien foit en françois, fût im-
„ primé à côté de la refutation, le
„ tout en beau caractere & avec gran-
„ de marge. „

Après avoir foigné l'édition de cet ouvrage, Mr. de *Voltaire* alla à *Berlin* faire fa cour au Roi. Il y accompagna le Comte de *Podewils*, Envoyé extraordinaire de la Cour de Pruffe auprès des Etats généraux; & fût reçu avec cette précieufe affabilité, le don le plus flatteur que les Princes puiffent faire aux ames délicates & élevées. 1740.

Le Roi avoit donné ordre qu'on lui préparat dans fon Palais l'aparte-

ment qu'y avoit occupé Mr. de *Maupertuis*, lorsque choiſi dans ſa patrie pour faire des obſervations dans le Nord, il s'arrêta à la Cour de *Berlin.* Mr. de *Voltaire* alla dabord à *Mon-Bijou*, pour avoir l'honneur d'être préſenté à la Reine Mere. Il en reçut l'accueil le plus diſtingué, & fût même admis à la table de cette Princeſſe. Le lendemain le Roi lui donna audience à *Charlottenbourg*, & honorant le génie & les talens dans ſa perſonne, mit au nombre des diſtinctions qu'il daigna lui marquer, le ſpectacle d'un combat ſimulé, que quelques Eſcadrons des Gardes & des Houzards exécuterent dans les environs du Château. Cette eſpèce de fête militaire ſe termina par un magnifique repas de plus de ſoixante couverts, dans lequel il fût placé à côté de Mr. le Marquis de *Valori*,

Miniſtre de la Cour de France ; le ſeul de tout le corps diplomatique qui eut été invité ce jour là, exprès pour faire honneur à l'homme célébre qu'on vouloit diſtinguer.

Des ennemis de Mr. de *Voltaire* s'empreſſerent de répandre, que les derniers inſtants de ſon ſéjour à *Potzdam* lui avoient valu quelque chagrin. La lettre que le Roi écrivit à Madame la Ducheſſe de Brunsvic ſa ſœur, prouve quelle confiance on doit à ces nouvelliſtes.

„ Celui qui aura l'honneur de vous
„ préſenter cette lettre, eſt Monſieur
„ de *Voltaire;* qui eſt ſi connu, &
„ dont la réputation eſt ſi bien fon-
„ dée, que tout ce que je pourrois
„ vous en dire ſeroit ſuperflu. Vous
„ pouvés compter que l'Auteur de la
„ *Henriade* eſt un honnête homme;
„ que l'Architecte du *Temple du goût*

„ *& de l'amitié* en connoît tout le prix;
„ que l'Auteur de la *Philoſophie de*
„ *Newton* eſt profond; que celui qui
„ a compoſé vingt Tragédies eſt un
„ bon connoiſſeur des hommes, . .
„ . . . .
„ . . . . Vous ferés bien, ma chere
„ ſoeur, de tirer parti de l'occaſion
„ qui vous offre de ſi merveilleux
„ talens. J'envie à *Voltaire* le plaiſir
„ dont il va jouïr „ &c. &c.

Quand on ſait honorer ainſi le génie, on ne risque pas d'être confondu parmi

ces Rois inſenſibles,
Dont les trônes inacceſſibles
Furent fermés aux doctes voix:
Ils n'avoient point fait de Virgiles,
La mort plongea leurs noms ſtériles
Dans la populace des Rois.

A ſon retour en France, il s'occu-pa de la repréſentation d'une Tragé-die nouvelle qui avoit déja paru avec ſuccès ſur un Théatre de Province, mais dont le ſujet ſeul offroit des dif-ficultés à un Cenſeur ombrageux. Le zêle infatigable & la conſtante amitié de Mr. le Comte *d'Argental* en triompherent, & la pièce fût donnée ſur le Théatre de la Nation. Elle ex-cita cependant une forte rumeur par-mi des perſonnes, qui ſe croyent obli-gées par état à outrer quelques fois les précautions. 1741. 1742.

Le Cardinal de *Fleuri* fit dire à l'Auteur, qu'il étoit aſſez riche pour faire à la tranquilité publique le ſacri-fice de ce moment de gloire : & l'a-mour propre docile de celui-ci, ſe tut devant les fauſſes allarmes du gou-vernement. Dix ans après, cette même Tragédie reparut avec non

moins d'éclat; & l'on adopta alors le jugement du ſavant Pontife *Benoit XIV.* qui écrivoit: *Settimane, ſono ci fu preſentata di ſua parte, la belliſſima Tragedia di Mahomet, la quale legemmo con ſummo piacer.* Ce Prince de l'Egliſe, dont tant d'Abbés *Refutateurs* méconnoiſſoient la modération & les profondes lumieres, auroit-il compromis l'anneau du pêcheur, s'il avoit ſoupçonné dans cette Tragédie des ſentimens repréhenſibles? Un homme d'eſprit a dit que ſi *Mahomet* eut paru du tems de la Ligue, cette pièce eut ſauvée la vie à *Henri III.* & à *Henri IV.* Parmi les critiques de toute eſpèce qui l'attaquerent, on diſtingua les défenſeurs de ce fameux Prophete. Cet homme, diſoient-ils, auſſi illuſtre qu'extraordinaire pour ceux qui aiment la vérité, leur eſt préſenté comme un empoiſonneur,

travaillant plusieurs années à faire commettre un paricide, & jouant le rôle d'un séducteur odieux. Que diroit-on, si *Racine* avoit dépeint *Mithridate* fuyant devant les Romains, & *Brutus* vendant son pays au despotisme? Le Marquis *d'Argens*, dont nous empruntons ces idées, les appuyoit d'une autorité bien plus victorieuse. Nous oserons remarquer cependant, que si *Mahomet* n'a été, ni un empoisonneur ni un paricide, aumoins il a étrangement profité de son empire sur les esprits, & de leur docile crédulité.

Mérope dont le sujet ne pouvoit al- 1742.
larmer aucun parti, réunit tous les suffrages. On raconte que quelques années auparavant, Mr. de *Voltaire* laissa un jour *la Nouë* dans son cabinet avec cette Tragédie, qu'il lui avoit donné à lire. Ce Comédien en défa-

prouva le plan, & en traça un autre. De retour chez lui, l'Auteur trouva la leçon, *& en fût si choqué*, dit le conteur d'anecdote, *qu'il prit le parti de garder sa pièce pendant cinq ans*. Cette déférence est aussi difficile à croire que la présomption de *la Nouë*, homme modeste, & que plusieurs succès dans la carriere dramatique n'avoient point ridiculement enflé. (*)

C'est

(*) La vraie raison, c'est que les Comédiens avoient refusé la pièce en 1738, parcequ'elle ressembloit trop à l'*Amasis* de *la Grange* qu'on voyoit encore alors, & qu'on n'acheveroit peut-être pas aujourd'hui. L'Abbé de *Voisenon* l'ayant appris, court au Théatre, ouvre les yeux de l'*Aréopage* comique sur les beautés de *Mérope*, & le force à revenir sur un jugement précipité. Le succès récompensa le zêle de l'amitié, & couronna le talent du Poëte.

C'eſt à la prémiere repréſentation de *Mérope*, que commença l'uſage de demander à voir l'Auteur. Il fût préſenté au public, par la *Melpomene* du tems, Mlle. *Dumenil*. Pourquoi une diſtinction ſi flatteuſe & ſi propre à créer les talens, a-t-elle été depuis ſi ſouvent proſtituée? & pourquoi a-t-on mis aujourd'hui les Auteurs dans la néceſſité de s'y dérober?

Perſonne n'ignore la maniere touchante & ſublime avec laquelle Mademoiſelle *Dumenil* rendoit le rôle de *Mérope*. Mr. de *Voltaire* cependant avoit donné tant de ſenſibilité à cette mere, que l'Actrice même la plus parfaite, lui laiſſoit encore quelque choſe à deſirer. Comme il lui reprochoit un jour, de ne pas mettre aſſez de chaleur dans ſes invectives contre *Poliſonte*, „ Il faudroit (lui

„ dit cette célébre Actrice un peu im-
„ patientée) avoir le D . . . au corps
„ pour arriver au ton que vous vou-
„ lés me faire prendre. Et vrai-
„ ment oui, Mademoiselle c'eſt le
„ D . . . au corps qu'il faut avoir pour
„ exceller dans tous les Arts; ſans le
„ D . . . au corps on ne peut être ni
„ bon Poëte ni bon Comédien. „

Quoique les Italiens revendiquent en faveur du Marquis *Maffei* les beautés de la *Mérope* françoiſe, il nous ſemble qu'il ſuffit de lire les deux pièces, pour rendre à chacune ce qui lui appartient. Les très ſingulieres réflexions d'un Comte de *Cataneo* en laiſſeront appercevoir les différences. (*)

(*) Le Comte de *Cataneo* avoit quelques connoiſſances aſtronomiques, il a demeuré long-tems à *Arcangel* pour examiner la figure de la terre. Nous avons de lui trois

„ Rien n'eſt plus vrai, que ce que
„ vous dites à la page 389. Tom. V.
„ *L'amour eſt la paſſion la plus théatra-*
„ *le de toutes.* Il faut ſeulement qu'il
„ ſoit bien placé & qu'il ne paroiſſe
„ qu'à-propos. Je vais plus loin en-
„ core, & je ne borne pas cet amour
„ à l'union des deux ſexes: je lui don-
„ ne une plus grande étendue. L'a-
„ mour envers Dieu, c'eſt ce qui fait
„ la Religion; l'amour envers la pa-
„ trie, c'eſt ce qui fait la Politique;
„ l'amour envers nos ſemblables, par
„ eſtime, par intérêt & par récon-
„ noiſſance, c'eſt celui-ci qui embraſ-
„ ſe toute la morale. Or ſi vous me

---

petits Volumes imprimés à Berlin en 1756. On y trouve ſept lettres à Mr. de *Voltaire,* ſur l'Hiſtoire, la Métaphyſique, la Morale, la Religion, la Poëſie. On croit, après les avoir lues, que Mr. le Comte de *Cataneo* pouvoit être un grand Aſtronome.

„ permettiés d'hazarder un mot, je
„ vous dirois que toute ſorte d'amour,
„ c'eſt à dire toute paſſion, reçoit une
„ détermination particuliere de cha-
„ que nation. On n'aime pas tout à
„ fait en France comme en Italie; &
„ bien moins aime-t-on aujourd'hui
„ comme on aimoit à Rome du tems
„ d'*Auguſte*, & en Grèce du tems de
„ *Pericles*. C'eſt ce que vous remar-
„ qués vous même au Tom. I. pag.
„ 297 & 301. *La raiſon & la paſſion*
„ *ſont partout les mêmes, mais elles s'ex-*
„ *priment partout diverſement.* Peut-
„ être la maniere de donner des en-
„ fans, a-t-elle été toûjours la mê-
„ me partout, mais ce n'eſt point de
„ l'amour cela. J'oſerai même vous
„ dire que c'eſt le principal défaut des
„ *Lettres perſannes* & des *Péruviennes*.
„ Ah Monſieur! on n'aime pas à *His-*
„ *pahan* ni au *Perou* comme en Fran-

„ ce. On aime partout, mais ce n'eſt „ pas de la même façon. Or c'eſt la „ façon convenable au pays & au gé- „ nie de la nation qui doit regner dans „ les pièces de Théatre. „

C'eſt pour la premiere fois que Mr. 1743.
de *Voltaire* avoit aſſiſté à ſa gloire; & l'eſpèce d'enthouſiasme que le public lui témoigna, lui fit prendre la ferme réſolution de ne plus s'expoſer à des voyages involontaires. Le ſecond qu'il fit à *Berlin* vers la fin de cette année, fût tres agréable. Les papiers publics lui donnerent un but politique. Une phraſe du *Commentaire hiſtorique* feroit penſer, que ce n'étoit pas tout-à-fait un faux bruit. „ Il rendit dans ce voyage au Roi „ ſon maître, un ſignalé ſervice, com- „ me nous le voyons par la corre- „ ſpondance de Mr. *Amelot*, Miniſtre „ d'Etat; mais ces particularités ne

„ ſont pas l'objet de nôtre *Commen-*
„ *taire.* „

A ſon retour à *Paris* il reçut un brevet d'*Hiſtoriographe de France*, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle.* Il eſt vrai que ſes prédeceſſeurs avoient presque réduit cette place à un titre honorifique, mais elle n'en eſt pas moins importante, lorsque ceux auxquels on la confie, ſont les fideles Annaliſtes de l'Empire, & ſe rendent digne du ſecret de l'Etat.

Pour mériter la grace qu'il venoit d'obtenir, (*) il écrivit la *guerre de 1741.* ouvrage un peu précipité, qui offroit trop de détails agréables pour ne pas trahir ſa plume élé-

(*) Vraiſemblablement auſſi pour ne pas s'expoſer aux reproches faits à Meſſieurs *Racine* & *Boileau*, *dont on n'avoit d'autre proſe* diſoit-on, *que leurs quitances au tréſor royal.*

gante & facile, mais trop négligé, pour qu'on pardonnat ſes erreurs en faveur des graces de la narration.

Il étoit alors avec cette belle Madame *d'Etioles*, depuis Mad. la Marquiſe de *Pompadour*. Cette femme qui fit du poſte où la fortune & l'amour l'avoient élevée, une place importante pour l'Etat, rendit ſa faveur utile au premier Poëte de la nation. La Cour ordonna des fêtes pour le mariage du Dauphin avec l'Infante d'Eſpagne; il fût chargé de l'Opéra, & choiſit pour ſujet une Princeſſe de Navarre; un Fermier général (*) y mêla quelques Arriettes, & le célébre *Rameau* mit le tout en muſique. Les détracteurs de Mr. de *Voltaire* ont tiré trop d'avantage des défauts de cette pièce; lui 1744.

(*) Mr. de la Popeliniere.

même s'eſt exécuté de ſi bonne grace, que tout ce que la critique ajoute devient hors d'œuvre.

„ J'ai fait une grande ſottiſe de „ compoſer un Opéra ; mais l'envie „ de travailler pour un homme com- „ me *Rameau* m'avoit emporté. Je ne „ ſongeois qu'à ſon génie, & je ne „ m'apercevois pas que le mien (ſi „ tant eſt que j'en aye un) n'eſt point „ fait du tout pour le genre lyrique; „ auſſi je lui mandai il y a quelques „ tems, que j'aurois plutôt fait un „ Poëme épique, que je n'aurois rem- „ pli des canevas. Ce n'eſt pas aſ- „ ſurément que je mépriſe ce genre „ d'ouvrage. Il n'y en a aucun de „ mépriſable; mais c'eſt un talent, qui „ je crois me manque entierement. „ Peut-être qu'avec de la tranquillité „ d'eſprit, des ſoins, & les conſeils „ de mes amis, je pourrai enfin par-

„ venir à faire quelque choſe de moins
„ indigne des talens de nôtre *Or-*
„ *phée.* „

Il eſt bien peu de grands hommes qui ayent été tout ce qu'ils pouvoient être, a dit Monſieur *Ducis:* Mais beaucoup euſſent été plus qu'ils ne ſont, s'ils n'avoient pas fait tout ce qu'ils ont fait.

Un ouvrage médiocre d'un homme célebre contient toûjours des beautés, qui devroient ajouter à ſa gloire, comme elles ajoutent à la maſſe d'idées heureuſes dont nous jouïſſons. Il arrive cependant au contraire, que non ſeulement on ne lui fait aucun gré de ce nouveau préſent à la Littérature, mais que même on retranche encore de ſa renommée, en raiſon des endroits foibles de ſa nouvelle production. Si *Boileau* n'avoit point fait de Satyre ſur *l'Equivoque*, d'Epî-

tre ſur *l'Amour de Dieu*, & d'Ode ſur *la priſe de Namur*, nous aurions cent beaux Vers de moins, & lui un degré de réputation de plus. On voit au reſte, que c'eſt par reſpect pour la mémoire de Monſieur de *Voltaire* que nous n'appliquons point ces principes aux *Annales de l'Empire*, à la pluspart de ces Comédies, & entre autre à cet Opéra, en récompenſe duquel Madame d'*Etioles* obtint alors le don gratuit d'une charge de Gentilhomme ordinaire du Roi, & peu de tems après, la grace ſinguliere de vendre cette place, & d'en conſerver le
1745. titre les privileges & les fonctions. C'eſt ce qui donna lieu à ce petit madrigal.

Mon HENRI QUATRE & ma ZAÏRE
Et mon Américaine ALZIRE
Ne m'ont valu jamais un ſeul regard du Roi.

J'avois mille ennemis avec très peu de gloire;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Il avoit eu déja cependant une pension du Roi de deux mille Livres, & une de quinze cents sur la casset-te de la Reine, mais il n'en avoit jamais sollicité le payement.

Par réconnoissance pour ces nouvelles faveurs, il chanta *la bataille de Fontenoi*. Cinq éditions enlevées dans huit jours étoient un succès trop extraordinaire, pour qu'on ne s'efforçât pas de le ternir. Tandis que les amis de sa gloire répandoient ce Poëme, les jaloux de leur côté distribuoient cette Epigramme:

Lorsqu'on veut en dépit des loix
Griffonner des Vers à la hâte,
Qu'en arrive-t-il? on les gâte

Autant qu'on les change de fois.
Mais ici ce n'eſt pas de même;
Chaque nouvelle Edition
Avec une viteſſe extrême
Ne court qu'à la perfection.
Eſpérons donc qu'à la centieme,
Graces au critique lecteur,
Et la ſoupleſſe de l'Auteur,
Nous pourrons voir un beau Poëme.

On a ſouvent loué *Despréaux* pour avoir rémis ſans ceſſe ſes ouvrages ſur le métier, & les avoir rendus de plus en plus dignes de l'œuil ſévere du public: Ici l'envie mal adroite trouve la matiere d'un reproche, dans ce qui depuis *Horace* jusqu'à nous, a toûjours fait le ſujet d'un éloge.

On parodia le Poëme de *Fontenoi* ſous le titre *des Héros modernes*, c'eſt à dire qu'on ſubſtitua les noms de quelques braves ſoldats, à ceux des Officiers diſtingués que l'Auteur avoit

transmis à la poſtérité. Le ſujet de cette Parodie étoit miſérable. La bravoure & le courage du ſoldat ne méritent-ils point des Eloges, comme l'intelligence & le ſang froid de ſes chefs ? On répandit auſſi des *Réflexions* dont une attaque ce Vers :

C'eſt là ce fier Saxon, qu'on croit né parmi nous.

„ N'eſt ce pas que quoique Mr. le „ Marechal de Saxe ſoit Saxon, il „ n'y paroît pas, & qu'il a tout à „ fait cet air françois ſans lequel, com- „ me dit le Marquis du *François à* „ *Londres*, un homme eſt à jetter par „ les fenêtres ? En vérité je ne con- „ nois rien au delà que le bon mot „ de ce Gascon de joyeuſe mémoire, „ qui à Londres dans un Bal, trou- „ voit que Charles II. ne danſoit „ pas mal pour un étranger. „

Mr. de *Voltaire* a voulu dire ſans doute, que le zéle avec lequel le Marechal de Saxe combattoit pour la France, faiſoit penſer qu'il l'avoit adoptée pour patrie. Mais peut-être falloit-il éviter tout ce qui peut rapeller ces ridicules préférences que les nations ſe donnent les unes ſur les autres.

1746. Il remplaça l'année d'après, le Préſident *Bouhier* à l'Académie françoiſe. On eſt ſurpris de voir l'auteur de tant de chefs-d'œuvres, obligé de préparer ſon entrée dans ce corps illuſtre, par ces démarches qui ſemblent jetter quelques doutes ſur la légitimité des droits du candidat. Il eſt vrai qu'on auroit dû s'attendre à un peu plus d'empreſſement, pour admettre le plus grand Littérateur du ſiècle. Mais que de raiſons ſe pré-

ſentent, pour excuſer les lenteurs de l'Académie!

Mr. de *Voltaire*, alors au plus haut période de ſa gloire, avoit armé tout à la fois les ſerpens de l'envie, & la vengeance de quelques Auteurs ſatiriques. Plus de vingt Libelles ſortis des preſſes de la Hollande, alloient combattre les Lettres du Pape *Benoit XIV* & celles du Philoſophe couronné, ſi juſtement nommé *le Roi bienfaiſant*. La Cour de France, qui avoit attendu jusqu'alors pour verſer ſes bienfaits ſur Mr. de *Voltaire*, venoit de réparer par une double grace, l'eſpèce d'oubli, auquel ſa jeuneſſe imprudente l'avoit forcée. (*)

(*) Place d'Hiſtoriographe de France, & celle de Gentilhomme ordinaire du Roi.

La cabale opposa à cette derniere faveur la misérable scène du *triomphe poëtique* qui donna lieu à une autre scène plus désagréable encore, où l'extrême sensibilité de Mr. de *Voltaire* l'égara sur le choix des moyens qui devoient faire taire ses ennemis.

C'est au milieu de ces crises fréquentes que l'Académie devoit prononcer; & après avoir longtems résisté à son penchant, elle saisit la premiere occasion que les circonstances offrirent, & s'associa à la gloire & aux travaux de cet homme célébre.

Une lettre qu'il écrivit alors au Pere *de la Tour*, Jesuite, fit dire qu'il s'étoit étayé du crédit de la societé contre ceux qui lui reprochoient l'abus de la Philosophie. Il est vrai que vers ce tems, les obscurs auteurs des *nouvelles Ecclésiastiques* attaquerent le Pape, pour avoir gratifié de plusieurs mé-

médailles l'auteur de *Mahomet*, & celui-ci ſur ſa liaiſon politique avec les Peres de la Compagnie de Jeſus. Il répondit, „ que comblé des graces „ du Roi, attaché à ſa perſonne ſa- „ crée, chargé d'écrire ce qu'il fait „ de glorieux & d'utile pour la patrie; „ il tachera pour remplir cet emploi, „ dont il eſt uniquement occupé, de „ mettre en pratique les inſtructions „ qu'il a reçues parmi eux, & que „ ſi les regles d'éloquence qu'il y a „ apriſes ſont effacées de ſon eſprit, „ le caractere de bon citoyen ne „ s'effacera jamais de ſon cœur. „

Il eſt le premier qui ait traité une queſtion de Littérature, au lieu des fades complimens que ſes prédeceſſeurs n'avoient pas encore eu le courage d'épargner à l'Académie & au public.

Le diſcours du grand *Corneille* n'étoit qu'une faſtueuſe appréciation de

ſes propres talens, & une longue hyperbole ſur ceux du Cardinal de *Richelieu.*

Racine étoit ſi mécontent du ſien, qu'il n'a jamais voulu permettre qu'il fût imprimé. On a fait ſur celui de *Boileau* l'Epigramme ſuivante:

Boileau nous dit dans ſon écrit
Qu'il n'eſt pas né pour l'éloquence;
Il ne dit pas ce qu'il en penſe,
Mais je penſe ce qu'il en dit.

Crébillon a oſé réciter ces Vers:

Mais quel éclat nouveau tout à coup m'environne!
Sommes nous ſur l'Olympe ou dans le champ de Mars?
Quel charme vient d'unir ſous mêmes étendars
Les enfans des neuf ſoeurs aux enfans de Bellone?
Pourpres, myrthes & croix, Mars, Neptune & Themis,

Tout se confond ici, s'allie & s'humanise;
Sans orgueil avec moi le Héros fraternise,
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'amis.

Un anonyme s'empressa de publier *ses reflexions* sur le remerciment de Mr. de *Voltaire* à l'Académie françoise. Elles sont fort longues, & le Critique auroit voulu un discours *assorti aux circonstances*, dans lequel l'Auteur se *piquant de sensibilité & d'amitié eut développé ces vertus qui ne peuvent pas être bien pures & bien solides sans la réconnoissance.* 1746.

C'est du zéle, de la docilité, de l'amour du travail, & non précisement de *l'amitié* qu'il faut porter dans ce sanctuaire des muses; & l'on peut exprimer sa gratitude, sans répéter ces éloges fastidieux, qui

embaraſſent ceux auxquels ils s'adreſſent, ſans rien aprendre à ceux qui les écoutent.

Un autre diſcours, ſuppoſé avoir été *récité à la porte de l'Académie*, écrit quelque tems auparavant par un de ces hommes, qui s'efforcent d'échapper à l'oubli à la faveur d'un nom illuſtre, trouva Mr. de *Voltaire* trop ſenſible. Les perquiſitions pour connoître les colporteurs de cette feuille calomnieuſe, en multiplierent les copies à l'infini. Il ſoupçonna aſſez mal à propos un violon de l'Opéra, très étranger aux manœuvres & aux querelles littéraires, d'avoir répandu le *diſcours attribué au Directeur*. L'Auteur du *Factum* dit aſſez plaiſament: „ Un violon de l'Opéra ne connoît „ guères les auteurs, que par leurs „ chûtes ou par leurs ſuccès ſur ce „ Théatre, & le *Temple de la gloire*

„ s'étoit écroulé trop ſubitement, pour „ donner le tems à *Travenol*, de faire „ attention à celui qui l'avoit élevé. „ Cependant la juſtice, avec ſon tumultueux appareil, deſcendit chez un vieillard plus qu'octogénaire, & ne trouva rien dans les papiers de ſon fils, qui put juſtifier la démarche que Mr. de *Voltaire* avoit ſollicitée. L'Abbé *d'Olivet*, connoiſſant les ſuites d'un ridicule public, prit la voie la plus courte pour l'épargner à ſon nouveau confrere, & on termina dans l'obſcurité une affaire, qui auroit dû y reſter à jamais.

Il oublia ces petits déſagrémens 1747. en faiſant *Zadig*, Roman d'un genre tout à fait neuf. Sous l'apparence de la frivolité, ſes opuſcules couvrent toûjours des vuës philoſophiques, & nous remarquerons à ce ſujet, qu'il n'a pas compoſé un ſeul ouvrage unique-

ment pour montrer de l'esprit. Ma-
„ dame de *Lambert*, écrivoit Mr. de
„ *la Motte*, n'a point eu de commen-
„ cement, il n'a point eu d'enfance, &
„ s'est montré à nous tout fait & tout
„ formé. „ Peut-être pourroit-on écri-
re le contraire du Chantre de *Hen-
ri*, & n'en pas faire un moins bel élo-
ge. Ses ouvrages ont toûjours ac-
quis un nouveau degré de mérite.
Inépuisable d'ailleurs pour les gen-
res, cette continuelle réproduction
est un phénomene d'une nouvelle
espèce. *Fontenelles* après *les mondes*,
Piron après la *Métromanie*, *Gresset*
après le *Méchant*, ne sont pas montés
d'une ligne dans l'opinion publique,
mais Mr. de *Voltaire* a remplacé le
feu de la Poësie qui diminuoit (car
il ne s'est jamais éteint) par des ou-
vrages en Prose, ou il a créé pour
la raison un nouveau langage, & a

donné à la morale même un ton séducteur.

Il sembloit depuis quelque tems avoir abandonné la scène; il y reparut dans *Semiramis*, pièce souvent critiquée mais toûjours aplaudie pour la beauté de la versification. L'ombre de *Ninus* (*) trouva les connoisseurs rebelles à tout ce qu'on pouvoit alleguer. „ Quelque détour que vous „ preniés pour cacher le nœud de „ cette Tragédie, lui disoit un des „ plus célébres, ce n'est pas moins „ l'ombre de *Ninus*, c'est cette om-

(*) *Ninias* paroît sous un nom emprunté. Si ce que raporte l'histoire est vrai, le déguisement étoit inutile. „ *Semiramis* ressembloit si fort à *Ninias* son fils, qu'après la mort du Roi son époux elle s'habilla en homme & s'offrit au Grands du royaume, sous le nom de *Ninias*. „ Elle gouverna pendant quarante années, sans que cette utile imposture fût découverte.

„ bre qui inſpire des remords dévo-
„ rants à la veuve du parricide, c'eſt
„ l'ombre qui permet galament à ſa
„ veuve de convoler en ſecondes nô-
„ ces. L'ombre fait entendre du fond
„ de ſon tombeau une voix gémiſſan-
„ te à ſon fils: *Ninus* fait mieux, il
„ vient en perſonne effrayer le con-
„ ſeil de la Reine, & atterrer la ville
„ de Babilone; il arme enfin ſon fils
„ du poignard, dont *Ninias* aſſaſſine
„ ſa mere; il eſt ſi vrai que défunt
„ *Ninus* fait le nœud de votre Tra-
„ gédie que ſans les rêves & les ap-
„ paritions de cette ame errante, la
„ pièce ne pourroit pas ſe jouer. Si
„ j'avois un rôle à choiſir, je pren-
„ drois celui de Revenant.

Mes larmes coulent pour Electre
Je ſuis ſenſible à l'amitié,
Mais le plus héroïque ſpectre
Ne m'inſpire que la pitié.

Le trait le plus piquant contre cette ombre infortunée, eſt échappé au Poëte lui même. La Princeſſe *Azema* qui aimoit *Arſace*, ne ſe doutoit pas qu'*Arſace* & *Ninias* fuſſent la même perſonne. Aprenant que ce *Ninias* cru mort, ne l'eſt point en effet, & qu'il va paroître, elle s'écrie douloureuſement :

. . . . . Tous les morts en cet affreux ſéjour
Pour nous perſécuter reviennent-ils au jour?

Les plaiſants, toûjours avides de ce qui peut féconder leur talent dirent, *que le tombeau de Ninus étoit celui de Voltaire.*

D'autres répetoient ces Vers du Poëte *Roy*, dont la gaité eſt ſouvent un peu lourde:

Si QUINAULT vivoit encor,
Loin d'oser toucher sa lyre
Je ne me ferois pas dire
De prendre ailleurs mon essor.
Usurpateur de la scène
Petit bâtard d'APOLLON,
Attendés que MELPOMENE
Soit veuve de CREBILLON.

Le Théatre de la foire s'empara du sujet sous le nom de *Zoramis*. Veuve du *Carnaval*, elle a pour fils *l'Audace* Officier de Houzards & pour niéce *Zulma*. Le *bon sens* représente le grand Prêtre. Le Parodiste a aussi mis une *Ombre*; elle saisit à la derniere Scène *Zoramis* qui s'approche pour causer avec elle, & lui dit:

Nous voilà réunis pour ne nous plus quitter
Avec moi chez les morts je m'en vais t'emporter
J'épargne un parricide aussi bien qu'un inceste

Ecoutez le bon ſens il vous dira le
reſte.

Le bon Sens.

Qu'ils nous ſauvent d'ennui pour une
bonne ſcène!
A toi même cher Prince ils t'épargnent
la peine
De Deſcendre à tatons dans ce tombeau
fatal
Pour égorger ta mere au lieu de ton
rival.
Ah! pour ne pas tomber dans une er-
reur ſi lourde
Tu devois prendre aumoins une lanterne
ſourde.

Sa raiſon fût toûjours inacceſſible aux conſeils de ceux, qui lui recommandoient une indifférence voiſine du mépris, pour ces caricatures, deſtinées aux ignobles plaiſirs du bas peuple. Ces recommandations pouvoient avoir quelque effet, lorsque de nouveaux *Thespis* jouoient

ces parodies ſur des Théatres ambulants : mais depuis que des Spectacles épurés, devenant les émules des Acteurs de la foire, donnerent avec ſuccès tant de chefs-d'œuvres indignement traveſtis, un Auteur eſt excuſable de voir avec peine ſes héros chamarés de ridicules, les préceptes de la vertu honteuſement déſigurés, & la raiſon dégradée, parler le langage des Halles. Chez les hommes, le dernier point de la grandeur touche à un ridicule ; & pour peu qu'un écrivain adroit renverſe la borne qui les ſépare, les plus nobles ſentimens ſe confondent, l'héroïsme diſparoît, la vertu devient giganteſque, & la plaiſanterie (deſtructrice des talens utiles) remplace les plus nobles penſées par quelques ſaillies, quelques alluſions, enfin par tout ce menu détail de quolibets, d'équivoques,

de chûtes épigrammatiques, qu'on a ſi juſtement apellé l'eſprit des ſots.

Voilà ce que Mr. de *Voltaire* ſupportoit difficilement; & quoique ce genre proſcrit pendant vingt années ſemble renaître parmi nous, nous oſerons dire, que c'eſt une eſpèce de flétriſſure attachée au talent, & qu'on devroit aux *Scarrons* modernes la même indifférence, que celle que leur garde la poſtérité. Mais il faut bien que je vive diſoit l'Abbé *des Fontaines*.

Telles ſont les miſérables ſcènes, qui ont preſque déshonoré plus d'un chef-d'œuvre. Malgré ces honteux traveſtiſſemens, les connoiſſeurs ne refuſeront pas à cette pièce le mérite d'un ſtile toûjours élevé, & ces beaux développemens, ſeuls dignes de la majeſté du cothurne.

1748. *Nanine* vint quelques tems après ſolliciter d'autres ſuffrages. On ne pardonna pas au Comte *d'Olban*, de renvoyer cette Demoiſelle dans ſon village avec les habits d'une payſanne. Souvent la vanité, & quelques fois la raiſon, font abandonner une maîtreſſe infidele, mais comment excuſer, même un premier mouvement, qui reclameroit les dons de la générosité ?

Cette Comédie, ſi remplie d'intérêt, donna lieu à pluſieurs écrits ſur le *comique larmoyant*. Le Roi de Pruſſe, dans une de ſes lettres à l'auteur, a jetté un grand jour ſur cette queſtion.

„ Comme vous n'avés pû réuſſir
„ à m'attirer dans la ſocieté de *la*
„ *Chauſſée*, perſonne n'en viendra à
„ bout. J'avoue cependant que vous
„ avés fait de *Nanine* tout ce qu'on

„ en pouvoit eſpérer. Ce genre ne „ m'a jamais plû. Je conçois bien „ qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui „ aiment mieux entendre des dou- „ ceurs à la Comédie que d'y voir „ jouer leurs défauts, & qui ſont inté- „ reſſés à préférer un dialogue inſipi- „ de, à cette plaiſanterie fine qui at- „ taque les mœurs. Rien n'eſt plus „ déſolant que de ne pouvoir pas être „ impunément ridicule. Ce principe „ poſé, il faut renoncer à l'art char- „ mant des *Plaute*, des *Terence*, des „ *Moliere*, & ne ſe ſervir du Théatre „ que comme d'un bureau général de „ fadeurs, où le public ira apprendre „ à dire *je vous aime*, de cent fa- „ çons différentes. Mon zèle pour la „ bonne Comédie va ſi loin, que „ j'aimerois mieux y être joué, que de „ donner mon ſuffrage à ce monſtre „ bâtard & flaſque, que le mauvais

„ goût de ce ſiècle a mis au mon-
„ de. „

Mr. de *Voltaire* répondoit à cette critique ſévere & judicieuſe, *qu'il n'y a de mauvais genre que celui qui ennuye.*

Tant de ſuccès mirent le ſceau à ſa réputation, & répandirent ſur ſon exiſtence un éclat, qui laiſſoit à peine appercevoir les manoeuvres de ſes ennemis. La maniere dont le bienfaiſant *Stanislas* lui permit de vivre à ſa cour, où il ſe rendit à la fin de cette année, acheva de les déſoler; mais leurs cris & leurs libelles n'arrêtoient pas ſa plume infatigable.

1749. C'eſt à *Lunéville* qu'il fit *Rome ſauvée.* Il l'apelloit *Ciceron vengé. Il eſt bien juſte*, diſoit-il, *qu'on le venge de ce barbare Crebillon, qui le fait parler comme il parle.*

L'ingénieuſe folie apellée *Candide*, repoſoit ſon imagination quand il ſortoit

toit des atteliers de Melpomene. Cet homme universel fournissoit à tous les goûts. Le Roi lui lisoit ses ouvrages; la Cour répetoit ses saillies; les Acteurs de Societé jouoient ses pièces, encore inconnuës au Théatre de *Paris;* Madame *du Châtelet* jouïssoit de sa gloire & de son amitié, & plus sévere que lui même, l'exhortoit à se roidir contre ces hommes indiscrets, qui épuisant son porte-feuille, prenoient ses esquisses, & présentoient au public des tableaux imparfaits. C'est ainsi que *la femme qui a raison* vit le jour: & l'amour de la vérité nous arrache, qu'elle justifioit trop le zèle éclairé de Madame *du Châtelet.*

Plusieurs anecdotes prouvent avec quelle bonté le Roi le traitoit. Ce Prince n'étoit pas plustôt à la Comédie, qu'il auroit voulu voir le dénouement

de la pièce, & paſſer à un autre amuſement. Mr. de *Voltaire*, qui eſperoit que ſes ouvrages pouvoient faire une exception, oſa un jour lui adreſſer un compliment qui finiſſoit par ce Vers :

Vous aimés les plaiſirs, mais vous les aimés courts.

Un autre jour, occupé à faire quelques diſpoſitions ſur le Théatre, au moment où le Spectacle devoit commencer, un Officier tout éſoufflé vint dire, que le Roi attendoit. *Parbleu, Monſieur*, repliqua brusquement Voltaire, *puisqu'il eſt Roi, il eſt bien le maître d'attendre*.

Quand *Emile* parut, le Roi laiſſa percer un peu d'indulgence pour les principes du *Vicaire Savoyard*. Les Jéſuites ardents, allarmés déja de ce penchant à la tolérance, s'empreſſe-

rent de le détruire, & amenerent le Roi à oppofer au *Philofophe genevois* le *Philofophe chretien.* Avant de permettre la diftribution de cet ouvrage, il en adreffa un exemplaire à une Princeffe refpectable par fa piété, fans lui en nommer l'Auteur. Elle répondit que le ftile en étoit très agréable, mais qu'aux hardieffes feules dont il étoit rempli, elle eut aifément reconnu Mr. de *Voltaire*, quand même elle n'eut pas fû qu'il étoit à fa Cour. A la lecture de cette lettre, le Roi vivement piqué fit fur le champ apeller *Voltaire.* Il arriva. *Tiens*, lui dit le Roi, *vois comme on nous traite. Comment? trouver mon livre rempli d'impiétés! Voltaire* ne répond rien, mais fe retournant un moment après il dit à demi voix: *Comment? m'accufer d'avoir fait un ouvrage qui n'eft pas écrit en françois?*

Ce ſéjour de *Lunéville*, marqué par tant de faveurs, fût terminé par des regrets cruels. Cette célebre Marquiſe du *Châtelet*, au milieu de ſa carriere, pleine de ſanté, mourut
1749. à cet âge, ou revenue du preſtige des plaiſirs, & rendu à ſoi-même, on vit pour ſes amis. Cette femme vraiment extraordinaire par l'élévation de ſon eſprit & l'étendue de ſes connoiſſances, n'avoit jamais eu la manie ordinaire de ſon ſexe, trop prompt à revêtir la tournure du nôtre, & à abjurer les agrémens du ſien.

Sa taille élégante étoit au deſſus de la médiocre. Sans être extrêmement jolie, elle avoit une de ces phyſionomies qui animent tout, & ces manieres qui répandent de la grace ſur les plus petits objets. Le portrait qu'en a fait Mr. de *Voltaire*

dans dix Vers eſt d'après nature. (*) On voyoit en effet le compas de *Newton* ſur la toilette d'une petite maîtreſſe. Dédaignant de s'aſſujettir à ces minutieuſes bienſéances qu'avec raiſon on a impoſé pour loi à ſon ſexe, elle embaraſſoit quelques fois les prudes, mais ne ſcandaliſoit jamais la raiſon. Loin d'abuſer de ſa ſupériorité, elle portoit dans la vie ordinaire cette bonhomie précieuſe, qui conſole ceux que la nature ſemble avoir négligés, & raproche le commun des hommes, préférans ſi volontiers le jour doux de l'amitié à l'éclat des grands talens. Que de

(*) Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la préſenter? oh! très-bien, j'en réponds;
Tout lui plait; tout convient à ſon docte génie;
Les livres, les bijoux, les compas les bombons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algebre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la phyſique.

preuves elle donna de cette induſtrieuſe généroſité qui épargne au beſoin jusqu'aux incertitudes des ſollicitations! Vive dans la diſpute, elle ne cédoit qu'à la vérité démontrée; & ſi quelques fois ſon imagination l'emportoit, ſon cœur trouvoit bientôt moyen d'expier ces torts paſſagers; ou s'il lui en coutoit trop de faire le ſacrifice de ſes ſentimens, elle attendoit qu'un médiateur déſintéreſſé rétablit l'équilibre entre elle & ſes amis.

Elle mourut en couche à cinquante deux ans, dans le petit appartement de la Reine. Il falut que ſon cercueil traverſat la ſalle du Spectacle; le brancard ſur lequel il étoit placé, caſſa ſur le Théatre. Cet accident fit dire mille pauvretés, parceque ſur ce Théatre elle avoit joué la Comédie quelques ſemaines auparavant.

Cette perte que Mr. de *Voltaire* ſentit vivement, influa beaucoup ſur le parti auquel il ſe décida. Le Roi de Pruſſe lui propoſoit depuis long-tems de vivre à ſa Cour; il avoit toûjours répondu que les Rois, quelque puiſſants qu'ils ſoient, ne peuvent pas remplacer les tréſors de l'amitié: mais comme celui qui le preſſoit, daignoit mettre la ſienne à la tête de ſes bienfaits, il céda.

Nous voici à l'époque la plus brillante ſans doute de l'hiſtoire de Mr. 1750.
de *Voltaire*. Peut-être une des plus grandes imprudences de ſa vie eſt celle, de s'être laiſſé entrainer ſous le ciel orageux d'une Cour. La plus paiſible ne ſauroit gueres convenir à un homme de Lettres. S'il deſcend aux frivoles occupations des courtiſans, il n'eſt plus rien; s'il s'éleve au deſſus, il armera contre lui le préjugé

tout puiſſant, & l'amour propre humilié. Point de milieu; flatter ou déplaire, être oiſif ou envié, dupe ou martyr. Aux yeux d'un Philoſophe qu'eſt ce que la faveur? où aboutiſſent les préférences paſſageres ſouvent accordées ſans choix & repriſes ſans raiſon? Quel vuide dans les diſcours! quelle inconſéquence dans les actions! quels choix! Des hommes qui ne voyent rien, qui ſentent moins encore, courbés dès leur plus tendre jeuneſſe ſous le joug du deſpotisme, ſe conſolent quelque fois par une feinte careſſe, d'une injuſtice réelle: mais celui qui ſe ſent homme, libre par ſon état, & plus encore par ſes ſentimens, dont le premier des beſoins eſt ſa propre eſtime; qui ſait que les grands accordent aſſez volontiers un ſuffrage ſtérile, mais presque jamais ces ſentimens qui pren-

nent leur ſource dans la confiance & dans l'égalité, un tel homme ne trouve dans leurs douces paroles que de vains ſons, dont ils bercent la vanité de ceux qui les ſervent. Ainſi un Capitaine adroit fait de tems en tems monter ſur le tillac les eſclaves qu'il tenoit enchaînés; & les diſtrait par le ſon des inſtrumens, des ſombres reflexions ſur leur triſte deſtinée. On dira comment réſiſter aux invitations flatteuſes d'un Roi que les talens, le génie, la gloire rendoient le premier Prince du monde? eſprit brillant & vaſte, qui manie en ſe jouant les rênes de l'adminiſtration; dont les rivaux ſont apellés de grands hommes, parcequ'ils imitent une ou deux de ſes qualités. Sans doute, s'il a jamais exiſté un Prince qui dut raſſurer contre les évenemens, c'eſt celui-là; auſſi les intrigues de l'envie

ne purent-elles jamais rien ſur lui, mais elles précipiterent Mr. de *Voltaire* dans des torts, qui otant au Monarque jusqu'au pouvoir de le défendre, lui arracherent des ordres, mitigés encore par la maniere dont il les donna. Mais n'anticipons point ſur les évenemens, & tachons de développer avec impartialité, un des plus ſinguliers morceaux de cette hiſtoire.

1750. Mr. de *Voltaire* partit de *Compiegne* pour *Berlin* le 25. Juin 1750. Ses ennemis feignirent de trouver dans ce départ, une eſpèce d'infidélité à ſa patrie; & ſe conſolerent par des réflexions malignes & des prophéties déſobligeantes, du chagrin ſecret de le voir apellé à la Cour d'un Roi grand homme. Loin de jouïr ſur la route de l'éclat que cet évenement ajoutoit à ſa réputation, il ſe déroboit aux hommages qu'on vouloit rendre

à ſon génie. „ N'imaginés pas, écri-
„ voit-il à Madame *Denis*, que je
„ veuille égaler *Chapelle*, qui s'eſt fait
„ ſans qu'on le ſache, tant de réputa-
„ tion pour avoir été de Paris à Mont-
„ pellier, & en avoir rendu compte
„ à un gourmand.

Ce n'étoit pas peut-être un emploi difficile
De railler Monſieur d'ASSOUCY;
Il faut une autre plume, il faut un autre ſtile
Pour peindre dit-on cet ACHILLE
Qui fait des Vers à SANS-SOUCI.
Je pourrois vous parler de ce charmant azile,
Vous peindre ce Héros philoſophe & guerrier,
Si terrible à l'Autriche & pour moi ſi facile
Mais &c. &c.

Il arriva à *Potzdam* vers la moitié du mois de Juillet. Quel ſpectacle! Un Prince dépouille ſon rang & deſcend de la majeſté du trône pour

un ſimple particulier, qui de ſon côté, oubliant trente années de ſuccès, croyoit que cette carriere ſi illuſtrée n'étoit rien, & ne commençoit que du moment qu'il la conſacroit à ſon héros. Perſonne n'a été plus grand & plus ingénieux tout à la fois, que ce Monarque, dans la diſtribution de la gloire, & dans l'art de récompenſer les vrais talens.

Mr. de *Voltaire* fût logé dans le Palais de *Potzdam.* Déja l'on s'occupe de la maniere d'y fixer ſon ſéjour, & de plus grands bienfaits encore. Quoique l'inclination & ſurtout la reconnoiſſance, le portaſſent à s'attacher pour toûjours à un Prince ſi généreux, il redoutoit cependant un bonheur, qui exigeoit dabord la perte de ſa liberté, & l'amour de l'indépendance combattoit ſeul avec ſuccès, contre tant de raiſons & tant de

ſentimens, lorſqu'une lettre charmante détruiſit toutes ces irréſolutions :

„ J'ai vû la lettre que votre nièce „ vous écrit de Paris. L'amitié qu'el„ le a pour vous lui attire mon eſti„ me. Si j'étois Madame *Denis*, je „ penſerois de même; mais étant ce „ que je ſuis, je penſe autrement. „ Je ſerois au déſeſpoir d'être cauſe „ du malheur de mon ennemi ; & „ comment pourrois-je vouloir l'infor„ tune d'un homme que jeſtime, que „ j'aime, & qui me ſacrifie ſa patrie „ & tout ce que l'humanité a de plus „ cher? non mon cher *Voltaire*, ſi je „ pouvois prévoir que votre trans„ plantation pût tourner le moins du „ monde à votre déſavantage, je ſe„ rois le premier à vous en diſſuader. „ Oui, je préfererois votre bonheur „ au plaiſir extrême que j'ai de vous „ avoir. Mais vous êtes philoſophe,

„ je le ſuis moi-même: qu'y a-t-il de
„ plus naturel, de plus ſimple & de
„ plus dans l'ordre que des philoſo-
„ phes faits pour vivre enſemble, réu-
„ nis par la même étude, par le mê-
„ me goût & par une façon de pen-
„ ſer ſemblable, ſe donnent cette ſa-
„ tisfaction? Je vous reſpecte com-
„ me mon maître en éloquence & en
„ ſavoir; je vous aime comme un
„ ami vertueux. Quel eſclavage, quel
„ malheur, quel changement, quelle
„ inconſtance de fortune y a-t-il à
„ craindre dans un pays, où l'on vous
„ eſtime autant que dans votre pa-
„ trie, & chez un ami qui a un cœur
„ reconnoiſſant? je n'ai point la folle
„ préſomption de croire que *Berlin*
„ vaut *Paris*. Si les richeſſes, la
„ grandeur, & la magnificence font
„ une ville aimable, nous le cédons
„ à *Paris*. Si le bon goût, peut-être

„ plus généralement répandu ſe trou-
„ ve dans un endroit du monde, je
„ ſais & j'en conviens que c'eſt à *Pa-
„ ris;* mais vous, ne portez vous
„ pas ce goût partout où vous êtes?
„ nous avons des organes qui nous
„ ſuffiſent pour vous aplaudir; & en
„ fait de ſentiment, nous ne le cé-
„ dons à aucun pays du monde. J'ai
„ reſpecté l'amitié qui vous lioit à Ma-
„ dame *du Châtelet;* mais après elle,
„ j'étois un de vos plus anciens amis.
„ Quoi! parceque vous vous rétirez
„ dans ma maiſon, il ſera dit que cet-
„ te maiſon devient une priſon pour
„ vous? quoi! parceque je ſuis vo-
„ tre ami, je ſerai votre tyran? je
„ vous avoue que je n'entens pas cet-
„ te logique là; que je ſuis ferme-
„ ment perſuadé que vous ſerez fort
„ heureux ici tant que je vivrai; que
„ vous ſerez regardé comme le pere

„ des lettres & des gens de goût, & que „ vous trouverez en moi toutes les „ consolations qu'un homme de vo- „ tre mérite peut attendre de quel- „ qu'un qui l'estime. Bon soir.

Fréderic.

Cette lettre fût suivie d'une pension de cinq mille écus. Il reçut aussi quelques jours après, l'ordre *du Mérite* & la clef de Chambellan.

Ces marques d'honneur, dont les Princes payent les services des Cours & amusent la vanité, ne furent point sollicités par Mr. de *Voltaire ;* il les acccepta avec réconnoissance, mais sans y mettre d'autre prix, que celui qu'y donnoient les bontés de son nouveau maître. Ainsi les sarcasmes de quelques-uns de ses ennemis étoient entierement déplacés, de même que leurs

leurs réflexions ſur la nouvelle patrie qu'il adoptoit. On s'étoit mis parfaitement en regle, puisque le Roi de Pruſſe avoit chargé ſon Miniſtre auprès de la Cour de France, d'obtenir pour Mr. de *Voltaire* la permiſſion de s'établir à *Berlin* & à *Potzdam.* Il n'en conſerva pas moins la place de Gentilhomme ordinaire de la Chambre, mais il renonça de lui même à celle d'Hiſtoriographe, incompatible avec un pareil déplacement.

Il trouva en Pruſſe des Savans & des beaux eſprits, dont les noms & les ouvrages étoient avantageuſement connus dans le monde littéraire. Le Comte *Algarotti*, qu'il avoit déja vû à *Cirey*, étoit diſtingué par l'agrément qu'il répandoit ſur ſes connoiſſances. S'il avoit eu autant de

goût & de naturel (*) que d'eſprit & de pénétration, on ne lui auroit préféré perſonne.

Mr. de *Maupertuis*, plus qu'un homme d'eſprit & pas tout à fait un homme de génie, gâtoit d'excellentes qualités par l'orgueil le plus déraiſonnable, & faiſoit haïr par ſon intolérance un eſprit amuſant & aſſez original. Mr. de *Voltaire* l'avoit con-

(*) Il dit en parlant de la Toscane, que c'eſt un diamant qui ne peſe pas une grande quantité de grains, mais qui eſt d'une eau très pure & d'un très beau criſtallin, *la Toscana e un diamante, di non molti grani in verita, ma dell' aqua piu criſtalina, e piu pura*... Selon lui, Bacon avoit une grande érudition, parceque les plus groſſes perles ſe trouvent au deſſous des eaux les plus profondes. *Lo ſtile di Bacone, uomo di altiſſima dottrina, abonda di viviſſimi penſieri: Nella magior profondita d'aqua ſi trovano le perle piu groſſe.* Voyez l'Hiſtoire de l'eſprit humain T. X. p. 332.

nu à *Cirey*, où une plaiſanterie ſur l'ouvrage de Madame *du Châtelet* les avoit mis en froid. Dans la ſuite, ayant été reçu à l'Académie françoiſe, Mr. de *Voltaire* lui envoya ſon diſcours de réception, & lui manda, que Mr. le Comte de *Maurepas* l'avoit obligé de ſupprimer un endroit, où Mr. de *Maupertuis* étoit comparé à *Platon* voyageant à la Cour de *Denys*. La haine du Philoſophe de *St. Malo* ne tomba dabord que ſur le Miniſtre; mais ayant été informé quelques tems après (à ce qu'il diſoit à ſes amis) que non ſeulement il n'avoit point été queſtion de ſuppreſſion, mais que le Poëte n'avoit pas même ſongé à placer ſon éloge dans ce morceau d'éloquence, ce fût bien un autre reſſentiment; & jamais ſon amour propre ne pardonna à Mr. de *Voltaire* cette petite vengeance.

D'ailleurs il étoit bien naturel, que Mr. de *Maupertuis* ne vit pas avec plaiſir arriver en Pruſſe un homme, qui mettoit tous les autres à la ſeconde place. Il diſſimula cependant, mais n'en travailla pas avec moins d'activité, à balancer les ſuccès de ſon compatriote, & quelques François, dont les talens ſubalternes deſeſpéroient de briller, tant que l'aſtre de la Littérature domineroit ſur l'horizon de *Potzdam*, le ſervirent utilement dans ſes projets.

Mr. le Marquis *d'Argens* ayant prodigieuſemenr lû ſans avoir beaucoup de littérature, mais qui cependant avoit encore plus de littérature que de philoſophie, malgré la réputation, ou pour mieux dire la faveur, qu'il dût aux très médiocres *Lettres juives*, portoit dans la ſociété une bonhomie littéraire, qui lui valoit beaucoup de

partiſans. Il a peut-être écrit quarante Volumes, ſans avoir penſé deux jours. Ses ouvrages, ou plûtôt ſes extraits & ſes réminiſcences, n'ont pas même, le ſeul mérite des écrits de ce genre, la brièveté & la préciſion; il dit à peu près de tout le monde autant de bien que de mal: moyen excellent, pour n'avoir ni ennemis ni lecteurs.

La Metrie, lecteur du Roi, Médecin, recherché pour ſon extrême ingénuité, avoit une gayté qui tenoit un peu de la folie. Son babil plein d'idées ne fatiguoit pas. Au milieu de ce délire habituel, brilloient par intervalle quelques accès de raiſon, qu'il ſaiſiſſoit pour travailler; lorſque l'accès étoit paſſé, à peine ſe reſſouvenoit-il de ce qu'il avoit écrit. Ces Vers que Mr. de *Voltaire* écrivit un

jour ſur une carte, le peignent d'après nature:

Je ne ſuis point inquiété,
Si nôtre joyeux LA METTRIE
Perd quelque fois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie:
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les doux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit;
A la nature il s'abandonne;
Et chez lui le plaiſir guérit
Tous les maux que le plaiſir donne.

Mr. *d'Arnaud* déployoit les richeſſes d'une imagination féconde, & promettoit dèslors, tout ce qu'il a acquitté depuis. Mr. *Tousſaints* qui eut de la disgrace & de la faveur, pour un livre qui ne méritoit gueres ni l'une ni l'autre; quelques autres ſavans encore, que nous ne nommons

point (quoique bien eſtimables) parcequ'ils ne détournerent pas les yeux de leurs ouvrages pour mêler leurs voix à celles, qui s'éleverent tantôt pour, tantôt contre un homme nouveau.

Tels étoient ceux, que l'auguſte protecteur des Arts avoit daigné approcher de ſa perſonne. Mr. de *Voltaire* n'eut avec eux ni l'empreſſement qui ſemble mendier les ſuffrages de rivaux déja établis, ni l'orgueilleuſe indifférence d'un homme qui croit pouvoir ſe ſuffire à lui même. Laborieux & rétiré, il paſſoit dans ſon cabinet, tout le tems dont le Roi ne diſpoſoit pas.

Un mois après ſon arrivée à *Potzdam*, Madame la Margrave de *Bareuth*, cette ſœur ſi chérie & ſi digne de l'être, vint à *Berlin*; on donna

à cette occaſion des fêtes ſuperbes dans cette Capitale. Mr. de *Voltaire* eut l'honneur d'y ſuivre le Roi, & aſſiſta à ces ſpectacles où préſidoit le goût & la magnificence. On répeta aux flambeaux les carrouſels qu'on avoit donné pendant le jour, & les vainqueurs y recevoient le prix de l'adreſſe, des mains de la bienfaiſance. On choiſit parmi les Opéras italiens ceux, qui entrainent le plus de pompe, & dans lesquels la brillante imagination de l'Abbé *Metastaſe*, a eſſayé de nous donner quelques idées de la grandeur des Spectacles grecs. C'eſt au milieu de la famille royale, qu'étoit placé Mr. de *Voltaire* à toutes les repréſentations. Les inépuiſables reſſources de ſon eſprit charmoient les longueurs, & rempliſſoient les momens de vuide inſéparables de ces ſortes de plaiſirs.

Le Roi fit conſtruire dans le château de *Berlin* un Théatre, ſur lequel on donna *Rome ſauvée.* Les Princes & Princeſſes de la maiſon royale (qui en rempliſſant ces beaux rôles parloient leurs langage ordinaire) répandoient dans cette repréſentation un intérêt & un charme inexprimables. Mr. de *Voltaire* jouoit le rôle de *Ciceron*, avec une perfection dont aucun Comédien n'a jamais aproché, diſent les Mémoires de ſa vie. Au milieu des aplaudiſſemens univerſels, ſes ennemis naiſſants laiſſerent appercevoir leur inquietude, & voulurent trouver des alluſions dans cette Tragédie. Mais déja jouée à Sceaux chez Madame la Ducheſſe *du Maine*, lorsque Madame *du Châtelet* vivoit encore, & par conſéquent à une époque, où ſon Auteur ne ſe propoſoit pas d'accepter des bontés

étrangeres, ſon innocence étoit trop évidente.

Le Roi de plus en plus charmé de poſſeder un homme auſſi univerſel, chez lequel il trouvoit tour à tour l'eſprit & l'uſage d'un courtiſan, les connoiſſances d'un érudit, le génie d'un Poëte, & la converſation d'un Philoſophe, vouloit par de nouveaux liens l'attacher à ſa perſonne. En conſéquence il lui propoſa une ſuperbe maiſon à *Berlin* pour Madame *Denis*, mais elle ne put concilier cette nouvelle marque de bonté, avec les arangemens pris dans ſa famille.

Après les fêtes de *Berlin*, le Roi retourna à *Potzdam* au milieu des armes & des ſavans. Les ſoins de l'adminiſtration l'occupoient jusqu'au ſoir. Les arts & les ſciences lui ſervoient alors de délaſſement.

Mr. de *Voltaire* toûjours ſolitaire au milieu de ſa Cour, avoit ſeul la permiſſion de ſe faire ſervir de la table du Roi, & l'honneur de ſouper tous les ſoirs avec lui. Les autres gens de lettres ne paroiſſoient que lorsque leur nom étoit ſur la liſte. Ces ſoupers, dont on a tant parlé, commençoient à neuf heures & finiſſoient à onze. C'eſt peut-être le ſeul Prince du monde, qui ait ſû concilier deux eſpèces de Cours ſi différentes.

Nourrir dans les uns cette foule de préjugés néceſſaires ſur lequel eſt fondé l'art de la guerre, & aplaudir aux raiſons irréſiſtibles de la philoſophie qui l'abhorre! Etre également bien placé au milieu d'une troupe de héros élevés dans les camps, dédaignans les vains jeux de l'eſprit, & parmi des paiſibles ſavans, n'enviant

rien aux Rois & plaignant les inſtrumens aveugles de leurs querelles! Cette tâche ſi difficile étoit un jeu pour un eſprit ſupérieur, qui laiſſant courir les uns dans les ſentiers de la gloire, tenoit les autres ſans ceſſe occupés d'ouvrages rélatifs à leurs talens, ſans leur permettre de s'aſſocier par des conſéils aux menées de l'ambition.

Mr. de *Voltaire* avoit aporté les matériaux du *Siècle de Louis quatorze* (le plus ſoigné de ſes ouvrages en proſe,) & laiſſoit de tems en tems repoſer les pinceaux de l'hiſtoire en faveur d'un Poëme, qu'il faut oppoſer à ceux qui refuſent à cet illuſtre Ecrivain l'invention & le génie.

Quelle chaleur dans la marche! dans les perſonnages quelle verité! quel art entre les épiſodes & l'objet principal! le merveilleux de

ce Poëme eſt parfaitement aſſorti aux mœurs du tems où vivoient ſes héros, & ce n'eſt pas un petit mérite, de reſſerrer ſon imagination dans les bornes étroites d'un ſiècle, ſans que ce ſoit aux dépens de la variété & de l'intérêt. Il n'y a rien à répondre à ceux, qui attaquent la licence des images. Les partiſans du Poëte, réduits au ſilence ou à la mauvaiſe foi, s'affligent, ſurtout lorsqu'ils voyent que ces écarts non ſeulement n'ajoutent rien au mérite du Poëme, mais le défigurent peut-être.

„ On ne trouvera point (diſent „ les Mémoires de ſa vie) des mo- „ mens plus glorieux pour lui que „ ceux qui ſuivirent ſon arrivée dans „ le Brandebourg. Attendu avec im- „ patience, accueilli avec diſtinction, „ comblé d'honneur, recherché des „ grands, libre dans une Cour, il paſ-

„ sa dans cette faveur brillante, les „ premiers mois de son séjour à *Berlin* & à *Potzdam.* „

Ses lettres à cette époque respirent la joye & la félicité. Il entretient ses amis du génie du Monarque, de la sagesse de son gouvernement, de la discipline de ses troupes. Il écrivoit un jour:

D'un regard étonné j'ai vû sur les remparts
Ces géants courts-vêtus automates de MARS
Ces mouvemens si prompts, ces démarches si fieres,
Ces moustaches, ces grands bonnets,
Ces habits retroussés, montrant de gros derrieres
Que l'ennemi ne vit jamais.

Cette vie douce ne fût troublée que par le murmure secret de l'envie. Mr. de *Maupertuis*, qui depuis long-

tems jouïssoit de l'estime du Roi, crut que la réputation & les talens ne dispensoient pas Mr. de *Voltaire* d'aller au devant de son amitié, (surtout après ce que nous avons rapporté) & vraisemblablement celui-ci crut, que Mr. de *Maupertuis* pouvoit faire quelque exception en sa faveur. Cette prétention mutuelle augmenta encore le froid entre ces deux hommes illustres; ils se voyoient par nécessité, s'observoient par défiance, & il faut avouer, que Monsieur de *Voltaire* ne cachoit pas sa supériorité à son rival.

D'ailleurs de nouveaux succès obtenoient à chaque instant de nouveaux suffrages. Il publia cette même année *Micromegas*, bagatelle ingénieuse & philosophique, composée autrefois à *Cirey*, envoyée alors au Prin-

ce royal, retrouvée depuis dans les papiers du Roi. (*)

Mr. de *Francheville* fût l'éditeur du *Siècle de Louis XIV*, un de ces ouvrages qui font époque dans la Littérature & dans l'Hiſtoire. Quoiqu'alors très au deſſous encore de ce qu'il eſt aujourd'hui, c'étoit toûjours l'esquiſſe d'un grand maître, & on avoit rarement inſtruit avec autant d'utilité. C'étoit donner aux annaliſtes du monde un modele d'élegance, de préciſion & de philoſophie, & réunir dans

(*) Mr. de *Freisleben* qui a traduit cette ingénieuſe fiction a dit:

L'Auteur d'un ſi charmant écrit,
Nous conſole d'un badinage
Qu'anime partout ſon eſprit,
Et vous prouve par ſon ouvrage
Que l'homme n'eſt pas ſi petit.

dans la même galerie tant d'hommes célébres, que *Bellone*, le Dieu des Arts, & *Minerve*, avoient formés ſous les regards protecteurs d'un Prince qui ſût regner.

Les Eloges qu'on donna à cette nouvelle production, encouragerent l'Auteur à tracer d'un pinceau plus rapide encore, s'il étoit poſſible, les campagnes de *Louis XV*. Son Secrétaire (un nommé *Finois*) abuſant de ſa confiance, donna au public des matériaux informes ſous le titre *guerre de 1741*.

Mr. de *Voltaire* voyant ſes plans avortés, & l'empreſſement des Journaliſtes anglois & allemands, à cenſurer un livre qui n'étoit qu'un amas d'études précipitées, n'acheva pas les *Campagnes de Louis quinze*, ne corrigea point la *guerre de 1741*. & abandonna ces feuilles dérobées, à l'a-

vidité des Libraires. Ce ne fût que quinze ans après, qu'il refondit ces matériaux divers dans le *Siècle de Louis XV*. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on lui ait quelque fois volé des manuſcrits, puisque quelques perſonnes ont copié ſes converſations; d'ailleurs ces vols étoient utiles, & inquiettoient trop peu la conſcience de ceux, qui s'imaginoient travailler pour ſa gloire en s'occupant de leur fortune. Peut-être auſſi que la rapidité avec laquelle ſes ouvrages ſe ſuccédoient, leur perſuadoit qu'on pouvoit puiſer dans une ſource ſi féconde.

Il adreſſa au Roi ſon *Poëme ſur la Religion naturelle*, & fit presqu'en même tems *l'Orphelin de la Chine*. Une pièce de *Metastaſe* (*l'Eroe cineſe*) lui en donna l'idée. Il reprochoit ſouvent à la pièce italienne de n'avoir

rien de Chinois, & depuis un Anglois (Mr. *Murphi*) a prétendu, que le conquérant tartare étoit tout à fait françois; auſſi l'apelloit-il, *le Chevalier Gengis-Kan.* (*)

Les événemens de cette année, annonçent que ſa faveur n'avoit pas baiſſé. Le mariage du Prince *Henri*, frere du Roi, avec la Princeſſe *Wilhelmine de Heſſe-Caſſel*, fût célébré par des fêtes. Mr. de *Voltaire* eut l'honneur de diner avec la famille royale à *Sans-Souci*. *La Métrie*, mort quelques mois auparavant (**) avoit laiſſé vacante la place de Lecteur du 1752.

(*) Cette Tragédie n'étoit dabord qu'en trois Actes.

(**) Lorsqu'on annonça ſa mort au Roi, il dit: *J'ai perdu trois hommes ; un Médecin, un homme de Lettres & un ſol. La Métrie* a laiſſé un aſſez bon traité ſur la petite vérole.

Roi, qui ſe repoſa ſur Mr. de *Voltaire* du ſoin de la remplir. Il fit choix de l'Abbé de *Prades.* (*)

Malgré ces diſtinctions flatteuſes, Mr. de *Voltaire* commença à s'appercevoir, que la gêne continuelle eſt un tourment dont rien ne dédomage; que la ſoif des honneurs ou de la fortune, peut ſeule ſoutenir cette prudence ſévere, dont le moindre oubli laiſſe de longs malheurs ou du moins de vifs chagrins; que la crainte de déplaire retrécit l'imagination, & acoutume inſenſiblement l'esprit à une timidité, qui dégenere bien-

(*) L'Abbé de *Prades* obligé de quitter la France, pour une theſe ſoutenue dans la Sorbonne, en 1751. On crut y apercevoir quelques veſtiges de matérialisme. Une fletriſſure publique donna de la vogue à un ouvrage de College, que la pouſſiere des bancs auroit bientôt couvert.

tôt en foibleſſe ; & que les inégalités, de quiconque doit plier les évenemens à une adminiſtration, cauſent à l'ame des courtiſans des convulſions, directement oppoſées à cette tranquilité qu'exige la culture des beaux arts, ſi étrangere aux tracaſſeries des Cours, au tumulte des plaiſirs, aux confidences de l'ambition.

Le réſultat de ces réflexions, fût le projet bien décidé de recouvrer ſa liberté. Dabord il chercha l'occaſion de placer quelques capitaux amaſſés en France, & augmentés de ſes épargnes. Un emprunt qui ſe faiſoit alors dans le Duché de Wirtemberg lui donna cette facilité. La rente lui fût aſſignée ſur les terres de *Horburg* & de *Rickewir*, ſituées dans la haute Alſace. Mais quoique ſon plan de retraite fût formé, il étoit plus décidé

encore à ne jamais paroître ingrat envers ſon bienfaiteur.

Ce Monarque, dont les loiſirs produiſoient des ouvrages charmans, & qui ſavoit combien la paix de la ſolitude eſt précieuſe à un homme de Lettres, dévinoit les projets de Mr. de *Voltaire.* Rien ne lui échappoit des manœuvres adroites, qu'hazardoient ceux qui ſe croyoient ſes égaux, & qui n'étoient que ſes émules. S'il avoit paru s'en apercevoir, un ſeul de ſes regards eut déſeſpéré des gens de mérite, qui n'avoient que le tort très pardonnable, de ne pouvoir ſuporter l'éclat de trop de talens réunis dans un ſeul homme. Il voyoit auſſi cet homme unique abuſer quelques fois de ſa ſupériorité ; mais grand ſcrutateur du cœur humain, ce Prince ſavoit, que le fil qui ſépare nos qualités de nos défauts, ſe briſe ſou-

vent, & que l'imagination, le goût, l'amour du travail, ſont presque toûjours donnés par la nature, aux dépends de la modeſtie & de l'indulgence. Il vit que tout ſon pouvoir ne ſuffiroit pas, pour rendre l'ame de *Voltaire* inſenſible aux ſecrettes perſécutions qu'on lui ſuſcitoit; & que la volonté des Rois, n'agiſſoit ni ſur l'envie ni ſur les cabales.

Parmi ceux qui préparoient à ſon favori d'amers chagrins, Mr. *de la Beaumelle* n'étoit pas un des moins actifs. Arrivé de Copenhague à Berlin, avec la flatteuſe eſpérance de prendre place un jour parmi les beaux eſprits admis à la Cour de Potzdam, il apuya ſes prétentions d'un recueil de penſées détachées, ſous le titre bizarre du *Qu'en dira-t-on.* Mr. de *Voltaire* fût choqué d'une phraſe qui n'a jamais été juſtifiée. „ Le Roi de

„ Pruſſe a comblé de bienfaits des „ gens de Lettres par les mêmes prin- „ cipes que les Princes allemands „ comblent de bienfaits un bouffon „ & un nain. „ Nous n'ignorons pas qu'il y a eu autrefois des Princes qui ont répandu leurs *bienfaits* ſur des *nains & des bouffons*, pour ſe divertir de leurs ſaillies; mais le Roi de Pruſſe avoit des gens de Lettres pour s'éclairer, & trouver dans leurs utiles & agréables entretiens, le plus noble des délaſſemens.

Cette comparaiſon ne pouvoit que déplaire à ceux, qui avoient l'honneur d'être auprès de lui; & Mr. de *Voltaire* eſt très excuſable d'avoir été prévenu dèslors contre un homme, dont le début étoit auſſi imprudent.

Ce dernier prétend qu'il fût queſtion de ce paſſage à un ſouper du Roi. Ecoutons le Marquis *d'Argens*

témoin oculaire, & presque toûjours impartial.]

„ Dans un des ſoupers du Roi, où „ l'on étoit de très bonne humeur, „ Mr. de *Voltaire* dit tout doucement „ au Marquis *d'Argens* qui étoit au„ près de lui : *Frere, modérés votre* „ *gaité, un Auteur vient de nous com*„ *parer dans un ouvrage nouveau à des* „ *fous & à des nains.* Cette idée fit „ rire le Marquis *d'Argens.* Le Roi „ s'étant apperçu que Mr. de *Voltai*„ *re* avoit dit quelque choſe tout bas, „ fût curieux de ſavoir dequoi il s'a„ giſſoit. Le Marquis, qui ne conoiſ„ ſoit ni l'Auteur ni l'ouvrage, ſe con„ tenta de répondre, que c'étoit une „ plaiſanterie qui ne valoit pas la pei„ ne d'être redite. Mais le Roi ayant „ inſiſté avec empreſſement, le Mar„ quis lui répondit, *Sire, Mr. de Vol*„ *taire m'a dit, qu'un Auteur avoit com*-

„ *paré les gens de Lettres qui ont l'hon-*
„ *neur d'être auprès de V. M. à des*
„ *fous & à des nains.* Le Roi ayant
„ paru trouver cette plaiſanterie mau-
„ vaiſe, demanda quel étoit cet Au-
„ teur; *je ne connois*, *Sire*, répondit
„ le Marquis, *ni l'Auteur ni le livre*,
„ *& je n'en ſais que ce que vient de m'en*
„ *dire Mr. de Voltaire.* Le Roi ayant
„ alors demandé à Mr. de *Voltaire*,
„ comment on appelloit cet Ecrivain,
„ il ſe trouva malgré lui obligé de
„ nommer Mr. *de la Beaumelle.* Voi-
„ là comme s'eſt paſſée cette affaire,
„ que *Maupertuis* rendit le lendemain
„ avec les couleurs les plus noires,
„ à un homme déja diſpoſé à ne pas
„ aimer Mr. de *Voltaire.* „

La Beaumelle inſtruit de cette avan-ture, s'abandonna aux impulſions d'un caractere naturellement emporté; il remplit *Berlin* d'anecdotes ca-

lomnieuſes, rappella & déſigura d'anciennes hiſtoires que l'envie récueillit ſans examen, colporta des Libelles manuſcrits, & n'oublia enfin aucune de ces obſcures manœuvres, que la vengeance ſuggere à l'amour propre irrité.

Tant d'efforts demeurerent cependant ſans ſuccès ; il n'en fût pas de même d'un autre évenement, dans lequel Mr. de *Maupertuis* joue un grand rôle. Les lecteurs ne comprendroient jamais comment il exiſta entre lui & Mr. de *Voltaire* une pareille animoſité, ſi nous ne placions ici une anecdote propre à juſtifier aux yeux de bien des gens ce dernier, & à l'excuſer du moins auprès des eſprits les plus prévenus.

Mr. de *Voltaire* avoit emprunté le miniſtere d'un Juif pour acheter des billets de la Banque de Leipzig.

Jouant dans une de ces Tragédies avec des Dames de la Cour de Berlin, il chargea ſon agent dépoſitaire de ſes fonds, de lui faire prêter quelques diamans. Le Juif lui en procura, mais conçut en même tems le projet, de s'aproprier une partie de l'argent qu'il avoit entre les mains. Parmi les diamans qu'il prêta il en gliſſa de faux, & lorsque Mr. de *Voltaire* les rendit, il l'accuſa de les avoir changés. L'impoſteur obtint de Mr. de *Maupertuis* une protection, qui devenoit une inſulte atroce pour un homme, que la faveur d'un grand Prince mettoit à l'abri de pareils ſoupçons. Cette calomnie trouva cependant encore d'autres partiſans; des nuages couvrirent pour quelques momens l'innocence de l'accuſé, & il fallut ſe ſoumettre à l'affreuſe néceſſité de ſe juſtifier. Le filou

fût condamné. Jetté quelques tems après dans les fers, pour avoir fait six fausses lettres de change, on le renferma pour la vie dans la citadelle de Magdebourg.

L'importance que Mr. de *Maupertuis* avoit voulu donner à cette histoire, augmenta dans l'ame ulcérée de Mr. de *Voltaire* le levain de la haine, qui fermenta jusqu'au moment fatal, par marqué la vengeance. Une dispute de physique & de mathematique, entre le Président de l'Académie, & Mr. *König*, la fit éclater. Le premier, dans une de ses Dissertations (*) avoit donné pour principe universel, & établi comme loi générale, *que la nature dans la distribution des forces & du mouvement, employe toûjours un*

(*) Voyés le second Volume des Mémoires de l'Académie Royale de Berlin.

Minimum, ſavoir: que lorsqu'il arrive quelque changement dans la nature, la quantité d'action néceſſaire pour ce changement, eſt la plus petite poſſible.

Il s'applaudiſſoit de ce principe comme d'une découverte reſervée à ſon génie. C'étoit à ſes yeux une théorie lumineuſe, propre à expliquer tous les phénoménes. *Malebranche* voyoit tout en Dieu, & *Maupertuis* tout dans ſon *Minimum*. Mr. *König*, Bibliothécaire de Madame la Princeſſe d'Orange, Géomêtre aſſez célébre, & membre de l'Académie de Berlin, s'aviſa de troubler cette jouïſſance. Il commença par manquer de reſpect à l'invention, & finit par prouver, que ſi elle pouvoit ſervir à quelque choſe, elle appartenoit à *Leibnitz*. Ayant communiqué ſes preuves, dépoſées dans une Diſſer-

tation à Mr. de *Maupertuis*, le ſuperbe Préſident ne daigna pas la lire; encouragea l'Auteur à la publier, & ajouta, que leur amitié étoit indépendante de leurs opinions.

König retourne en *Hollande*, & peu de tems après, cette fameuſe Diſſertation parut dans les *Actes des Savans de Leipzig*. On y avoit joint le fragment d'une lettre de *Leibnitz* à *Hermann*, dans laquelle on trouvoit des raiſons contre le *principe général* de la moindre *action*, & la preuve, que ce *principe* déja connu, avoit été rejetté de *Leibnitz*.

L'accueil que le public fit à cet écrit polémique, inquieta l'amour propre de Mr. de *Maupertuis*. Il prit le parti d'écrire au Profeſſeur *König*, que ſe propoſant de lui répondre, il déſireroit connoître la lettre entiere, dont ſon ouvrage ne contenoit qu'un

fragment. On a toûjours tort de raconter ce que Mr. de *Voltaire* a écrit lui même. Le Lecteur nous ſaura gré de tranſcrire encore ici le paſſage ſuivant.

„ Monſieur *König* avoua à Mr. de „ *Maupertuis* que l'original de la lettre de *Leibnitz* n'avoit jamais été „ entre ſes mains, & qu'il tenoit la „ copie d'un citoyen de *Berne*, mort „ depuis longtems. (*) Que fait *Maupertuis?* il engage adroitement les „ puiſſances les plus reſpectables à „ faire

(*) *Samuël Henſi* qui fût décapité comme traitre & ennemi de la patrie le 16. Juillet 1749. Ceux qui déſireroient connoître davantage ce célébre proſcrit, peuvent conſulter le 14me Volume du *Magazin de Hambourg;* ils y trouveront un Mémoire impartial de Mr. *Flieslin*, ſur les perſonnes qui ont été punies en Suiſſe pour cauſe d'héréſie ou de ſédition.

„ faire chercher en Suiſſe cet original,
„ qu'il ſait bien qu'on ne trouvera pas.
„ Ainſi ayant enchaîné à ſes artifices
„ la bonté même de ſon maître, il
„ uſe de ſon pouvoir à l'Académie
„ de *Berlin*, pour faire déclarer fauſ-
„ ſaire un Philoſophe ſon ami, par
„ un jugement ſolemnel, jugement
„ ſurpris par l'autorité; jugement qui
„ ne fût point ſigné par les aſſiſtants;
„ jugement dont la pluſpart des Aca-
„ démiciens m'ont témoigné leur dou-
„ leur; jugement réprouvé & abhor-
„ ré de tous les gens de Lettres.
„ Il fait plus, il pouſſe la vengeance
„ jusqu'à vouloir paroître modéré; il
„ demande à l'Académie qu'il dirige,
„ la grace de celui qu'il fait condam-
„ ner; il fait plus encore, il oſe écri-
„ re lettres ſur lettres à Madame la
„ Princeſſe d'Orange, pour impoſer
„ ſilence à l'innocent qu'il perſécute

„ & qu'il croit flétrir; il le pourſuit
„ dans ſon azile, il veut lui lier les
„ mains tandis qu'il le frappe. J'ai
„ l'honneur d'être de dix-huit Aca-
„ démies, & je puis vous aſſurer,
„ qu'il n'y a point d'exemple qu'au-
„ cune d'elles n'ait jamais été traitée
„ ainſi. Toute l'Europe ſavante ap-
„ plaudit encore à la maniere, dont
„ la ſociété royale de Londres ſe com-
„ porta dans la fameuſe diſpute en-
„ tre *Newton* & *Leibnitz* . . . . . .
„ . . . .
„ On ne mit que de la vérité de l'évi-
„ dence dans ce grand procès, où il
„ s'agiſſoit d'une véritable gloire. C'é-
„ toit des Dieux qui diſputoient, à qui
„ il appartenoit de donner la lumiere
„ au monde. Mais il ne faut pas que
„ la belette de la fable prétende bou-
„ leverſer le ciel & la terre, pour un
„ trou de lapin qu'elle a uſurpé.

Nous oſerons ſeulement ajouter ici, que l'Académie de *Berlin* ne fût pas entrainée dans cette discuſſion, mais ſeulement cette partie qui n'a d'autre opinion que celle de ſon Chef. Ni le Comte *Algarotti*, ni le Marquis *d'Argens*, ni le Profeſſeur *Euler*, ne parurent à la ſéance où ce jugement fût rendu. Il attaquoit l'honneur de Mr. *König*, qui pour ſe défendre, commença par abdiquer ſa qualité de membre de l'Académie.

„ Berlin, (continue Mr. de *Vol-* „ *taire*) toute l'Allemagne crioit con- „ tre une conduite ſi odieuſe, & per- „ ſonne n'oſoit la découvrir au Roi „ de Pruſſe. Le perſécuteur triomphoit, „ en abuſant des bontés de ſon maî- „ tre. J'ai été le ſeul qui aye oſé éle- „ ver ma foible voix; j'ai rendu har- „ diment ce ſervice à la vérité, à l'in- „ nocence, à l'Académie de Berlin,

„ j'ose dire à la patrie que mon at-
„ tachement pour le Roi de Prusse
„ avoit rendu la mienne; j'ai seul fait
„ parvenir les cris de l'Europe sa-
„ vante entiere, aux oreilles de sa
„ Majesté; j'en ai appellé du grand
„ homme mal informé, au grand hom-
„ me mieux informé; j'ai pris le parti
„ de Mr. *König*, ainsi que le célébre &
„ respectable *Wolf*, qui a écrit sur cet-
„ te affaire une lettre, dont j'ai l'origi-
„ nal entre les mains, la voici:

„ *Il est reconnu pour certain & très*
„ *certain, que la vérité est toute entiere*
„ *du côté du Professeur König; soit*
„ *dans l'autenticité de la lettre de Leib-*
„ *nitz, soit dans l'étrange jugement de*
„ *l'Académie, soit dans la prétendue dé-*
„ *couverte de son adversaire, qui ne se-*
„ *roit qu'un renversement des loix de la*
„ *nature, si elle n'étoit pas une contra-*
„ *diction.* „

On peut ajouter à toutes ces raiſons, que Mr. de *Voltaire* n'étoit pas faché de trouver enfin un prétexte de faire éclater ſes reſſentimens. Certaines *Lettres philoſophiques* que Mr. de *Maupertuis* publia alors, offroient un trop beau ſujet à l'heureux talent de ſon adverſaire pour la plaiſanterie. Parmi les pamphlets qui les couvrirent de ridicule, & quelques autres pièces qui attaquerent le deſpotisme du Préſident, il faut diſtinguer la *Diatribe du Docteur Akakia.* Son Auteur avoit obtenu du Roi la permiſſion, de faire imprimer un autre ouvrage à l'imprimerie de Potzdam. Il y joignit clandeſtinement la *Diatribe.* Un Officier du Corps de Génie vit ce manuſcrit chez l'imprimeur, & en donna avis ſur le champ à Mr. de *Maupertuis* ſon ami, alors malade à Berlin. Celui-ci ramaſſe ſes forces,

& vient invoquer la juſtice & la bonté du Roi. On ſaiſit tous les papiers de l'imprimerie, parmi lesquels ſe trouva la *Diatribe*. Le Roi blâma ſurtout le manége qu'on avoit employé, & en témoigna ſon mécontentement à Mr. de *Voltaire*, mais avec une douceur, qui eſt une forte leçon pour un homme ſenſible. Etant allé paſſer le Carnaval à Berlin, l'Auteur de la *Diatribe* n'eut pas la permiſſion de l'y ſuivre comme à l'ordinaire, & ce ne fût que trois jours après, qu'il quitta Potzdam pour aller demeurer chez Mr. de *Francheville*. Le Roi, qui au fond mépriſoit ces vaines querelles, lui avoit déja intérieurement pardonné, lorsque cette trop fameuſe Satire trois ſemaines après, parut imprimée.

Ce n'eſt pas qu'il eut oſé de nouveau transgreſſer les ordres de ſon

maître; mais dès l'inſtant que cet ouvrage fût compoſé, en ayant envoyé quelques copies manuſcrites à ſes amis, il ne put les retirer à tems pour en prévenir l'impreſſion. Le Roi cependant ſe trouva dans la néceſſité de faire reſpecter ſes volontés, & de protéger un de ſes anciens ſerviteurs. Ainſi la *Diatribe* fût brulée par la main du boureau le 24. Decembre à dix heures du matin. Cette ſévérité apparente étoit néceſſaire, quoiqu'elle parut alors un peu outrée. La main qui couronne les talens, doit auſſi s'appéſantir ſur l'abus qu'on en fait. Il eſt bien plus aiſé d'être doux que d'être juſte. La premiere de ces qualités excite cette réconnoiſſance qui s'explique par de bruyantes acclamations, l'autre eſt ſeulement payée de cet applaudiſſement tacite qu'on accorde à la loi en plaignant ceux,

qui la font refpecter. Si on envifageoit cependant les maux qui fuivent en foule un gouvernement foible, on détourneroit fes yeux effrayés ; il dégrade le mérite, il glace l'émulation, il éteint l'amour du devoir & du travail, il rend inutile jusqu'à la vertu, & le vice (fur de l'impunité) défole par une fécurité infultante les ames vertueufes mais foibles, qui avoient befoin de joindre à leur propre eftime, le fuffrage & l'apui de celui qui les commande. Il eft des torts qui ne laiffent au législateur que le choix de la peine. De cette nature eft l'abus de la confiance, & nous accufons à regret celui que nous ne pouvons défendre.

De ce moment Mr. de *Voltaire* ne parut plus à la Cour. Sa disgrace fût le fignal, qui réunit en corps fes nombreux ennemis ; on examina fa

conduite depuis le jour qu'il avoit paru à Potzdam, & la haine trop longtems contenue, s'échappa comme un torrent qui brise ses digues. On lui attribua une foule de bons mots qui prouvoient autant d'ingratitude que d'esprit, des Vers satyriques, qui n'eussent paru que gais s'il eut été encore en faveur, & l'on répandit contre lui des Epigrammes, dont son malheur faisoit tout le sel. Dans cet odieux triomphe personne ne s'appercevoit, que ce n'étoit pas ainsi qu'on en imposoit à un Prince, qui connoissoit ces maneges ordinaires des Cours. Loin de les encourager, il s'informoit presque tous les jours & aux grands appartemens, de la santé de son favori disgracié. Mais rarement se trouvoit-il quelqu'un qui osat en savoir quelque chose.

La Comteſſe de Bentink dit le Roi, *m'en donnera des nouvelles.* Cette Dame en effet répondit, qu'elle venoit de paſſer deux heures avec lui, & entra dans le détail de ſes incommodités & de ſes peines. Le Marquis *d'Argens* & l'Abbé de *Prades* mirent quelques reſerves dans leurs viſites, mais cependant ne l'abandonnerent pas, comme la plûpart de ceux, qui un mois auparavant mettoient tant de prix à ſon ſuffrage.

Quoique cette disgrace ne fût qu'apparente aux yeux de ceux qui étoient au fait des circonſtances, & ignorée peut-être de la multitude, l'idée d'avoir déplu à un Monarque dont il avoit été chéri, & le paſſage d'un haut dégré de faveur à l'indifférence, attriſta ſon caractere, & lui perſuada, que le ſeul remede aux maux de cette nature étoit une ré-

traite prompte. En conſéquence il mit aux pieds de ſon maître la croix de l'Ordre du Mérite & la clef de Chambellan; il les accompagna d'une lettre pleine de douleur & de ſentiment, dans laquelle il diſoit, qu'ayant été jugé indigne de ſa bienvaillance, il devoit l'être auſſi de ſes bienfaits. Sur l'enveloppe du paquet il avoit écrit ces quatre Vers:

Je les reçus avec tendreſſe
Je vous les rends avec douleur;
Comme un amant jaloux dans ſa mauvaiſe humeur
Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

Cet acte de ſoumiſſion & de répentir toucha le Roi; il lui renvoya deux heures après les marques de ſes anciennes bontés, & lui accorda un très long entretien, qui travailla

étrangement l'imagination de ſes ennemis.

Une Edition du *Siècle de Louis quatorze* avec des Notes de *la Beaumelle*, vint à propos les conſoler ; ils la colportoient de maiſon en maiſon, & des hommes eſtimables par d'autres endroits, vendoient baſſement leurs ſuffrages à un Libelliſte furieux, qui exhaloit de loin, ſa colere & ſa rage.

Après quelques chagrins, fruits de ſon imprudence, il avoit été obligé de fuir Berlin. Parmi les plans que lui avoit ſuggéré la vengeance, celui de commenter le *Siècle de Louis quatorze* lui parut ſervir le mieux ſes reſſentimens. Il confia ſon projet à un homme de mérite, également ſon ami & celui de Mr. de *Voltaire:* Les conſeils les plus ſages l'exhorterent infructueuſement à un ſacrifice qui de-

voit faire tant d'honneur à ſon cœur ſans rien couter à ſa gloire. L'ami commun, qui vouloit prévenir des éclats ſi nuiſibles à l'honneur des gens de Lettres, étoit Mr. *Roques* (*) Conſeiller Eccléſiaſtique de Madame la Regente de Heſſe-Hombourg. Il écrivit à Mr. de *Voltaire* pour l'avertir du déſagrément qu'on lui préparoit, dans l'eſpoir qu'il préviendroit par quelques lettres conciliatoires, la ſuite des projets de ſon adverſaire; il répondit à Mr. *Roques* „ qu'il étoit affligé de voir, que la *Beaumelle* avec beaucoup d'eſprit & de talens étoit occupé de ſa fortune,& de ſa gloire aux dé-

---

(*) Ce Paſteur philoſophe ſervit Mr. de *Voltaire* ſans négliger l'amitié. Au milieu de deux amours propres, également bleſſés, il conſerva le ſang froid & le déſintéreſſement, qui ſeuls peuvent amener la conciliation & fixer la paix.

pens de la tranquilité & du bonheur de ceux qu'il croyoit plus heureux.

Cettte lettre, & plusieurs autres qu'on trouvera dans le sixieme Volume de cette Histoire, n'arrêterent point le ressentiment de *la Beaumelle.* L'Edition du *Siècle de Louis XIV.* parut, & n'affecta que médiocrement Mr. de *Voltaire.* Heureux si continuant *les voyages de Scarmentado* & méprisant les fureurs d'un petit Auteur dépité, il n'eut jamais pensé à ce *supplément au Siècle de Louis XIV.* & eut laissé son adversaire au milieu de l'Océan de la médiocrité, dont le *Qu'en dira-t-on* & les *Mémoires* fabuleux & incorrects de *Mad. de Maintenon* ne l'auroient pas tiré. D'ailleurs *la Beaumelle* avoit entremêlé ses critiques de quelques traits flatteurs; & dans trois lettres semées d'ironies & de louanges, de jolies pensées & d'allusions malignes,

on trouve ce ſage conſeil digne d'être dicté par l'amitié: „ Laiſſés à ceux „ qui déteſtent votre perſonne, l'affreux plaiſir de déchirer vos écrits. „ La haine meurt, le génie eſt immortel.

Une Dame angloiſe appelloit Mr. de *la Beaumelle* „ une victime tendre „ & infortunée de l'implacable *Voltaire*, qui pour un trait de plaiſanterie lui avoit fait manquer la faveur d'un grand Roi „ Jamais il n'a été queſtion de la faveur de ce Monarque. En général il ne ſuffit pas d'arriver dans un pays avec beaucoup d'eſprit, pour obtenir des diſtinctions ſoutenues. Ce titre ſeul eſt peu de choſe; il faut plaire & intéreſſer, deux qualités qui tiennent au caractere. La Dame ſenſible ignoroit encore, que Mr. *de la Beaumelle* voulut ſe donner l'air d'un perſécuté, ré-

pandant avec une orgueilleuſe affectation, que ſes prétendus malheurs étoient l'ouvrage de l'envie. Il eut été aſſez flatteur en effet, d'exciter celle de Mr. de *Voltaire*. Enfin Mr. *de la Beaumelle* fût l'agreſſeur, & avoit diſtribué un petit Mémoire de huit pages, dont la Juſtice devoit connoître & non la Critique.

1753. Le Carnaval étant fini, le Roi retourna à Potzdam. Mr. de *Voltaire* étoit ſur la liſte des perſonnes qui devoient avoir l'honneur de l'y ſuivre. La fievre le retint quinze jours à Berlin, & le Roi eut la bonté de lui envoyer du quinquina. Il faut remarquer ces détails, pour confondre ceux qui ont écrit, que depuis la *Diatribe* ce Monarque avoit défendu de *prononcer devant lui le nom de Voltaire.*

Le

Le lendemain du jour que ſon incommodité lui permit de paroître à la Cour, le Roi eut avec lui un entretien d'une heure. Il en ſortit ſi pénétré de réconnoiſſance & d'admiration, qu'à peine il pouvoit s'exprimer. Il en compoſa un petit ouvrage, qu'il adreſſa à Madame *Denis* ſous ce titre: *Precis de la converſation d'un Serviteur fidele & malheureux avec un Maître indulgent & ſage.*

Ce *Précis* n'a point été connu; il fût convenu dans la converſation, que Mr. de *Voltaire* après avoir été prendre les eaux de Plombieres, reviendroit en Pruſſe. Depuis cet entretien il ſoupa tous les ſoirs avec le Roi comme auparavant. Le Monarque partit le 26. pour la Siléſie, & l'ayant remarqué, au milieu de la foule qui aſſiſtoit à ſon départ, il lui dit:

N'oubliez pas que j'espere vous revoir après les eaux. Il partit de son côté deux heures après pour Strasbourg, accompagné de Mr. *Collini* son Sécrétaire (*) aprés un séjour de deux ans & neuf mois à la Cour de Potzdam.

Ses amis même désaprouverent cette rétraite, & auroient désiré qu'il eut oté cette ressource à d'infatigables antagonistes, qui commençoient à être quelque chose du moment qu'il

---

(*) Mr. *Collini* est connu dans la République des Lettres par *ses Discours sur l'Histoire d'Allemagne; sa Dissertation sur le Cartel envoyé par l'Electeur Palatin Charles Louis au Vicomte de Turenne; un Précis de l'Histoire du Palatinat du Rhin*, & par plusieurs ouvrages sur l'Histoire naturelle: il a été agrégé à différentes Académies, comme à celle de Mannheim, à la Société botanique de Florence, & à l'Académie de l'institut de Bologne.

s'éloignoit. Cette conſidération étoit ſans doute d'un grand poids ; mais qui pourroit déſaprouver un homme de Lettres infirme, âgé de cinquante neuf ans, riche de plus de ſoixante mille Livres de rente, allant jouïr en paix dans la ſolitude & dans l'indépendance d'une réputation cherement payée, achever loin du tumulte des Cours & de la malice des hommes, une carriere brillante, & diſputer à la vieilleſſe, ou aux maladies ſes compagnes, quelques inſtants de plaiſir? Le Roi de *Pruſſe* avoit plus fait peut-être qu'un Prince ne doit faire, mais eſt-il au pouvoir d'un Roi de donner le bonheur? on n'eſt heureux que lorsqu'on eſt à ſa place, & l'on n'eſt à ſa place dans une Cour, que lorsqu'on n'y eſt rien, ou quand le Souverain daigne vous rendre l'inſtru-

ment d'une partie de l'adminiſtration. Si Mr. de *Voltaire* arrivant dans le Brandebourg, au lieu d'aller dans le Palais des Rois, eut bâti une maiſon entre Berlin & Potzdam; s'il y avoit vecu comme à Ferney pendant les ſix dernieres années de ſa vie, que de fauſſes terreurs il épargnoit à ſa vieilleſſe, qui auroit coulé tranquilement à l'ombre des lauriers d'un des plus grands Princes que citeront les faſtes de l'hiſtoire! Mais qui ſait être heureux? d'ailleurs on conſeille toûjours à autrui d'après ſes goûts.

1753. Sa mauvaiſe ſanté le retint quelques tems à Leipzig. On donnoit pour cauſe de ſa ſéparation d'avec le Roi, la *Diatribe du Docteur Akakia.* Les Libraires profiterent des circonſtances, pour multiplier cette brochure polémique, & on l'imprima à Leipzig comme elle le fût vraiſem-

blablement à la même époque dans dix villes de l'Europe; mais la haine qui veilloit à Berlin fit adroitement parvenir au Roi, que Mr. de *Voltaire* favorisoit la réimpression d'un ouvrage flétri dans ses états, & accompagna cette accusation d'anecdotes, bien propres à lasser la patience de ce Monarque. Il est également naturel de croire que quelques traits de mécontentement échapperent à son ancien favori, dont la retraite équivoque, avoit aux yeux de bien des gens besoin d'un Commentaire.

Mr. de *Maupertuis* qui cachoit trop mal le plaisir que lui faisoit ce départ, fût instruit que le séjour de Leipzig n'ajouteroit rien à sa réputation. Dans ce doute il essaya d'intimider un adversaire qu'il ne pouvoit forcer au silence, & lui écrivit huit jours après son départ de Potzdam,

la lettre ſinguliere que nous allons tranſcrire.

„ Les gazettes diſent que vous „ êtes démeuré malade à Leipzig; „ les nouvelles particulieres aſſurent „ que vous n'y ſéjournez que pour „ faire imprimer de nouveaux Libel- „ les. Pour moi, je veux vous faire „ ſavoir des nouvelles certaines de „ mon état & de mes deſſeins.

„ Je n'ai jamais rien fait contre „ vous, ni écrit, ni rien dit: j'ai crû „ même indigne de moi de répondre „ un mot à toutes les impertinences „ que jusqu'ici vous avez répandues; „ & j'ai mieux aimé laiſſer courir des „ hiſtoires de Mr. *de la Beaumelle*, dont „ j'avois le déſaveu de lui par écrit, „ & cent autres fauſſetés que vous „ avez débitées pour tacher de co- „ lorer votre conduite à mon égard, „ que de ſoutenir une guerre auſſi in-

„ décente. La justice que m'a fait le „ Roi de vos premiers écrits, ma „ maladie & le peu de cas que je fais „ de mes ouvrages, ont pû jusqu'ici „ justifier mon indolence.

„ Mais s'il est vrai que votre dessein soit de m'attaquer encore, & „ de m'attaquer comme vous avez „ déja fait, par des personalités, je „ vous déclare, qu'au lieu de vous „ répondre par des écrits, ma santé „ est assez bonne pour vous trouver „ partout où vous serez, & pour tirer de vous la vengeance la plus „ complette. Rendez grace au respect „ & à l'obéïssance qui ont jusqu'ici „ retenu mon bras, & qui vous ont „ sauvé de la plus malheureuse avanture qui vous soit encore arrivée.

Cette Rodomontade étoit bien peu philosophique. Mr. de *Voltaire* y ré-

pondit malheureuſement ſur le même ton:

„ J'ai reçu la lettre dont vous „ m'honorez; vous m'apprenez que „ vous vous portez bien, que vos „ forces ſont entierement revenues, „ & vous me menacez de venir m'aſ- „ ſaſſiner ſi je publie la lettre de *la* „ *Beaumelle.* Ce procédé n'eſt ni d'un „ Préſident d'Académie, ni d'un bon „ Chretien tel que vous êtes. Je vous „ fais mon compliment ſur votre bon- „ ne ſanté; mais je n'ai pas tant de „ force que vous: je ſuis au lit de- „ puis quinze jours, & je vous ſup- „ plie de différer la petite expérien- „ ce phyſique que vous voulez faire. „ Vous voulez peut-être me diſſé- „ quer; mais ſongez que je ne ſuis „ pas un géant des terres auſtrales, „ & que mon cerveau eſt ſi petit, que „ la découverte de ſes fibres ne

„ vous donnera aucune nouvelle no-
„ tion de l'ame. De plus, ſi vous me
„ tuez, ayez la bonté de vous ſou-
„ venir que Mr. *de la Beaumelle* m'a
„ promit de me pourſuivre jusqu'aux
„ enfers: il ne manquera pas de m'y
„ aller chercher. Quoique le trou
„ qu'on doit creuſer par votre ordre
„ jusqu'au centre de la terre, & qui
„ doit mener tout droit en enfer, ne
„ ſoit pas encore commencé, il y a
„ d'autres moyens d'y aller; & il ſe
„ trouvera que je ſerai mal mené dans
„ l'autre monde, comme vous m'a-
„ vez perſécuté dans celui-ci. Vou-
„ driez-vous Monſieur pouſſer l'ani-
„ moſité ſi loin? ayez encore la bon-
„ té de faire une petite attention, pour
„ peu que vous vouliez exalter vo-
„ tre ame, pour voir clairement l'a-
„ venir, vous verrez que ſi vous ve-
„ nez m'aſſaſſiner à Leipſig, où vous

„ n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, & „ où votre lettre eſt dépoſée, vous „ courez quelque risque d'être pen- „ du; ce qui avanceroit trop le mo- „ ment de votre maturité, & ſeroit „ peu convenable à un Préſident d'A- „ cadémie. Je vous conſeille de faire „ dabord déclarer la lettre de *la Beau-* „ *melle* forgée & attentatoire à votre „ gloire dans une de vos aſſemblées: „ après quoi il vous ſera plus permis „ peut-être de me tuer, comme per- „ turbateur de votre amour propre. „ Au reſte je ſuis encore bien foible: „ vous me trouverez au lit, & je ne „ pourrai que vous jetter à la tête „ ma ſeringue & mon pot de cham- „ bre; mais dès que j'aurai un peu „ de force, je ferai charger mes pi- „ ſtolets *cum pulvere pyrio*, & en mul- „ tipliant la maſſe par le quarré de la „ viteſſe, jusqu'à ce que l'action &

„ nous ſoient reduits à zéro je vous
„ mettrai du plomb dans la cervelle,
„ elle paroît en avoir beſoin.

„ Il ſera triſte pour vous que les
„ Allemands, que vous avez tant
„ vilipendés, ayent inventé la pou-
„ dre, comme vous devez vous plain-
„ dre qu'ils ayent inventé l'imprime-
„ rie. Adieu mon cher Préſident. „

A cette lettre il joignit un Avertiſſement qui parut dans les Gazettes littéraires de Leipzig.

„ Un quidam ayant écrit une let-
„ tre à un habitant de Leipzig, par
„ laquelle il menace le dit habitant de
„ l'aſſaſſiner, & les aſſaſſinats étant
„ viſiblement contaires aux privile-
„ ges de la foire, on prie tous & un
„ chacun, de donner connoiſſance du
„ dit quidam, quand il ſe préſentera
„ aux portes de Leipzig. C'eſt un
„ Philoſophe qui marche en raiſon

„ composée de l'air distrait & de l'air
„ précipité, l'œil rond & petit, la per-
„ ruque de même, le nez écrasé, la
„ physionomie mauvaise, ayant le vi-
„ sage plein & l'esprit plein de lui
„ même, portant toûjours *Scalpel* en
„ poche, pour disséquer les gens de
„ haute taille. Ceux qui en donne-
„ ront connoissance auront mille du-
„ cats de récompense, assignés sur les
„ fonds de la ville latine, que le dit
„ quidam fait bâtir, ou sur la premie-
„ re comete d'or & de diamant qui
„ doit tomber nécessairement sur la
„ terre selon la prédiction du dit qui-
„ dam, Philosophe & Assassin. „

Le Panegyriste peut choisir les sujets de ses tableaux, couvrir d'une ombre salutaire des parties moins heureuses, & fixer les regards sur des scènes plus brillantes ; mais l'Historien se doit à lui même, & surtout à

la vérité, d'expoſer avec une ſévere impartialité le bien & le mal, & de cacher ſeulement les ſenſations douloureuſes que lui cauſe ſouvent la neceſſité, d'abandonner ſon héros aux trop juſtes reproches de la poſtérité.

Les menaces du Préſident n'empêcherent pas Mr. de *Voltaire* de reſter encore trois ſemaines à Leipzig, où tout ce qu'il y avoit de Savans & de gens aimables s'empreſſerent, de lui faire oublier les amertumes qu'on s'efforçoit de répandre ſur ſa vie. Elles nous trouveroient plus ſenſibles encore, ſi lui même n'en avoit pas été quelques fois le premier artiſan.

De Leipzig il ſe rendit à Gotha, où les Souverains lui offrirent un appartement au Château; il l'accepta. Une des Princeſſes les plus aimables

& les plus éclairées de ſon tems, ſe fit raconter l'hiſtoire de ſon ſéjour en Pruſſe, & le conſola avec bonté, dans toutes les occaſions où elle ne fût pas réduite au ſilence. En lui préſentant le Poëme de la *Religion naturelle* il y joignit une Epître qui commençoit ainſi :

Souveraine ſans faſte & femme ſans foibleſſe,
Vous, dont la raiſon mâle & la ferme ſageſſe
Sont pour moi des attraits plus chers plus précieux
Que les feux ſéduiſans qui brillent dans vos yeux
&c. &c. &c.

Il auroit dû la louer principalement ſur l'idée qu'elle ſe faiſoit de l'eſprit. Il étoit à ſes yeux le premier des amuſemens, & la derniere des occupations. C'eſt à elle que la Ré-

publique des Lettres doit les *Annales de l'Empire.* Ayant témoigné à Mr. de *Voltaire* le déſir de lire un Abrégé de l'Hiſtoire d'Allemagne, il le commença au Château de Gotha, & y travailloit dans ces momens, où il ne pouvoit jouïr de la ſocieté choiſie dont Madame la Ducheſſe étoit entourée. On y diſtinguoit ſurtout une Dame, qui s'eſt fait une réputation par ſon amabilité, comme Madame de la *Fayette* par ſes Romans, & Madame *Deshoulieres* par ſes Vers; & aujourd'hui dans un âge très avancé, elle juſtifie toûjours, à la même Cour, l'hommage que nous lui rendons. Tant il eſt vrai, que l'eſprit naturel & les graces de la converſation, ſont les premiers des talens.

Ayant paſſé un mois à Gotha il partit pour les eaux de Plombieres, & s'arrêta quelques jours à

Caſſel. Il étoit honoré depuis long-tems des bontés du Prince héréditaire, aujourd'hui Landgrave regnant. *Caſſel* alors n'étoit pas comme aujourd'hui une des plus belles villes de l'Allemagne ; on n'y avoit point encore élevé un Temple aux beaux Arts ; dix établiſſemens utiles & glorieux ne favoriſoient pas le Commerce, les Sciences, les Armes, l'Induſtrie, l'Education publique, la Population.

Lorsque Mr. de *Voltaire* y arriva la Cour étoit à *Wabern.* (*) Il y fût invité, & eut l'honneur d'être preſenté au Landgrave *Guillaume*, Prince habile qui jouïſſoit des ſuffrages &

(*) Maiſon de plaiſance des Landgraves de Heſſe.

& de l'eſtime de l'Europe, réputation qu'il dût à lui même, & non aux organes de la renommée, qu'il négligea & confondit parmi les autres hommes. Son fils à qui la gloire avoit enſeigné pluſieurs ſentiers pour arriver à ſon Temple, croyoit qu'au metier de la guerre, qu'il avoit exercé avec diſtinction, il pouvoit joindre les connoiſſances qui deviennent un beſoin pour un eſprit pénétrant; delà ces vues dans l'adminiſtration; cette protection active & encourageante, pour tout ce qui peut éclairer & enrichir un pays; la confiance & les bontés dont il honora un des plus beaux eſprits du monde, non ſeulement pendant le ſéjour qu'il fit en Heſſe, mais pendant toute la vie de ce grand homme, dont la reconnoiſſance & l'attachement ne finirent qu'au tombeau.

Comblé des bontés de ce Prince, qu'il a depuis ſurnommé (*) *le juſte* & *bienfaiſant* Landgrave de Heſſe, il partit pour Francfort.

A peine étoit-il deſcendu à l'auberge du *Lion d'or*, qu'un Poſtillon aux armes de l'Empire, vint de la part de deux prétendus Gentilshommes ſuédois s'informer, ſi deux voyageurs qu'ils avoient vû traverſer la ville en caroſſe, n'étoient pas des Seigneurs de la Cour de Stockholm? On répondit ſans détour, que les deux étrangers étoient Mr. de *Voltaire* & Mr. *Collini*. Le lendemain, comme ils alloient partir, Mr. *Freitag*, Réſident de la Cour de Pruſſe auprès de la ville libre de Francfort, ſe fait annoncer, & paroît un moment après,

(*) Voyez le Prix de la Juſtice & de l'Humanité.

efcorté d'un Officier Pruffien recruteur, & d'un bourgeois vêtu d'un habit noir rapé. Ce Cortege avoit quelque chofe de fingulier qui frappa Mr. de *Voltaire*. Sans aucun compliment le Réfident lui déclara, qu'il avoit ordre du Roi fon maître de lui redemander la clef de Chambellan, la croix de l'Ordre du Mérite, les lettrés ou papiers de la main de ce Monarque, & enfin *l'Oeuvre de Poéfie* du Roi.

Mr. de *Voltaire* répondit avec tranquillité, qu'il fentoit vivement le malheur d'avoir déplu à Sa Majefté; qu'il ignoroit par où, mais qu'il ne favoit qu'obéïr à fes ordres, & rendit à l'inftant les marques de ces dignités. Il ouvrit enfuite fes malles & fes portefeuilles, & dit à ces Meffieurs, d'en rétirer eux mêmes les lettres & les papiers qui feroient de

la main du Roi. *A l'égard de l'Oeuvre de Poësie dont vous me parlez, je ne sais pas trop ce que c'est.* Mr. *Freitag* le savoit encore bien moins, & pour cacher un embarras qui devenoit ridicule, il répétoit toûjours avec un air d'importance: *Mais on m'a mandé que je devois rétirer l'Oeuvre de Poësie du Roi.* Mr. de *Voltaire* devina ce que c'étoit. Le Monarque avoit eu la bonté de lui donner un exemplaire de ses œuvres, imprimées en 1751, & c'étoit un de ces deux Volumes qu'on lui redemandoit. Il repliqua qu'il l'avoit laissé à Leipzig dans une caisse destinée pour Paris, mais qu'il alloit écrire dans le moment, pour la faire venir à Francfort à l'adresse même de Mr. *Freitag*, s'offrant d'ailleurs, de demeurer dans la ville jusqu'à ce que la caisse y fût arrivée. Cet engage-

ment fût mit par écrit, & donné au Résident, avec deux paquets de papiers de Littérature & d'affaires domestiques. Il donna de son côté une déclaration „ qu'aussitôt que Mr. de „ *Voltaire* auroit remis ce Volume de „ Poësies, il lui rendroit les deux „ paquets de papiers, & qu'il pour„ roit s'en aller où bon lui sembleroit.„

Cette preuve de soumission lui couta d'autant moins, que, si l'ordre existoit, il étoit sûr, d'en obtenir bientôt la révocation. Au lieu cependant de se reposer avec tant de confiance sur les anciennes bontés du Roi, il auroit dû exiger de Mr. *Freitag* de le faire conduire avec ses papiers à Berlin, où sa présence eut étrangement déconcerté l'envie. Mais sans se tourmenter du succès de ces manoeuvres, & sans écouter de vaines apréhensions, il continua les *An-*

nales de l'Empire, & fit ſeulement avertir de ce contretems Madame *Denis* ſa nièce, qui l'attendoit à Strasbourg.

Quelques jours après cette premiere opération on lui annonça un Mr. *Schmidt*, Banquier. Ce Monſieur lui notifia qu'il avoit été chargé de la même commiſſion, exécutée par Mr. *Freitag* pendant une abſence forcée. Mr. de *Voltaire* après l'avoir fixé quelques momens, lui répliqua d'un ton ſec: *Eh bien, venez-vous pour recommencer?* *Schmidt* ſe trouble, ne ſait que répondre, balbutie & s'en va.

Cette viſite, qui n'étoit aſſurément pas néceſſaire, jetta Mr. de *Voltaire* dans des réflexions profondes. Comment un Banquier étoit-il mêlé dans ce miniſtere? Pourquoi revenir ſur une commiſſion déja remplie? Pour-

quoi le Réſident ſe faiſoit-il accompagner par deux eſpeces de recors? Pourquoi enfin imaginer l'expédient des deux Officiers ſuédois?

Il communiqua ſes craintes à Madame *Denis*, accourue de Strasbourg à la premiere nouvelle de cette avanture, & tous deux réſolurent de donner une ſeconde preuve de ſoumiſſion au Roi, en adreſſant à *Mylord Marechal* (alors Miniſtre de la Cour de Pruſſe auprès de celle de Verſailles) une déclaration „ de ne jamais „ faire uſage d'aucun autre écrit de la „ main du Roi, qui pourroit ſe trouver „ encore dans les papiers de Mr. de „ *Voltaire*„ on imprima dans le tems, que cette déclaration avoit été remiſe au Sr. *Freitag;* cela eſt faux. Elle parut auſſi, tronquée & défigurée dans des gazettes de Hollande. La voici telle que Mrd. *Marechal* la reçut:

„ Je ſuis mourant: je proteſte de-
„ vant Dieu & devant les hommes,
„ que n'étant plus au ſervice de Sa
„ Majeſté le Roi de Pruſſe, je ne ſuis
„ pas moins attaché à ce Monarque,
„ ni moins ſoumis à ſes volontés
„ pour le peu de tems que j'ai à vi-
„ vre. Il m'a fait arrêter à Francfort,
„ pour le livre de Poëſies dont il m'a-
„ voit fait préſent; j'y reſte volontiers
„ en priſon jusqu'à ce que ce Livre
„ ſoit revenu de Leipzig, où je
„ l'ai laiſſé. J'ai rendu au Réſident
„ de Sa Majeſté Pruſſienne à Franc-
„ fort toutes les Lettres que j'avois
„ reçues d'Elle, & que j'avois con-
„ ſervées comme de cheres marques
„ des bontés dont Elle m'avoit ho-
„ noré. Elle veut auſſi ravoir un con-
„ trat qu'Elle avoit daigné faire avec
„ moi; je ſuis aſſurément prêt à le
„ rendre comme tout le reſte, dès

„ qu'il ſera retrouvé. Cet écrit, qui „ n'étoit point, à proprement parler, „ un contrat, mais un pur effet de la „ bonté du Roi, ne tirant à aucune „ conſéquence, ne contenoit autre „ choſe qu'un remerciment de ma „ part, tant au ſujet de la penſion „ dont Sa Majeſté le Roi de Pruſſe „ me gratifioit avec la permiſſion du „ Roi mon maître, que de celle qu'il „ accordoit à ma niece après ma „ mort, ainſi que pour la Croix & „ la Clef de Chambellan. Le Roi de „ Pruſſe avoit daigné mettre au bas „ de ce petit Ecrit, autant qu'il m'en „ ſouvient: *je ſigne de grand cœur ce „ marché, que j'avois envie de faire il „ y a quinze ans.* Ce papier, abſolu„ment inutile à Sa Majeſté, à moi „ & au Public, ſera certainement „ rendu, dès qu'il ſera retrouvé par„mi mes autres papiers: je me dé-

„ clare criminel de leze-Majeſté en-
„ vers le Roi de France, mon maî-
„ tre, & le Roi de Pruſſe, ſi je ne
„ rends pas ce papier à l'inſtant qu'il
„ ſera entre mes mains. Ma nièce,
„ qui eſt auprès de moi durant ma
„ maladie, s'engage ſous le même
„ ſerment à le rendre, ſi elle le trou-
„ ve; & en attendant que je puiſſe
„ avoir communication de mes pa-
„ piers à Paris, j'annulle entierement
„ le dit Ecrit, déclarant ne préten-
„ dre rien de Sa Majeſté le Roi de
„ Pruſſe; & je n'attends rien dans
„ l'état cruel où je ſuis, que la com-
„ paſſion que doit ſa grandeur d'ame
„ à un homme mourant, qui avoit
„ tout ſacrifié & qui a tout perdu
„ pour s'attacher à lui, qui l'a ſervi
„ avec un zele qui lui a été utile,
„ qui n'a jamais manqué à ſa perſon-
„ ne, & qui comptoit ſur la bonté

„ de ſon cœur. Je ſuis obligé de di-
„ cter ceci, ne pouvant écrire, & je
„ ſigne avec le plus profond reſpect,
„ la plus pure innocence & la dou-
„ leur la plus vive, &c.

Les torts qu'on pouvoit lui reprocher, étoient de pourſuivre Mr. de *Maupertuis*, la cauſe premiere de ſes déſagrémens dans le Brandebourg. Quelques tems avant d'arriver à Francfort, il avoit peint ainſi ce prétendu Philoſophe:

Dominer eſt ſon but, ſa gloire eſt ſa chimere
Voulant tout ſubjuguer ſans pouvoir jamais plaire
Pour combler la meſure il eſt perſécuteur
&c. &c. &c.

La caiſſe arriva de *Leipzig* le 17. Juin. Elle fût portée le jour même chez Mr. *Freitag*, & Mr. *Collini* alla

le lendemain pour être préſent à l'ouverture, & le prévenir, que Mr. de *Voltaire* ſe propoſoit de partir dans trois heures. Le Réſident ayant fort mal reçu le Secrétaire, répondit d'un ton brusque „ qu'il avoit à faire, & „ qu'on remettroit l'ouverture de cet„ te caiſſe à l'aprèsdinée „ une pareille défaite donna de nouvelles inquietudes. Mr. *Collini* revint à l'heure convenue, & trouve Mr. *Freitag* ſur le point de ſortir, qui lui dit d'un ton moins honnête encore: „ *C'eſt toûjours vous? je vais chez Mr. Schmidt, & nous irons enſuite tous les deux chez Mr. de Voltaire.* Deux heures ſe paſſent, point de nouvelles. Celui-ci bouillant d'impatience, renvoye de nouveau ſon Secrétaire chez Mr. *Schmidt*, qui lui dit: Mr. de *Voltaire* trouvera dans cette lettre les nouveaux ordres du Roi. L'adreſſe étoit;

A Monsieur de Voltaire, Chambellan de Sa Majesté Prussienne & Chevalier de l'Ordre du Mérite. (*)

Elle portoit en substance que „des „ ordres reçemment arrivés, défen- „ doient d'ouvrir la caisse, enjoi- „ gnoient de tout suspendre, & de lais- „ ser les choses dans l'état où elles „ étoient „ Il fit demander à ces Messieurs communication de l'article qui le concernoit dans la dépêche de Potzdam. Cette proposition, quoique très simple, les déconcerte, & au lieu de prendre un parti, ils se mettent en colere (colere ridicule puisqu'elle n'étoit motivée par rien) & après beaucoup de propos qui ref-

(*) Finesse mal ourdie pour laisser imaginer à Mr. de *Voltaire*, que le Roi avoit intention de lui rendre la clef & la croix.

ſembloient à des injures, ils déclarerent miniſtériellement, qu'on ne communiquoit jamais aux particuliers ces dépôts de la politique.

Le lendemain Monſieur de *Voltaire* eſpérant mieux de ſon éloquence, rendit une viſite à Mr. *Freitag*, dans laquelle il lui expoſa, qu'il avoit rempli tout ce qu'on étoit en droit d'exiger de lui; que d'après le billet du 2. Juin, il étoit libre de partir auſſitôt qu'il auroit remis le livre redemandé; que cette reſtitution ne tenoit qu'à l'ouverture de la caiſſe; que retenu depuis 19 jours dans une auberge, on violoit en ſa perſonne le droit des gens. Mr. *Freitag*, qui ne ſavoit pas même ſe taire, ſe perdit en long propos ſur les uſages de ſa Cour, que ſon priſonnier connoiſſoit certainement mieux que lui, & conclut par

dire, que ſa liberté tenoit à de nouvelles Lettres de Potzdam.

Cette affaire s'embrouillant de minute en minute, il appréhenda des évenemens plus ſiniſtres encore, & ſe croyant libre, il réſolut de partir le lendemain, ſe fondant ſur ce que, laiſſant Mr. *Freitag* poſſeſſeur de ſes effets & des papiers, il pouvoit uſer du droit que lui donnoit ſon billet. Après ce raiſonnement (pas trop juſte peut-être) il fit ſes diſpoſitions. Madame *Denis* devoit demeurer à Francfort, pour recevoir les effets de la caiſſe de Leipzig; Mr. *Collini* & un ſeul domeſtique devoient l'accompagner. A l'heure convenue, il trouva le moyen de ſortir de l'auberge. Un domeſtique chargé de deux portefeuilles & d'une caſſette pleine d'argent, l'avoit précédé. Il gagna fort heureuſement une mauvaiſe voi-

Freitag, & après des reproches peu mesurés, & plus déplacés encore dans le lieu où ils se trouvoient, il le fit monter avec lui dans une grande berline chargée de soldats, & traversa ainsi la ville au milieu de la populace atroupée, qui suivoit en foule ce burlesque équipage.

Un Ministre d'un grand Prince se donner ainsi en spectacle! S'il oublia les égards dûs à un homme si célébre, comment ne se ressouvint-il pas, que le même homme peu de mois auparavant, soupoit tous les soirs avec son maître? Ainsi les Rois sont trompés, & leur exemple est inutile à ceux même qui les servent!

Le carosse s'arrêta devant la maison de Mr. *Schmidt;* à peine le peuple assemblé laissoit la possibilité d'y

entrer. Auſſitôt que les priſonniers y ont été introduits, la porte eſt barricadée. Mrs. de *Voltaire* & *Collini* ſont menés dans un Comptoir. Des commis, des valets & des ſervantes les entourent, Madame *Schmidt* s'avance, ſon nouvel hôte veut la ſaluer, elle paſſe ſans y faire attention. Son mari pendant ce tems, court par la ville pour obtenir main-forte, il arrive tout éſoufflé avec Mr. *Freitag*, criant, s'emportant, & diſant des injures en allemand, qu'il croyoit n'être pas entenduës.

Son camarade d'exploit, aſſis ſur un fauteuil, ayant ſon habit déboutonné, racontoit à Madame *Schmidt*, debout devant lui, les ſoins que coutoit cette expédition; avec quelle adreſſe & quelle prudence il s'étoit aſſuré deux ſoldats, pour aller

chercher Mr. de *Voltaire* à la porte de la ville; comment il l'avoit forcé, de monter dans ſa voiture &c. &c. Me. *Schmidt* ébahie, l'écoutoit la bouche béante, levoit les bras d'étonnement, pleuroit ſans ſavoir pourquoi, applaudiſſant à ſon courageux ſang froid.

Qu'on ſe repréſente un vieillard valétudinaire, l'Auteur de la *Henriade* & de *Mérope*, l'heureux dépoſitaire des plus beaux dons de la nature, obligé à reſter debout dans le coin d'une chambre, au milieu de gens qui l'accablent d'injures, & mêlent aux inſultes du moment, d'humiliantes précautions pour l'avenir.

Ses yeux étincelants de colere & d'indignation, ſe fixoient de tems en tems ſur ſon Secrétaire, & appercevant une porte entrouverte, il

s'y précipite & ſort. Mais au premier mouvement, Madame *Schmidt* apelle des courtauts de boutique & trois ſervantes, ſe met à leur tête, & marche pour ramener de force le priſonnier fugitif. *Ne puis-je donc Madame* lui dit-il, *pourvoir aux beſoins de la nature?* Elle le permit, après avoir rangé ſon monde en cercle autour de lui, & le ramena après cette opération.

Mr. *Schmidt*, qui prétendoit que le projet de s'échapper étoit pour lui une offenſe perſonelle, s'écrie: *Malheureux! vous ſerez traité ſans pitié & ſans ménagement*, & les clameurs tumultueuſes recommencent, au point que ne pouvant plus ſe ſouffrir au milieu de cette valetaille, il s'élance une ſeconde fois dans la cour.

Nouvelle chaſſe de Mad. *Schmidt*, qui prend le parti vigoureux, de po-

ſer ſes ſervantes en ſentinelles devant toutes les portes. Au milieu de ces ridicules diſpoſitions parut un *Brave.* C'étoit encore un courtaut à face large & aux yeux menaçants; il s'apelloit *Dorn.* Entrant dans le comptoir comme un *Matamore*, *je me ſuis mis en chemin*, dit-il en enfonçant ſon chapeau, *pour courir après vous*, *& vous faire ſauter la cervelle, d'ordre de Son Excellence Monſeigneur Freitag.* On verra dans la ſuite comment ce Brave faiſoit *ſauter les cervelles.* Il étoit ſuivi d'un Officier des troupes de la ville, qui venoit prendre les ordres de Mr. *Schmidt.*

Il faiſoit très chaud, on ſongea à ſe rafraichir. Madame *Schmidt* fit apporter quelques bouteilles de vin. Les complimens & les révérences commencerent: *Dorn* & l'Officier ne buvoient jamais, qu'après avoir

trinqué avec Son Excellence; & l'un d'eux appuyé ſur ſon épaule, concertoit au milieu des verres, le plan des opérations. On ſignifia dabord aux priſonniers de remettre tout l'argent qu'ils avoient dans leurs poches, & c'étoit en effet le point capital. Meſſieurs *Freitag* & *Schmidt* s'emparerent de quatre-vingt Louisd'or, de la bourſe de Mr. *Collini*, & de quelques bijoux appartenants à Mr. de *Voltaire*. *Comptés cet argent*, dit Mr. *Schmidt* à ſes commis, *ce ſont des droles capables de ſoutenir qu'il y en avoit encore une fois autant.*

Mr. de *Voltaire* demanda une réconnoiſſance de cette ſomme, on la refuſa; mais on ſaiſit avec avidité une tabatiere & une montre. *Du moins laiſſés moi ma boëte*, leur dit-il, *puisque je ſuis accoutumé au tabac.* Ils répondirent que c'étoit l'uſage de tout

prendre dans ces ſortes d'occaſions. Le tout, ainſi qu'une caſſette & deux portefeuilles, fût mis dans une malle vuide, qu'on ferma avec un cadenat, enveloppé d'un papier cacheté des armes de Mr. de *Voltaire*, & du chiffre de Mr. *Schmidt*. Après cette premiere exécution, un Officier s'avance & demande aux priſonniers leurs épées. Ils les rendirent; Mr. *Collini* repréſenta ſeulement, qu'il ne ſavoit pas de quel droit on l'arrêtoit. La réponſe fût une menace de le jetter dans un corps de garde. Il inſiſta, diſant qu'il auroit falu dreſſer devant l'un des Magiſtrats de la ville, un procès verbal de ce qui venoit de ſe paſſer. Mrs. *Freitag & Schmidt* ſe tirerent d'embarras par une phraſe équivoque, & en montrant un homme qui ſe trouvoit là, (c'étoit le valet du Bourguemaître) ils eſpéroient qu'on le

prendroit pour un Officier de Justice. Toute repréſentation étant vaine, il fallut ceder à la force, & demander ſeulement la liberté d'être ſervis par leurs propres domeſtiques. *Là où on vous mettra*, répondit Monſieur *Schmidt*, *vous n'aurés beſoin de perſonne.*

Cette ſcène du comptoir avoit duré plus de deux heures. On annonça aux priſonniers qu'ils devoient partir. *Dorn le Brave*, qui jusques-là n'avoit fait qu'inſulter & boire, prit le commandement, & conduiſit la voiture à une gargotte décriée, qui avoit pour enſeigne *la Corne de Bouc*. Un Bas-Officier & neuf ſoldats les y attendoient, la bayonnette au bout du fuſil. Mr. de *Voltaire* fût enfermé dans une chambre, avec trois ſoldats pour le garder; ſon Secrétaire fût conduit dans une autre, avec un

pareil nombre de ſpadaſſins. Fût-il jamais rien d'auſſi ridicule que cette précaution dans une pareille circonſtance? & protéger une violence ſemblable en fourniſſant des ſoldats, cela ſe conçoit-il de la part d'une ville, qui devroit connoître le prix de la liberté?

Il eſt bien important d'obſerver, que la malle dépoſitaire de l'argent & des bijoux, reſta entre les mains de Mr. *Schmidt.*

On eſt étonné ſans doute, de l'apparente inaction de Madame *Denis*, inſtruite à ſix heures de la détention de ſon oncle. A peine eut-elle ſû cette nouvelle facheuſe, qu'elle ſe transporta chez le Bourguemaître, pour lui repréſenter, qu'on n'avoit aucun droit d'arrêter un homme libre. Mr. *Schmidt* l'avoit prévenue. Oubliant le reſpect dû à ſon ſexe, il abondoit en

mauvaiſes raiſons & en invectives. Le Bourguemaître homme foible, borné, très avancé en âge, fût intimidé par les emportemens de l'accuſateur. Non ſeulement il condamne Madame *Denis* ſans l'entendre, mais même lui ordonne les arrêts dans ſon auberge. N'eſt ce pas le comble du ridicule, de la démence & de l'injuſtice? Et telle eſt la raiſon qui priva Mr. de *Voltaire* des ſecours de ſa niece pendant la ſcène du comptoir.

Lorsque *Dorn le Brave* l'eut dépoſé dans ſa priſon, il ſe préſenta avec trois ſoldats à l'auberge du *Lion d'or*, devenue celle de Madame *Denis*. En homme expert il crut devoir joindre la ruſe à la force, cacha ſa petite eſcouade dans l'enfoncement de l'eſcalier, & entra ſeul dans la chambre de cette Dame. *Votre oncle*, dit-

il, *veut vous voir*, *& je viens vous chercher pour vous conduire auprès de lui.* Ignorant ce qui s'étoit passé chez le Banquier, & l'emprisonnement de Mr. de *Voltaire*, elle s'empresse de le rejoindre, *Dorn* lui donne le bras, les trois soldats défilent doucement derriere, & à peine est elle hors de la porte de l'auberge qu'ils l'entourent, & la conduisent à *la Corne de Bouc*, où elle fût enfermée dans une chambre à part. Cette violence la jetta dans des convulsions horribles, trois soldats garderent sa porte, & si *Dorn* ne les plaça pas dans l'intérieur de sa chambre, cette attention apparente étoit une insulte de plus. Revenue à elle même, Dorn osoit encore la consoler ; *mangez quelque chose*, lui dit-il, *cela fait toûjours du bien.* Il ordonne un grand souper dans cette gargotte, se met à table

ſeul dans la chambre de ſa priſonniere, & vuide bouteille ſur bouteille.

Des irrégularités ſi monſtrueuſes, embaraſſerent cependant Meſſieurs *Freitag* & *Schmidt.* Pour ſortir d'embarras, ils firent ſavoir le lendemain à Mr. de *Voltaire*, qu'ils avoient reçu des lettres de Potzdam, & le porteur de cette nouvelle fit retirer la garde. L'aprèsdinée on vit arriver la malle de Leipzig; de même que le coffre qui renfermoit les portefeuilles, l'argent & les bijoux; on échangea les billets qu'on s'étoit donné le premier Juin; l'Officier qui la veille avoit demandé leurs épées les raporte, & paroiſſoit chercher l'occaſion de parler à Mr. *Collini*, lorsque Mr. *Freitag* ſe mit entre deux, & coupant la parole à cet Officier, dit: qu'il avoit ordre ſeulement, de ſigni-

fier à Madame *Denis* & à Monſieur *Collini*, la liberté de ſe promener dans la maiſon, mais non d'en ſortir.

Combien ces démarches étoient extraordinaires ! pourquoi avoit-on enlevé des effets pour les rendre vingt-quatre heures après ? qu'étoit-il ſurvenu, qui pût jetter quelque jour ſur leur innocence ? N'étoit-il pas tems enfin de déchirer le voile de tant de miſteres iniques ? Mais tout étoit irrégulier dans cette ſcène de délire.

Lorsque Mr. *Freitag* ſe transporta à la gargotte, pour préſider à l'ouverture de la malle dépoſitaire de l'argent, des bijoux & des papiers, il prit la ſinguliere précaution de faire ſigner un billet à Mr. de *Voltaire*, par lequel celui-ci s'obligeoit, de payer

à l'inſtant les fraix d'empriſonnement, (qui montoient à cent vingt-huit écus d'Allemagne) Une des clauſes extraordinaires de cet écrit, interdiſoit, aux deux partis, le droit de parler de ce qui s'étoit paſſé. Elle atteſtoit trop clairement, combien ces Meſſieurs avoient beſoin de ſilence, pour que le priſonnier refuſat de la ſigner. Mais pendant que Mr. *Collini* faiſoit une double copie de cet acte, Mr. *Schmidt* vint dans ſa chambre, & jettant un coup d'œuil ſur ce papier, il prit une plume pour effacer l'article concernant le payement de cent vingt-huit écus. Il retourne tout rêveur dans la chambre de Mr. de *Voltaire*, parle à voix baſſe à Mr. *Freitag*, revient chez Mr. *Collini*, & faiſiſſant le brouillon & le commencement de la copie, *tous ces chiffons d'écritures ſont inutiles*, dit-il, *entre*

gens comme nous. La facilité avec laquelle on avoit confenti de figner, leur ouvrit les yeux, fur les armes que ce billet pouvoit un jour fournir contre eux.

Dès qu'ils furent partis, Mr. de *Voltaire* vifita la malle dont ils s'étoient emparés la veille, fans raifon & fans formalités. Quelle fût fa furprife, lorsqu'après avoir eu beaucoup de peine à l'ouvrir avec la clef ordinaire, il trouva qu'on avoit vifité les effets, & diverti de l'argent. Il fe plaignit hautement de cette infidélité. Mais Mr. *Schmidt* crut, que fa réputation le difpenfoit de donner aucune fuite à cette affaire.

On ne concevoit pas, pourquoi Madame *Denis* & fon oncle étoient encore détenus dans cette gargotte,

puisque tout étoit fini. *Dorn* parut le lendemain & dit, *qu'il falloit encore faire une Supplique à Son Excellence Mr. de Freitag, & l'adresser en même tems à Mr. Schmidt. Je suis persuadé qu'ils feront ce que vous désirez,* ajouta-t-il; *croyez moi, Mr. Freitag est un gracieux Seigneur.* Il demanda de l'encre & du papier, griffonna quelques lignes, & prennant un air capable il dit: *qu'on envoye seulement cette Supplique & tout ira bien.* Madame *Denis* prit le papier, bien résolue de n'en faire aucun usage, lorsqu'il lui fit entendre qu'il espéroit quelqu'honnoraire. Elle lui donna un Louis. *Dorn* le saisit avec une espece d'extase, & l'on jugea par l'excès de ses remercimens, qu'il donnoit quelques fois ses services à meilleur marché. Nous supprimerions des détails aussi minutieux en eux

mêmes

mêmes, s'il n'étoit pas nécessaire de faire connoître Mrs. *Freitag* & *Schmidt* par leurs agens.

Une Requête que Mr. *Collini* présenta pour son compte au Magistrat, le fit enfin apercevoir à quel excès on avoit abusé de sa tolérance. Le Secrétaire de la ville fût chargé le jour même d'examiner les prisonniers. On finit par où on auroit dû commencer; il fût prouvé que le Bourguemaître avoit été trompé; que l'Officier qui étoit venu rendre les épées, avoit aussi ordre de leur donner une entiere liberté: mais Monsieur *Freitag* qui interprêta ces ordres allemands en françois, les dénatura, & restraignit la liberté, à la maison. Le Secrétaire de la ville rétablit la premiere intention du Bourguemaître. Madame *Denis* & Mr.

Collini eurent la permiſſion de ſortir, mais Monſieur de *Voltaire* dût garder les arrêts, jusqu'à ce qu'on eut reçu de prétendus ordres de Potzdam. Il les auroit attendu longtems, s'il s'en fût repoſé ſur Meſſieurs *Freitag* & *Schmidt*; mais il trouva moyen de faire parvenir une lettre à Mr. l'Abbé de *Prades*, Lecteur du Roi. Il en reçut, Courier par Courier, une réponſe claire & déciſive, qui auroit couvert de confuſion les agens de cette honteuſe violence, ſi de pareilles gens ſavoient rougir.

On vit alors que le Roi avoit ignoré cette vexation odieuſe, & pour montrer publiquement combien il l'improuvoit, il ne fit point terminer cette affaire par le canal de Mrs. *Freitag* & *Schmidt*. Mr. de

Voltaire déſiroit ardemment, que le Roi eut daigné marquer ſon mécontentement d'une maniere plus propre à effacer les impreſſions, que le public mal inſtruit avoit reçues; mais ſelon les loix de la politique, il eſt également difficile de déſavouer ceux, qu'on a revêtu d'un caractere public, & de tolérer l'abus qu'ils en ont fait.

Ce fût le Magiſtrat qui lui rendit la liberté, à l'inſçu de Mrs. *Freitag* & *Schmidt.* Frappés comme d'un coup de foudre, ils eurent cependant l'audace de ſe faire annoncer chez lui. Au lieu de les recevoir, il rendit un homme public dépoſitaire de ſes proteſtations, contre les injuſtices faites à ſa perſonne dans une ville libre, & dès le lendemain, il partit de

Francfort, en ſecouant à la porte la pouſſiere de ſes ſouliers.

Peu s'en falut qu'une avanture aſſez bizarre ne retardat encore ce moment tant déſiré. Sur le point de partir, il faiſoit charger deux piſtolets qu'il mettoit ordinairement dans ſa voiture. Pendant qu'on attachoit ſes malles, *Dorn* paſſe doucement dans le corridor devant ſa chambre, dont la porte étoit ouverte. Il l'apperçoit dans l'attitude d'un homme qui eſpionne. Le ſouvenir involontaire du paſſé allume ſa colere, il ſe ſaiſit d'un piſtolet, & ſe plaçant ſur le ſeuil de la porte, il le dirige vers *Dorn.* Son Secrétaire n'eut que le tems de lui crier: *Monſieur, prenez garde à ce que vous faites.* On le reconnoîtra ſans peine à ces

éclairs de vivacité & de reſſentiment. *Dorn* effrayé prend la fuite, & peu s'en fallut que ce *Brave* ne roulat l'escalier du haut jusqu'en bas. A peine dans la rue il raconte ſon avanture, l'exagere comme de raiſon, & déja on l'engage à rendre plainte. En effet une demie heure après paroît un Commiſſaire qui ſe met en devoir de faire ſes informations. On lui repréſente qu'un de ſes confreres va auſſi être chargé d'examiner pourquoi *Dorn* eſpionnoit. Le Secrétaire de la ville (le ſeul homme honnête & ſenſé qui parut dans cette affaire) arrangea tout, & le même jour enfin Mr. de *Voltaire* quitta pour jamais cette ville, longtems funeſte à ſa tranquillité.

Il eſt mort avec le regret de n'avoir pu obtenir un dédomagement public de trente jours d'humiliations. „ Je ſuis bien vieux &
„ bien caſſé, écrivoit-il encore après
„ douze ans, ma vue s'affoiblit,
„ mes oreilles deviennent bien du-
„ res, cependant je ne perds ja-
„ mais de vue l'affaire de Franc-
„ fort, & je ne déseſpere point
„ d'obtenir juſtice. J'eſpere beau-
„ coup des Ruſſes; il faudra bien
„ qu'à la fin les *Schmidt* & les
„ *Freitag* conviennent qu'il y a une
„ Providence. J'aiderai un peu cet-
„ te Providence, ſi j'ai la force de
„ faire un voyage. „

On ne conçoit pas, pourquoi Mr. de *Voltaire* ne dépêcha point un Courier au Roi, dès l'inſtant qu'il fût arêté, & ſurtout, comment

il ne prit pas la route de Berlin, dès le moment qu'il fût libre. Il pouvoit, en réunissant des titres qui étoient entre les mains du public, montrer quels hommes étoient ceux qui l'avoient si indignement insultés; & c'étoit aux genoux du Roi qu'il falloit attendre cette justification si vivement désirée. La preuve la moins suspecte de l'innocence la plus pure, c'est que pendant son séjour à Francfort des hommes si intéressés à lui nuire, ne trouverent, ni dans ses papiers ni dans ses conversations, dequoi l'accuser auprès du Monarque. Aussi cette avanture n'a-t-elle fourni aucune ressource à ses ennemis; & leur industrieuse méchanceté, qui a si souvent fouillé dans les secrets de sa vie, semble avoir désespéré de trouver dans ce bizarre éve-

nement des preuves contre ſa réconnoiſſance. Il auroit voulu ajouter une juſtification publique à leur ſilence, les évenemens s'y ſont oppoſés, & ce qui ne paroiſſoit pas vraiſemblable eſt arrivé.

Fin du premier Tome.

ERRATA:

PAGE 2. du Disc. prél. *Coins du Globe* lisés *Parties.*

—— 19. *trainent* lisés *traine.*

—— ib. *sauvés* lisés *sauvées.*

—— 28. *je ne sais pas ce qu'on pourroit,* lisés *oseroit-on.*

—— 31. *idéés* lisés *idées.*

—— 32. *qu'ils* lisés *qu'il.*

—— ib. *l'examiner* lisés *examiner.*

—— ib. *s'il est possible que* lisés *s'il est possible. Que*

—— 11. de l'hist. *alors Ambassadeur* otés *alors.*

—— 23. *qui a mit* lisés *mis.*

—— 25. *les trois strophes* lisés *ces trois.*

—— 46. *s'étoit promit* lisés *s'étoit promis.*

—— 73. *munificence Royale,* il faut *un point.*

—— 79. *il apprit* lisés *il aprit.*

PAGE 110. *Ovide* liſés *Avide.*

—— 121. *cette pièce a ſervie* liſés *a ſervi.*

—— 138. *avoient fournis* liſés *avoient fourni.*

—— 156. *pendant que ces* liſés *ſes.*

—— 160. *l'Aſtronomie* liſés *l'Aſtronome.*

—— 162. *Mais igénieuſes* liſés *ingénieuſes.*

—— 186. *de ces Comédies* liſés *de ſes*

—— ibid. *dans cette Tragé-* liſés *Tragédie.*

—— ibid. *entre autre* liſés *entre autres.*

—— 198. *Mad. de Lambert, écrivoit* liſés *Mad. De Lambert écrivoit.*

—— 200. *de Revenant* liſés *du*

—— 209. *ſes pièces* liſés *celles de*

—— 216. *on dira comment* liſés *on dira,*

—— 222. *où revenue* liſés *où revenu.*

—— 229. *Par intervalle* liſés *intervalles.*

—— 268. *de fuir Berlin* liſés *s'enfuir de Berlin.*

TABLE

DES

MATIERES

DU

TOME I.

